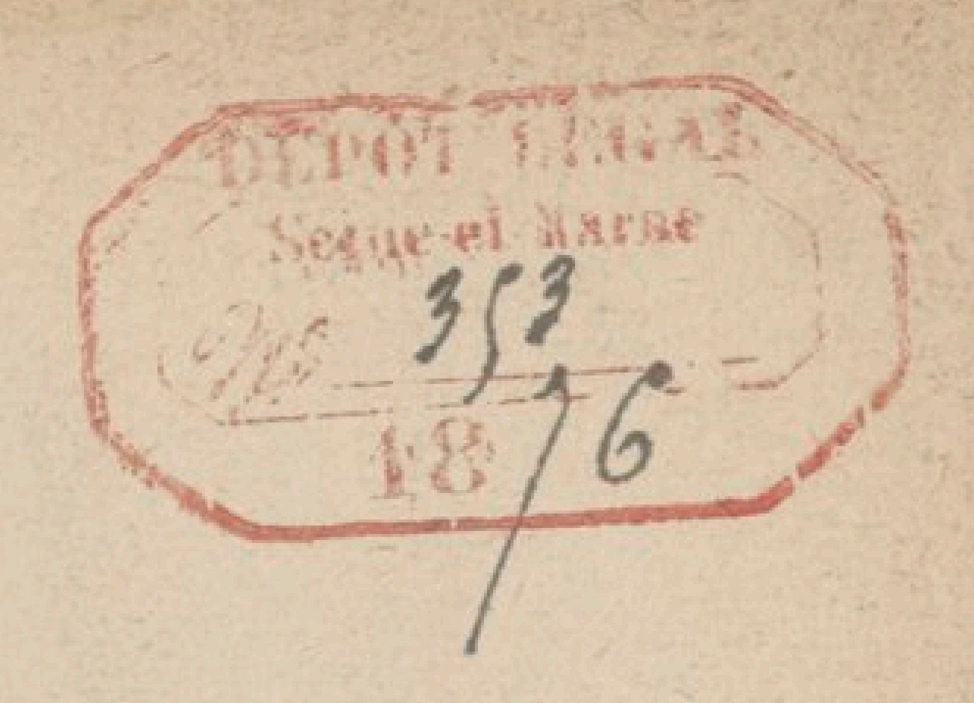


Jean Richepin. Les Morts bizarres...

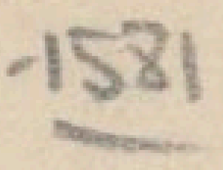








LES MORTS BIZARRES



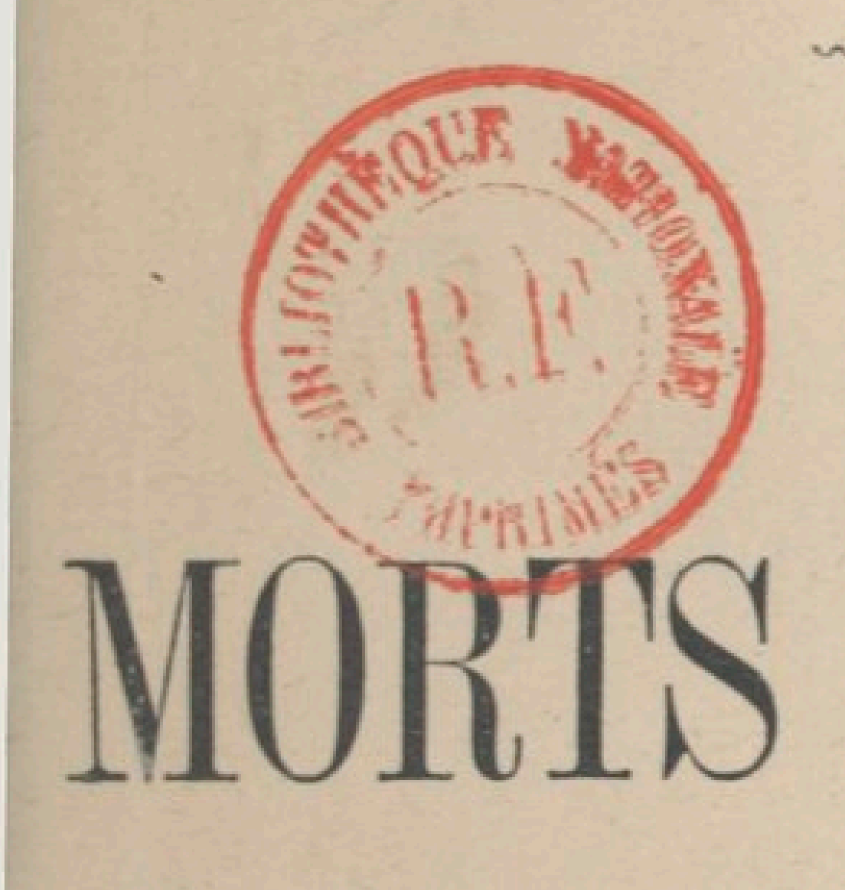
DU MÊME AUTEUR

SOUS PRESSE :

Les Caresses, 1 vol. in-18.

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY

JEAN RICHEPIN

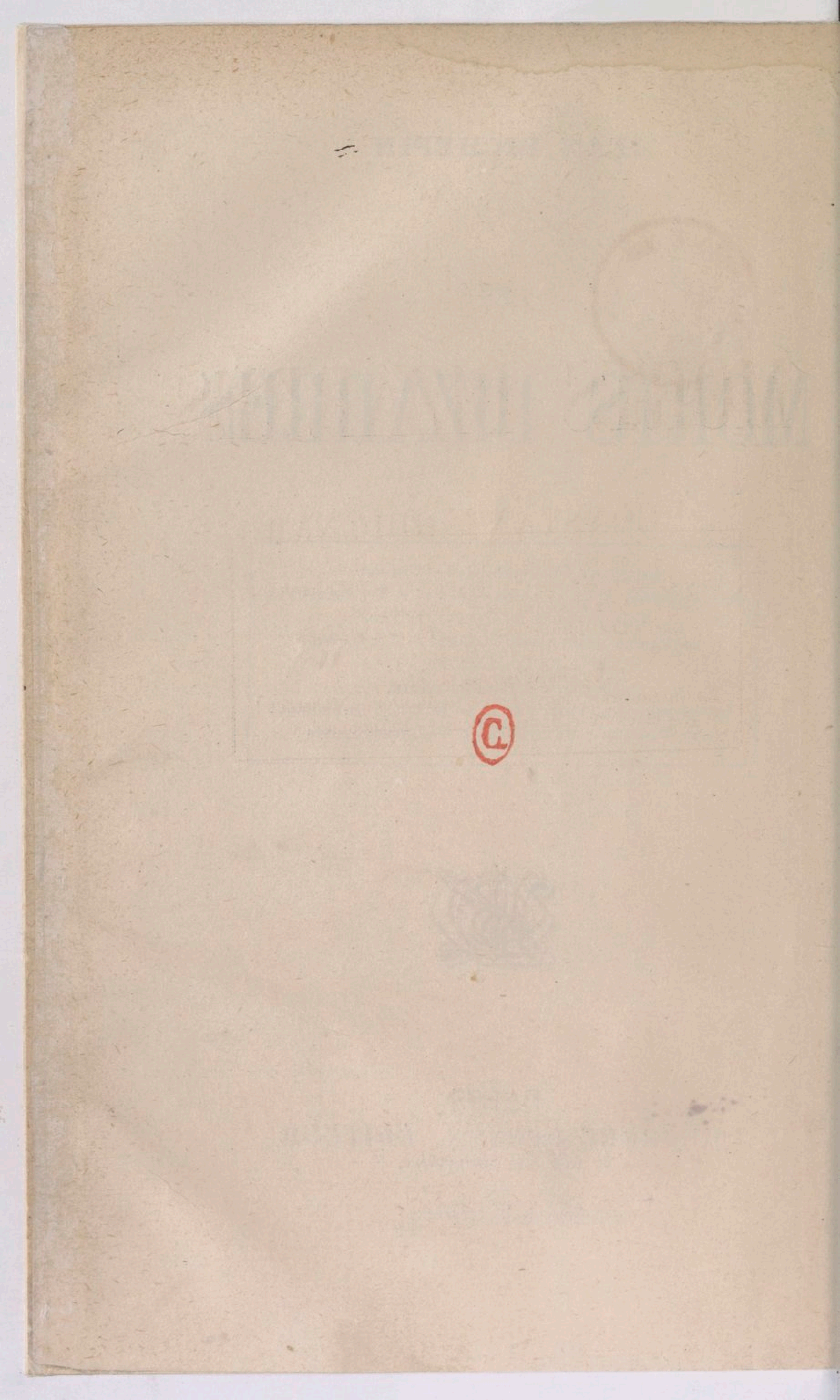


LES
MORTS BIZARRES

CONSTANT GUIGNARD. — LA UHLANE.
JUIN, JUILLET, AOUT. — L'ASSASSIN NU. — UN EMPEREUR
UNE HISTOIRE DE L'AUTRE MONDE.
LA PAILLE HUMIDE DES CACHOTS. — UN LACHE
LE DISSÉQUÉ.
LE CHEF-D'ŒUVRE DU CRIME.
LE CHASSEPOT DU PETIT JÉSUS. — BONJOUR, MONSIEUR!
LA MACHINE A MÉTAPHYSIQUE. — DESHOULIÈRES.



PARIS
GEORGES DECAUX, ÉDITEUR
7, RUE DU CROISSANT, 7



CONSTANT GUIGNARD

A Maurice Bouchor

A l'action ! au mal ! le bien reste ignoré.
(A. de Musset).

Les époux Guignard, mariés par amour, désiraient passionnément un fils. Comme si ce petit être tant souhaité voulait hâter l'accomplissement de leurs vœux, il vint au monde avant terme. Sa mère en mourut, et son père, ne pouvant supporter cette mort, se pendit de désespoir.

*
* *

Constant Guignard eut une enfance exemplaire mais malheureuse. Il passa son temps de collége à faire des pensums qu'il ne méritait pas, à recevoir des coups destinés à d'autres, et à être malade les jours de grande composition. Il finit ses études avec la réputation d'un cafard et d'un cancre. Au baccalauréat, il fit la version latine de son voisin, qui fut reçu, tandis que lui-même était expulsé des examens pour avoir copié.

*
* *

De si malencontreux débuts dans la vie eussent rendu mauvaise une nature ordinaire. Mais Constant Guignard était une âme d'élite, et, persuadé que le bonheur est la récompense de la vertu, il résolut de vaincre la mauvaise fortune à force d'héroïsme.

Il entra dans une maison de commerce qui brûla le lendemain. Au milieu de l'incendie, comme il voyait son patron désolé, il se jeta dans les flammes pour sauver la caisse. Les cheveux grillés, les membres couverts de plaies, il parvint au péril de sa vie à enfoncer le coffre-fort et à en retirer toutes les valeurs.

Mais le feu les consuma dans ses mains. Quand il sortit de la fournaise, il fut appréhendé au collet par deux sergents de ville; et un mois après on le condamnait à cinq ans de prison pour avoir essayé de s'approprier, à la faveur d'un incendie, une fortune qui ne courait aucun danger dans un coffre-fort incombustible.

*
* *

Une révolte eut lieu dans la maison centrale où il était. En voulant secourir un gardien attaqué, il lui passa un croc-en-jambe et le fit massacrer par les rebelles. Du coup on l'envoya pour vingt ans à Cayenne.

Fort de son innocence, il s'évada, revint en France

sous un autre nom, pensa qu'il avait dépisté la fatalité et se remit à faire le bien.

*
* *

Un jour, dans une fête, il vit un cheval emporté qui entraînait une voiture droit dans le fossé du rempart. Il se jette à la tête du cheval, a le poignet tordu, la jambe cassée, une côte enfoncée, mais réussit à empêcher la chute inévitable. Seulement, l'animal rebrousse chemin, et va s'abattre au milieu de la foule, où il écrase un vieillard, deux femmes et trois enfants. Il n'y avait personne dans la voiture.

*
* *

Dégoûté cette fois des actes d'héroïsme, Constant Guignard prit le parti de faire le bien humblement et se consacra au soulagement des misères obscures. Mais l'argent qu'il portait à de pauvres ménagères était dépensé au cabaret par leurs maris; les tricots qu'il distribua à des ouvriers habitués au froid leur firent attraper des fluxions de poitrine; un chien errant qu'il recueillit donna la rage à six personnes du quartier; et le remplaçant militaire qu'il acheta pour un jeune homme intéressant vendit à l'ennemi les clefs d'une place forte.

*
* *

Constant Guignard pensa que l'argent fait plus de mal que de bien, et qu'au lieu d'éparpiller sa philanthropie, il valait mieux la concentrer sur un seul être. Il adopta donc une jeune orpheline qui n'était point belle, mais qui était douée des qualités les plus rares et qu'il éleva avec toutes les tendresses d'un père. Hélas! il fut si bon, si dévoué, si aimable pour elle, qu'un soir elle se jeta à ses pieds et lui confessa qu'elle l'aimait. Il essaya de lui faire comprendre qu'il l'avait toujours considérée comme sa fille, et qu'il se croirait coupable d'un crime en cédant à la tentation qu'elle lui offrait. Il lui démontra paternellement qu'elle prenait pour de l'amour l'éveil de ses sens, et il lui promit d'ailleurs qu'il obéirait à cet avertissement de la nature en lui cherchant au plus vite un époux digne d'elle. Le lendemain, il la trouva couchée en travers de sa porte, un couteau dans le cœur.

*
* *

Pour le coup, Constant Guignard renonça à son rôle de petit manteau bleu, et se jura que dorénavant, pour faire le bien, il se contenterait d'empêcher le mal.

A quelque temps de là, il fut mis par le hasard sur la piste d'un crime qu'un de ses amis allait commettre. Il aurait pu le dénoncer à la police; mais il aima mieux tenter d'entraver le crime sans perdre le criminel. Il

se mêla donc intimement à l'action qui se préparait, parvint à en saisir tous les fils, et attendit le moment précis de tout déjouer en arrangeant tout. Mais le coquin qu'il voulait ménager vit clair dans son jeu, et combina l'affaire de telle sorte que le crime fut commis, le criminel sauvé, et Constant Guignard arrêté.

*
* *

Le réquisitoire du procureur général contre Constant Guignard fut un chef-d'œuvre de logique. Il rappela toute la vie de l'accusé, son enfance déplorable, ses punitions, son expulsion des examens, l'audace de sa première tentative de vol, sa complicité odieuse dans la révolte de la maison centrale, son évasion de Cayenne, son retour en France sous un faux nom. A partir de ce moment surtout, l'orateur atteignit le plus haut degré de l'éloquence judiciaire. Il stigmatisa cet hypocrite de bonté, ce corrupteur de ménages honnêtes, qui pour assouvir ses passions envoyait les maris au cabaret boire son argent, ce faux bienfaiteur qui cherchait par des présents nuisibles à capter une popularité malsaine, ce monstre caché sous le manteau d'un philanthrope. Il approfondit avec horreur la perversité raffinée de ce scélérat qui recueillait des chiens enragés pour les lâcher sur le monde, de ce démon, aimant le mal pour le mal, qui risquait de se faire estropier en arrêtant un cheval emporté, et pourquoi? pour avoir l'épouvantable jouissance de le voir se ruer dans la foule et écraser des vieillards, des femmes, de

pauvres petits enfants. Ah ! un tel misérable était capable de tout ! Sans nul doute il avait commis bien des crimes qu'on ne connaîtrait jamais. Il y avait mille raisons de croire qu'il avait été complice de ce remplaçant acheté par lui pour trahir la France. Quant à cette orpheline qu'il avait élevée et qu'on avait trouvée un matin tuée à sa porte, quel autre que lui pouvait l'avoir assassinée? Ce meurtre était à coup sûr l'épilogue sanglant d'un de ces drames infâmes faits de honte, de débauche et de fange qu'on ose à peine remuer. Après tant de forfaits il n'était même pas besoin de s'appesantir sur le dernier crime. Ici, malgré les dénégations impudentes de l'accusé, il y avait évidence absolue. Il fallait donc condamner cet homme avec toutes les rigueurs de la loi. On punissait justement, et on ne saurait trop punir. On avait affaire non-seulement à un grand criminel, mais à un de ces génies du crime, à un de ces monstres de malice et d'hypocrisie qui font presque douter de la vertu et désespérer de l'humanité.

Devant un pareil réquisitoire, l'avocat de Constant Guignard ne pouvait plaider que la folie. Il le fit de son mieux, parla de cas pathologiques, disserta savamment sur la *névrose du mal*, représenta son client comme un monomane irresponsable, comme une sorte de Papavoine inconscient, et conclut en disant que de telles anomalies se traitaient à Charenton plutôt que sur la place de la Roquette.

Constant Guignard fut condamné à mort à l'unanimité.

*
* *

Des hommes vertueux que la haine du crime rendait féroces, furent transportés de joie et crièrent bravo.

*
* *

La mort de Constant Guignard fut comme son enfance, exemplaire mais malheureuse. Il monta sur l'échafaud sans peur et sans pose, la figure tranquille comme sa conscience, avec une sénérité de martyr que tout le monde prit pour une atonie de brute. Au moment suprême, sachant que le bourreau était pauvre et père de famille, il lui annonça doucement qu'il lui avait légué toute sa fortune, si bien que l'exécuteur ému s'y reprit à trois fois pour couper le cou de son bienfaiteur.

*
* *

Trois mois plus tard, un ami de Constant Guignard apprit en revenant d'un lointain voyage la triste fin de cet honnête homme dont il connaissait seul les mérites. Pour réparer autant qu'il le pouvait l'injustice du sort, il acheta une concession à perpétuité, commanda une belle tombe en marbre et écrivit une épitaphe pour son ami. Il mourut le lendemain d'un coup de sang. Néanmoins, les frais ayant été payés

d'avance, le guillotiné eut son sépulcre. Mais l'ouvrier chargé de graver l'épitaphe prit sur lui de corriger une lettre mal formée sur le manuscrit. Et le pauvre homme de bien, méconnu pendant sa vie, gît dans la mort avec cette épitaphe à perpétuité :

CI-GIT CONSTANT GUIGNARD

HOMME DE RIEN.

LA UHLANE

A Michel de l'Hay

I

The blood-red blossom of war with a hearth of fire.

(TENNYSON).

C'était après la déroute de Bourbaki dans l'Est. L'armée avait dû se jeter en Suisse, décimée, disloquée, épuisée, après cette épouvantable campagne dont la brièveté seule sauva cent cinquante mille hommes d'une mort certaine. La faim, le froid terrible, les étapes forcées sans souliers et dans la neige, par les affreux chemins de montagne, nous avaient plus particulièrement fait souffrir, nous autres francs-tireurs, qui allions en enfants perdus, sans tentes, sans distributions, toujours aux avant-postes quand on marchait vers Belfort, toujours à l'arrière-garde en revenant par le Jura. De notre petite troupe, forte de cent douze hommes au 1er janvier, il ne restait que vingt-deux malheureux, hâves, amaigris, déguenillés, quand nous pûmes enfin mettre le pied sur le territoire suisse.

Là, ce fut le salut, le repos. On sait quelle sympathique bonté fut témoignée à la pauvre armée fran-

çaise et de quels soins on nous entoura. Chacun se reprit à la vie, et ceux qui, avant la guerre, étaient des riches et des heureux, avouèrent que jamais bien-être ne leur avait paru plus doux que celui-ci. Songez donc ! on mangeait maintenant tous les jours et on dormait toutes les nuits.

Cependant la guerre continuait en France, dans tout l'Est qui avait été excepté de l'armistice. Besançon tenait encore l'ennemi en respect, et celui-ci s'en vengeait eu ravageant la Franche-Comté. Parfois nous apprenions qu'il s'était approché tout près de la frontière, et nous voyions partir les troupes suisses qui devaient former entre lui et nous un cordon de surveillance.

A la longue, cela nous fit mal au cœur ; et, comme la santé et la force nous revenaient, nous eûmes bientôt la nostalgie du combat. C'était honteux et irritant de savoir là, à trois lieues de nous, dans notre malheureux pays, les Prussiens vainqueurs et insolents, de nous voir protégés par notre captivité, et de nous sentir par elle impuissants contre eux.

Un jour, notre capitaine nous prit à part cinq ou six, et nous parla longtemps et furieusement de cela. C'était un fier gaillard que ce capitaine ! Ancien sous-officier de zouaves, grand, sec, dur comme l'acier, fin comme l'ambre, il avait durant toute la campagne donné, comme on dit, du fil à retordre aux Prussiens. Il se rongeait dans le repos, et ne pouvait s'habituer à cette idée qu'il était prisonnier et qu'il n'avait plus rien à faire.

— Tonnerre de Dieu ! nous dit-il, est-ce que cela ne vous fait rien à vous, d'entendre dire comme cela qu'il y a à deux heures d'ici des *zurlans* (il prononçait toujours ainsi le mot uhlans) ? Cela ne vous remue rien dans le ventre, de savoir que ces gueux-là se promènent en maîtres dans nos montagnes, où cinq hommes bien déterminés pourraient en tuer une brochette tous les jours ? Moi, je ne peux plus y tenir, il faut que j'y aille.

— Mais, capitaine, comment y aller ?

— Comment ? C'est si difficile ! Comme si nous n'avions pas joué plus d'un bon tour depuis six mois ! Comme si nous n'étions pas sortis de bien des bois autrement gardés que la Suisse ? Le jour où vous voudrez passer en France, moi je m'en charge.

— Oui, passer peut-être ; mais qu'est-ce que nous y ferons, en France, sans armes ?

— Sans armes ? Nous en prendrons là-bas, parbleu !

— Vous oubliez le traité, objecta un autre ; nous risquons de faire arriver malheur aux Suisses, si Manteuffel apprend qu'ils ont laissé rentrer des prisonniers en France.

— Allons, dit le capitaine, tout cela c'est des mauvaises raisons. Moi je veux aller tuer des Prussiens, je ne vois que cela. Vous ne voulez pas faire comme moi, c'est bon ! Dites-le tout de suite. J'irai bien tout seul ; je n'ai besoin de personne.

Naturellement, on se récria, et comme il fut impossible de faire changer d'avis au capitaine, il fallut

bien lui promettre d'aller avec lui. Nous l'aimions trop pour le quitter, lui qui ne nous avait jamais fait défaut, en quelque occasion que ce fût. L'expédition fut décidée.

II

Le capitaine avait son plan, qu'il ruminait depuis quelque temps déjà. Un homme du pays, qu'il connaissait, lui prêta une voiture et cinq vêtements de paysan. Dans les deux coffres du véhicule, deux de nous se blottirent, on mit par dessus de la paille, et on chargea le tout de fromage de Gruyères qu'on était censé aller vendre en France. Le capitaine dit aux sentinelles qu'il emmenait avec lui deux amis pour protéger sa marchandise en cas de vol, et cette précaution ne parut pas extraordinaire. Un officier suisse eut l'air de regarder la voiture d'un air malin. C'était pour en imposer à ses soldats. En somme, officier et soldats n'y virent que du feu.

— Hue ! Dia ! criait le capitaine en faisant claquer son fouet. Puis nos trois hommes parlaient en patois, fumant tranquillement leur pipe. Moi j'étouffais dans mon coffre où l'air n'entrait que par des trous sur le

devant, et en même temps j'y gelais, car il faisait un rude froid.

— Hue ! Dia ! criait le capitaine, et la voiture de gruyères entra en France.

Les lignes prussiennes étaient fort mal gardées, l'ennemi se fiant à la surveillance des Suisses. Le sergent prussien parlait l'allemand du Nord. Notre capitaine parlait l'allemand corrompu des quatre cantons. Ils ne se comprenaient pas. Le sergent fit l'entendu, et pour faire croire qu'il comprenait, nous laissa continuer notre route.

Après sept heures de ce voyage bizarre, nous arrivions de nuit dans un petit village ruiné du Jura.

Qu'allions-nous faire ? Nous n'avions pour armes que le fouet du capitaine, pour vêtement que nos vareuses de paysans, pour nourriture que nos fromages de Gruyères. Notre seule richesse consistait en munitions, en paquets de cartouches que nous avions fourrés dans le ventre de quelques grosses meules de fromage. Nous possédions environ mille coups à tirer, soit deux cents chacun ; mais il nous fallait des fusils, et même des chassepots.

Heureusement, le capitaine était inventif et hardi. Voici ce qu'il imagina.

Tandis que nous restions à trois, cachés dans une cave du village abandonné, il continua son chemin avec la voiture vide et un homme jusqu'à Besançon. La ville était investie ; mais on peut toujours entrer dans une ville de montagne, en suivant les plateaux jusqu'à environ cinq lieues des murs, et en prenant

alors à pied les sentiers et les ravins. Ils laissèrent la voiture à Ornans, au milieu des Prussiens, et en détalèrent la nuit, pour aller prendre les hauteurs qui bordent le Doubs. Ils entrèrent le lendemain à Besançon.

Là les chassepots ne manquaient point. Il y en avait encore 40,000 à l'arsenal, et le général Roland, un brave marin, souriant au projet téméraire du capitaine, lui fit donner six fusils et lui souhaita bonne chance. Le capitaine avait aussi trouvé là sa femme qui avait, avant la campagne de l'Est, fait toute la guerre avec nous, et que la maladie seule avait empêchée de continuer avec l'armée de Bourbaki. Elle était remise de ses fatigues, et, malgré le froid de plus en plus cruel, malgré les privations sans nombre qui l'attendaient, elle voulut à toute force repartir avec son mari. Il dut lui céder, et ils se mirent tous trois en route, lui, sa femme et notre camarade.

L'aller n'avait rien été comparativement au retour; il fallait voyager la nuit, et éviter toute rencontre, maintenant que la possession de six fusils les rendait suspects. Et pourtant, huit jours seulement après nous avoir quittés, le capitaine et ses deux *hommes* étaient auprès de nous. Notre campagne commença.

III

La première nuit de son arrivée, il l'entama lui-même. Sous prétexte d'aller tâter le terrain, il descendit à la grande route.

Il faut vous dire que le village, qui nous servait de forteresse, était un petit amas de maisons mal bâties, pauvres, et depuis longtemps abandonnées. En temps ordinaire, il n'y habite guère que quelques bûcherons, et il n'y vient jamais personne. C'est sur un escarpement raide qui se termine en plateau boisé. Les gens du pays débitent ce bois, et le font glisser par gros quartiers le long des ravines en pente droite qu'on nomme *coulées* et qui mènent à la plaine ; là ils en forment des tas qu'ils vendent à des entrepreneurs deux fois l'an. Le lieu du marché est marqué par deux maisonnettes qui donnent sur la grande route et qui servent d'auberges. C'est là qu'était descendu le capitaine par une des *coulées*.

Il était parti depuis une demi-heure environ, et nous étions aux aguets en haut de la ravine, quand nous entendîmes un coup de feu. Le capitaine nous avait donné l'ordre de ne point bouger, et de venir seulement au son de sa trompe. Cette sorte de corne

à bouquin, qu'on entendait d'une lieue, ne sonna pas, et malgré notre cruelle inquiétude, nous dûmes attendre en silence, l'arme au pied.

Descendre une *coulée* n'est rien; on n'a qu'à se laisser glisser. La remonter est plus dur; il faut grimper en s'accrochant aux branches d'arbres traînantes, à quatre pattes, comme qui dirait à la force des poignets. Une heure mortelle se passa; il n'arrivait pas; rien ne remuait sous les taillis. La femme du capitaine commençait à s'impatienter. Que pouvait-il faire ? Pourquoi n'appelait-il pas ? Le coup de feu entendu venait-il d'un ennemi, et avait-il tué ou blessé notre chef, son mari ? On ne savait que supposer.

A part moi, je pensais ou qu'il était mort ou que son affaire allait bien. J'étais seulement anxieux et curieux de savoir ce qu'il avait fait.

Tout à coup un son de trompe nous arriva, vibrant et sec. Mais nous restâmes surpris. Au lieu de venir d'en bas, comme nous l'attendions, il venait du village derrière nous. Que signifiait ceci ? Mystère ! Nous eûmes tous la même idée; c'est que le capitaine avait été tué, et que les Prussiens sonnaient ainsi avec sa trompe pour nous attirer dans un piége.

Nous revînmes donc vers les maisons pas à pas, l'œil au guet, le doigt sur la gâchette, en nous cachant sous les branches.

Seule, la femme du capitaine, malgré nos prières, s'élança en avant comme une tigresse, en bondissant. Elle croyait avoir son mari à venger, et avait mis la

baïonnette au bout du canon. Nous la perdîmes de vue au moment où un second appel retentissait.

Quelques minutes après, nous l'entendîmes nous crier :

— Arrivez ! arrivez ! il est vivant ! c'est lui !

Nous pressâmes le pas, et nous vîmes en effet, à l'entrée du village, le capitaine qui fumait sa pipe ; mais ce qui nous sembla étrange, il était à cheval.

— Eh ! eh ! nous dit-il, vous voyez bien qu'il y a quelque chose à faire par ici. Me voici déjà monté, j'ai dégoté là bas un *zurlan*, et j'ai pu prendre son cheval. Figurez-vous qu'il y en avait dans l'auberge toute une petite bande. Ils gardent probablement la grande route, mais c'est en buvant et godaillant à gogo. Je me suis approché au son de leur voix. L'un d'eux, de sentinelle à la porte, n'eut pas le temps de me voir, que je lui flanquai un berlingot dans la paillasse ; puis, avant que les autres fussent là, je sautais à cheval et filais comme un dard. Ils ont voulu me suivre à huit ou dix, que je crois ; mais j'ai attrapé les chemins de traverse, sous le fourré ; je me suis un peu déchiré, et me voici. Je suis venu par le tournant de la Croix-Verte, vous savez bien, en prenant le village à revers. Maintenant, mes lapins, attention et gare ! Ces brigands là n'auront plus de cesse qu'ils ne nous aient trouvés, il faut les recevoir à bons coups de fusil. Allons ! à nos postes !

Nous voilà en observation. Un de nous s'installe seul, en sentinelle perdue, en grand'garde pour ainsi dire, au tournant de la Croix-Verte ; c'est encore loin

du village. Je suis placé à l'entrée même de la grande rue, du côté où le chemin du plat pays arrive aux maisons. Les deux autres, le capitaine et sa femme étaient au milieu du village, près de l'église, dont le petit clocher servait d'observatoire et de citadelle.

Nous n'étions pas là depuis longtemps, quand nous entendons un coup de feu, suivi d'un, puis deux, puis trois. Le premier est évidement un chassepot; cela s'entend au crachement sec de la détonation qui ressemble à un coup de fouet. Les trois autres viennent des pistolets-carabines dont se servent les uhlans.

Le capitaine est furieux. Il avait donné l'ordre au poste avancé de la Croix-Verte de laisser passer l'ennemi, de le suivre seulement de loin s'il marchait vers le village, et de venir me rejoindre quand la petite troupe serait bien engagée dans les maisons. Alors, on devait se montrer tout à coup, prendre la patrouille entre deux feus et n'en pas laisser échapper un seul homme. A six, nous faisions une sorte de mouvement tournant et aurions entouré même dix Prussiens au besoin.

— Sacré Piédelot, disait le capitaine, ce bougre là vient de leur donner l'éveil, et ils n'oseront plus s'avancer à l'aveuglette. Et puis lui, je suis sûr qu'il s'est fait mettre une prune dans quelque membre ; on ne l'entend ni appeler, ni riposter. C'est bien fait, il n'avait qu'à obéir.

Puis, après un moment, il grommelait dans sa barbe : — Ce pauvre garçon tout de même, il est si brave ! et il tire si bien !

Le capitaine avait raison dans ses prévisions. Nous attendîmes jusqu'au soir, sans voir les uhlans. Ils s'étaient retirés à la première attaque. Malheureusement, nous n'avions pas vu non plus Piédelot. Était-il prisonnier? ou mort ? La nuit venue, le capitaine proposa d'aller à la découverte. Nous partîmes à trois. Au tournant de la Croix-Verte il y avait du sang, un fusil brisé ; le sol était piétiné; on s'était rudement battu là. Mais il n'y avait ni blessé ni cadavre. Nous nous mîmes à battre tous les buissons d'alentour. Rien encore!

A minuit nous revenions sans aucun renseignement sur notre malheureux camarade.

— C'est tout de même fort, grondait le capitaine. Ils doivent l'avoir tué et jeté dans quelque broussaille. Il n'est pas possible qu'ils l'aient pris. Il aurait appelé. Je n'y comprends rien.

Comme il disait ces mots, une belle flamme rouge s'éleva dans la direction de l'auberge sur la grande route, et illumina le ciel.

— Gredins! lâches! hurla-t-il. Je parie que pour se venger, ils mettent le feu aux deux maisons du marché. Et puis ils ficheront le camp sans rien dire. Avec un homme tué et deux masures qui flambent, ils sont contents. Eh bien! cela ne se passera pas comme çà. Il faut y aller, cela les embêtera de quitter leur feu de joie pour se battre.

— Si nous pouvions en même temps délivrer Piédelot, dit quelqu'un, quelle chance!

Et on partit tous les cinq, pleins de colère et d'es-

poir. En vingt minutes, nous avions glissé dans la coulée jusqu'en bas ; et nous étions à cent pas de l'auberge que nons n'avions encore vu personne. Le feu était derrière la maison, et le reflet seul, au-dessus du toit, était visible pour nous. Cependant nous marchions assez lentement, craignant un piége, quand nous entendîmes la voix bien connue de Piédelot. Mais elle était étrange, à la fois sourde et vibrante, étouffée et claire, comme s'il criait de son plus haut avec des chiffons dans la bouche. Il avait l'air de râler et de siffler, et le malheureux disait : Au secours ! au secours !

Au diable la prudence ! En deux bonds nous étions derrière l'auberge. Un épouvantable spectacle nous y attendait.

IV

Piédelot brûlait vif. Au centre d'un de ces tas de bois fait par les bûcherons, il se tordait, attaché à un pieu, et la flamme le mordait de ses langues aiguës. Quand il nous vit, sa voix lui resta au gosier, il baissa la tête et sembla mourir.

Renverser le foyer, éparpiller les tisons, couper les liens, fut l'affaire d'un moment.

Pauvre ami ! dans quel état nous le retrouvions. Il avait eu la veille l'avant-bras gauche brisé, et depuis il semblait qu'on l'eût bâtonné, moulu de coups, tant son malheureux corps était bouffi et couvert de cicatrices, de bleus, de sang. La flamme avait commencé aussi son œuvre sur lui, et il avait particulièrement deux énormes brûlures, l'une au bas du dos, sur le gras des reins, l'autre à la cuisse droite. Sa barbe et ses cheveux étaient roussis. Pauvre Piédelot !

Oh ! quelle rage nous empoigna alors ! Comme nous nous serions jetés tête baissée au millieu de cent mille Prussiens ! Comme nous avions soif de vengeance ! Mais les lâches s'étaient enfuis, laissant leur crime derrière eux. Où les trouver maintenant ?

En attendant, la femme du capitaine soignait et pansait de son mieux Piédelot, dont le capitaine serrait fiévreusement la main. Au bout de quelques minutes il revint à lui.

— Bonjour, capitaine, dit-il, bonjour les amis ! Ah ! les coquins ! les gueux ! Dire qu'ils sont venus à vingt pour nous surprendre ?

— Vingt, dis-tu ?

— Oui, toute une bande ! c'est pour cela que j'ai désobéi, mon capitaine, et que j'ai tiré sur eux. Ils vous auraient massacrés tous en arrivant. J'ai mieux aimé les arrêter. Cela leur a fait peur, et ils n'ont pas osé aller plus loin que la Croix-verte. Ils sont si lâches ! Ils m'ont tiré à quatre, comme à la cible à vingt pas ; puis, ils me sont tombés dessus à coups de sabres. J'avais le bras cassé, je ne pouvais me

servir de ma baïonnette que d'une seule main.

— Mais pourquoi n'as-tu pas appelé au secours?

— Je m'en serais bien gardé. Vous seriez venus, et n'auriez pu me défendre, ni vous défendre vous mêmes, à cinq contre vingt.

— Tu sais bien que nous ne t'aurions pas laissé prendre, mon pauvre vieux.

— J'ai mieux aimé mourir seul, voyez-vous ! Je ne voulais pas vous attirer là. Ç'aurait été un guet-apens.

— Allons ! ne parlons plus de cela. Te sens-tu un peu mieux?

— Non ! non ! j'étouffe. Je sais bien que je n'en ai plus pour longtemps. Les gueux ! ils m'ont attaché à un arbre, et m'ont battu tant que je me suis trouvé mal; ils secouaient mon bras cassé. Mais je ne criais pas. J'aurais mieux aimé me manger la langue, que de crier devant eux... Maintenant, je peux dire ce que je souffre, je peux pleurer. Cela me fait du bien. Merci, mes bons amis !

— Pauvre Piédelot ! nous te vengerons, va !

— Oh ! oui ! cela, je le veux. Il y a surtout parmi eux une femme, celle du *pante* que le capitaine a tué hier. Elle est habillée en uhlan ; c'est elle qui m'a le plus martyrisé. C'est elle qui a proposé de me faire brûler. C'est elle qui a mis le feu au bois. Coquine ! brute!... Oh ! comme je souffre ! mes reins ! mon bras !

Et il retomba épuisé, pantelant, se tordant sous l'agonie épouvantable qui le torturait. La femme du capitaine lui essuyait le front. Nous pleurions tous comme des enfants, de douleur et de rage.

Je ne vous raconterai point la fin. Il mourut une demi-heure après. Avant de passer, il nous avait dit vers quel point avait détalé la bande. Nous prîmes le temps de l'enterrer, et nous nous lançâmes à leur poursuite, furieux.

— Nous nous jetterons au cœur de l'armée prussienne, s'il le faut, avait dit le capitaine ; mais nous vengerons Piédelot. Il nous faut ces gredins-là. Jurons de mourir plutôt que de ne pas les trouver. Et si je suis tué avant vous, voici mes ordres : tous les prisonniers faits par nous seront fusillés immédiatement. Quant à la uhlane, on la violera avant de la passer par les armes.

— Il ne faut pas la fusiller, dit la femme du capitaine. C'est une femme. Si tu vis, tu ne voudras pas fusiller une femme, l'outrager suffira. Mais si tu meurs dans cette pousuite, je veux une chose, moi ; c'est me battre avec elle. Je la tuerai de ma main. On en fera ce qu'on voudra, si elle me tue.

— Nous la violerons ! nous la brûlerons ! nous la déchirerons en morceaux ! Piédelot sera vengé, œil pour œil, dent pour dent.

Et nous partîmes.

V

Le lendemain matin nous tombions à l'improviste sur un poste perdu de uhlans à quatre lieues de là. Surpris par notre brusque attaque, ils ne purent ni monter à cheval, ni même se défendre. En deux temps et trois mouvements, nous avions cinq prisonniers, autant que nous étions d'hommes.

Le capitaine les interrogea. Sur leurs réponses, on fut certain que c'étaient ceux de la veille. Alors eut lieu une bizarre opération. L'un de nous s'assura des sexes. Rien ne peut peindre notre joie féroce quand on découvrit parmi eux ce que nous cherchions, la femme-bourreau qui avait torturé notre ami.

Les quatre autres furent fusillés sur-le-champ, le dos tourné, à bout portant.

Puis on s'occupa de la uhlane !... qu'en ferait-on ?

Je dois l'avouer, nous étions tous pour la fusillade. La haine, le désir de venger Piédelot, avaient éteint en nous toute pitié. Nous avions oublié que nous allions tuer une femme. Ce fut une femme qui nous le rappela : celle du capitaine. On se décida, sur ses instances, à garder la uhlane prisonnière.

Pauvre femme du capitaine ! Elle devait être bien punie de cette clémence.

Le lendemain, nous apprenions que l'armistice était étendu à la région de l'Est, et nous dûmes mettre un terme à notre petite campagne, que nous voulions continuer sur de nouveaux frais. Deux d'entre nous, qui étaient des environs, retournèrent chez eux. Nous ne restâmes plus que quatre en tout : le capitaine, sa femme et deux hommes. Nous étions de Besançon, qui restait investi malgré l'armistice.

— Demeurons ici, avait dit le capitaine. Je ne peux m'imaginer qu'on va comme cela finir la guerre. Que diable, il y a encore des hommes en France, et voici le printemps qui arrive. L'armistice n'est qu'un piége tendu aux Prussiens. On refait une armée pendant ce temps-là, et on va un beau matin leur retomber sur le poil. Nous serons prêts, et nous avons un otage, restons.

Nous établîmes là nos quartiers. Il faisait un froid terrible, et nous sortions peu ; il fallait que quelqu'un gardât toujours à vue la uhlane.

Elle était sombre, ne disait jamais rien, ou parlait de son mari que le capitaine avait tué. Elle regardait toujours celui-ci avec des yeux féroces, et nous sentions qu'un cruel besoin de vengeance la tourmentait. Cela nous semblait la meilleure punition des affreux tourments qu'elle avait fait subir à Piédelot. La vengeance impuissante est une si grande douleur !

Hélas ! nous qui avions su venger notre camarade, nous aurions dû penser que cette femme saurait

venger son mari, et nous tenir toujours sur nos gardes.

Il est vrai que chaque nuit un d'entre nous veillait, et que les premiers jours on liait tous les soirs la uhlane par une corde assez longue, au gros banc de vieux chêne qui était scellé dans le mur. Mais peu à peu, comme malgré sa haine sourde elle n'avait jamais essayé de fuir, on se relâcha de cette excessive prudence. On la laissa coucher ailleurs que sur le banc, et sans liens. Qu'y avait-il à craindre? Elle était au fond de la salle, un homme veillait à la porte, et entre elle et cette sentinelle étaient couchés la femme du capitaine et les deux autres hommes. Elle était seule contre quatre, et sans armes. Il n'y avait pas de danger.

Une nuit, nous dormions, le capitaine était de garde, la uhlane s'était tranquillement blottie dans son coin, plus calme même qu'à l'ordinaire; elle avait souri ce soir-là pour la première fois depuis sa captivité.

Tout à coup, au milieu de la nuit, nous sommes brusquement réveillés par un cri épouvantable. On se lève, à tâtons, et à peine a-t-on le temps de se lever, qu'on se heurte à un couple furieux qui roulait par terre, dans la salle, en se débattant. C'était le capitaine et la uhlane.

Nous nous jetons sur eux, nous les séparons en un moment. La uhlane hurlait et ricanait; le capitaine avait l'air de râler. Tout cela dans l'ombre. Deux d'entre nous la contiennent. On allume, on regarde.

Horreur ! Le capitaine était affaissé par terre, dans une mare de sang, avec une énorme blessure au cou, Son sabre-baïonnette, arraché de son fusil, était planté dans la plaie béante et rouge.

Quelques minutes après, sans avoir eu le temps de dire un mot, il mourut.

Sa femme ne pleurait pas. Elle avait l'œil sec, la gorge contractée, et fixait la uhlane avec une férocité calme qui faisait peur.

— Cette femme m'appartient, nous dit-elle tout à coup. Vous m'avez juré, il n'y a pas huit jours, de me la laisser tuer à mon gré si elle tuait mon mari. Il faut tenir votre serment. Vous allez l'attacher solidement dans l'âtre, debout contre le fond de la cheminée, puis vous vous en irez où vous voudrez, mais loin d'ici. Je me charge de ma vengeance. Laissez le corps du capitaine. Nous resterons ici tous les trois, lui, elle et moi.

Nous obéîmes, et nous nous en allâmes. Elle nous avait promis de nous écrire à Genève, où nous retournions.

VI

Deux jours après, je recevais la lettre suivante, qui était datée du lendemain de notre départ, et avait été écrite à l'auberge de la Grande-Route :

Mon ami,

Je vous écris selon ma promesse. Je suis pour le moment à l'auberge où je viens de remettre à un officier prussien ma prisonnière.

Il faut vous dire, mon ami, que cette pauvre femme laisse là-bas, en Allemagne, deux enfants. Elle avait suivi son mari, qu'elle adorait, ne voulant pas le savoir exposé seul aux hasards de la guerre, et les enfants étaient restés auprès des grands parents.

Voilà ce que je sais depuis hier, et ce qui a changé mes idées de vengeance en idées plus humaines.

Au moment où je me plaisais à insulter cette femme, à lui promettre d'affreux tourments, à lui rappeler Piédelot brûlé vif, et à lui préparer le même supplice, elle me regarda froidement et me dit :

— Qu'as-tu à me reprocher, femme française? tu crois bien faire en vengeant ton mari, n'est-ce pas ?

— Oui, lui répondis-je.

— Eh bien ! j'ai fait en le tuant ce que tu vas faire en me brûlant. J'ai vengé le mien. C'est ton mari qui l'avait tué.

— Alors, lui dis-je, puisque tu approuves cette vengeance, prépare-toi à la subir,

— Je ne la crains pas.

Et de fait, elle ne semblait pas avoir perdu courage. Sa figure était sereine, et c'est sans frémir qu'elle me regardait ramasser du bois, des feuilles sè-

ches, et vider fiévreusement la poudre des cartouches qui devait servir à rendre plus cruel son bûcher.

J'hésitai un moment à poursuivre. Mais le capitaine était là, sanglant, la figure blême, qui me regardait de ses grands yeux vitreux. Je donnai un baiser à ses lèvres pâles, et je me remis à l'œuvre.

Soudain en relevant la tête, je vis que la uhlane pleurait. Cela m'étonna.

— Tu as donc peur? lui dis-je.

— Non; mais en te voyant embrasser ton mari, j'ai pensé au mien et à tous les êtres que j'aime.

Elle continuait à sangloter. Elle s'arrêta brusquement et me dit en mots entrecoupés, presque à voix basse :

— Est-ce que tu as des enfants, toi?

Un frisson me parcourut le corps. Je compris que la pauvre femme en avait. Elle me dit de regarder dans un portefeuille, qui se trouvait sur sa poitrine. Il y avait deux photographies de tout jeunes enfants, un garçon et une fille, avec ces bonnes et douces figures joufflues de bébés allemands. Il y avait aussi deux mèches de cheveux blonds. Il y avait encore une lettre écrite en gros caractères, d'une main peu exercée, et commençant par les mots allemands qui signifient « ma petite mère. »

Je ne pus retenir mes larmes, mon cher ami. Je la détachai, et, sans oser regarder la face de mon pauvre mort qui restait sans vengeance, je descendis avec elle jusqu'à l'auberge.

Elle est libre. Je viens de la quitter, et elle m'a embrassée en pleurant. Je remonte trouver mon mari. Venez au plus vite, mon cher ami, chercher nos deux cadavres.

. . . .

Je partis en toute hâte. Quand j'arrivai, il y avait autour de la maisonnette du village, une patrouille prussienne. Je demandai des renseignements. On me dit que là-dedans étaient un capitaine de francs-tireurs, et sa femme, morts. Je déclinai leurs noms; on vit que je les connaissais; et je demandai alors à me charger de leur sépulture.

— Quelqu'un s'en est déjà chargé, me fut-il répondu. Entrez, si vous voulez, puisque vous les avez connus. Vous vous entendrez avec leur amie pour les funérailles.

J'entrai. Le capitaine et sa femme étaient couchés côte à côte, sur un lit, sous un drap. Je le soulevai et vis que la femme s'était fait au cou la même blessure que celle dont son mari était mort.

Au chevet du lit, veillant et pleurant, était la personne qu'on m'avait désignée comme leur amie. C'était la uhlane.

JUIN, JUILLET, AOUT

A Coquelin Cadet

Aimez-vous les uns les autres.
(*Nouveau Testament*).

C'était un égoïste méticuleux.

Il portait de la flanelle et du caoutchouc, suivait un régime, se purgeait à époque fixe, faisait tout par poids et par mesures, et avait réglé sa vie comme un papier de musique.

Il savait par cœur les préceptes de l'école de Salernes, et tenait pour paroles d'Évangile les dictons populaires qui ont rapport à la santé.

Pas de parentés gênantes, pas de liaisons embarrassantes. Il ne prenait de l'amitié et de la camaraderie que ce qu'il en faut pour égayer l'existence. Il aurait sacrifié le monde entier à son confortable.

Un jour pourtant il fut obligé de rompre avec ses chères habitudes. Un gros héritage à faire l'appelait en Amérique. Il n'y avait pas à hésiter. C'était un petit mal pour un grand bien. Grâce à un déplacement et à des ennuis, peu importants en somme, il gagnait du coup de quoi traiter en roi son égoïsme.

Il s'embarqua, mais non sans être muni de tout ce ce qui pouvait rendre le voyage moins pénible : provisions de gourmandise, pharmacie de poche, ceinture

hypogastrique contre le mal de mer, appareil de sauvetage en cas de tempête.

Malgré tout, il n'eut pas de chance.

Les provisions furent avariées par l'embrun, la pharmacie fut brisée par un coup de roulis, la ceinture donna plus de ressort aux vomissements.

Seul, l'appareil de sauvetage fut utile.

On fit naufrage en effet. Près d'arriver au port, le navire toucha contre un écueil et sombra.

Mais il mit un quart d'heure à s'enfoncer, et notre homme eut le temps de s'armer contre la mer. Il revêtit son costume de gutta-percha, l'enfla de son souffle suffisamment pour en faire une vessie, et réussit à surnager.

Un compagnon d'infortune, que sur le bateau il avait traité comme un ami, voulut s'accrocher à lui : il le repoussa avec indignation.

Une pauvre mère, qui élevait au-dessus des flots un nourrisson, le lui tendit en s'engloutissant sous une vague. Il le prit, et le laissa retomber après s'être emparé de son biberon.

Il était devenu féroce pour sauver sa précieuse peau. Il eut de la peine à la sauver. Rejeté au large par le reflux, il vit la terre sans pouvoir y aborder. Battu par les vents et les marées, il se défendit deux jours contre les vagues. Il avait l'estomac vide, le sang à la tête, la fièvre au pouls, les membres raidis par le froid. Un autre, moins tenace, eût dégonflé sa machine et se fût laissé couler, plutôt que d'endurer les tortures qu'il supporta. Mais lui eut le courage de

son égoïsme, et ne voulut pas renoncer à la vie.

Enfin, il put être rejeté au rivage. Exténué, mourant, il saisit le roc de ses mains crochues, et réunit toutes ses forces pour crier au secours.

Il faisait nuit. On ne venait pas.

— Hélas! pensait-il, maintenant que je pourrais être sauvé, vais-je mourir ici? Ah! si j'avais la force de me traîner jusqu'à ces maisons où ma voix n'arrive pas! Ah! si seulement je pouvais manger un peu! la force me reviendrait.

Comme il pleurait de rage et d'impuissance, ses doigts rencontrèrent sur le roc des coquillages, des moules, des huîtres. La faim donne de la vigueur. Il eut assez d'énergie pour les arracher et les ouvrir. C'était le secours demandé, c'était la force, c'était la vie.

Prudemment, sagement, sans gloutonnerie, il mangea la chair savoureuse et put se repaître.

Ainsi réconforté, il se remit à crier. Cette fois, sa voix plus sonore fut entendue. Des pêcheurs vinrent le chercher, et bientôt il fut installé sur un bon lit, près d'un large feu. On lui fit prendre un cordial qui acheva de le ranimer.

Il était sauvé !!!

Tout à coup une douleur atroce éteignit le sourire sur ses lèvres. Ses yeux se retournèrent, ses membres furent crispés. Une crampe d'estomac, suivie d'une tranchée, lui secoua tout le corps. Il avait le feu aux intestins, le ventre tordu.

On appela un vieux médecin des environs.

Parmi les hoquets, les grincements de dents, les

sursauts, le malade raconta son naufrage et les quarante-huit heures passées sans aliment, dans l'eau glaciale.

— Ce n'est pas cela, dit le praticien. Voyons, vous avez pris quelque chose depuis que vous êtes ici ?

— Nous lui avons donné un peu de rhum dans du bouillon, interrompirent les pêcheurs.

— Ce n'est pas cela non plus, répondit l'Esculape. Ah ! par exemple, voilà qui est curieux. C'est un cas vraiment bizarre.

— Quoi donc ? quoi donc ? murmurait le malade en proie aux affres de la mort.

Mais le médecin ne lui répondait pas, et, absorbé par sa pensée, marmottait entre ses dents :

— J'ai déjà vu des noyés par asphyxie, mais c'est la première fois que je vois un noyé par empoisonnement.

— Empoisonnement ! cria notre homme. Enpoisonnement ! Ah ! j'y suis. Dans quel mois sommes-nous ?

— En juin.

Comme atterré par ce renseignement, il se mit à sangloter. C'étaient les hoquets de l'agonie ! Et l'on prit pour les soupirs du râle le dicton incompréhensible qu'il prononça en mourant :

Juin, juillet, août,
Ni huîtres, ni femmes, ni choux.

L'ASSASSIN NU

A Léon Cladel

J'ai fait la campagne sans consulter personne.

(BONAPARTE).

Quand Pierre Lurier sortit de prison, il se trouva sans travail et sans pain.

Il avait été condamné, à l'âge de vingt-cinq ans, pour vol avec effraction dans une maison où il venait d'entrer comme valet de chambre. En prison, il avait appris à faire des ferrets pour cordons de soulier. Or, dans la petite ville de province où la surveillance de la haute police l'obligeait à demeurer, il lui était absolument impossible d'utiliser ce métier tout spécial. D'autre part, il ne fallait pas songer à se replacer comme domestique. Pierre Lurier avait donc pour horizon la misère et la faim.

Il réfléchit qu'en travaillant longtemps et beaucoup, si par hasard il trouvait de la besogne, il arriverait uniquement à ne pas crever comme un chien. Il se dit, par contre, qu'en commettant un nouveau crime, il pourrait d'un coup gagner non-seulement un morceau de pain, mais peut-être la richesse. Il n'hésita pas, et choisit le second parti.

Quel crime commettre? Telle était la question. La première chose à faire, c'était de fuir les yeux de la

justice. Pierre Lurier quitta la ville où il était interné.

Sans papiers, sans argent, il mena pendant six mois la dure et misérable vie de vagabond, marchant toujours devant lui, mendiant en cachette, couchant à la belle étoile ou dans les granges, maigre, hâve, loqueteux, attendant l'occasion, la refusant quand elle ne s'offrait pas assez sûre ou assez belle, rôdant autour de la société comme un renard autour d'une ferme, décidé à tout supporter jusqu'à l'instant propice où il se dédommagerait de son jeûne en dévorant la proie qu'il espérait toujours.

Un jour, il s'aperçut qu'il était en Champagne, dans son pays. Il y avait été poussé par je ne sais quelle fatalité, sans doute par cet instinct bestial qui ramène les animaux pourchassés dans le bois où est leur gîte.

Il fut d'abord pris de peur. On allait le reconnaître ! Il se fourrait dans un guêpier ! il était perdu ! Il eut envie de rebrousser chemin.

La réflexion le fit rester. Comment pourrait-on le reconnaître ? Il avait quitté le pays à douze ans, enfant rose et blond. Il revenait à quarante ans, la figure bronzée, la barbe longue, les joues creuses, les cheveux gris.

Puis vint un raisonnement très-juste. Partout où il avait passé, combien d'occasions manquées par ignorance, parce qu'il ne connaissait ni les lieux ni les personnes ! Ici, au contraire, malgré les changements survenus pendant son absence, il savait beaucoup de

choses. C'était autant d'armes toutes trouvées. Il suffisait de bien se souvenir.

Pierre Lurier se souvint.

A dix lieues environ de l'endroit où il était, il y avait autrefois, dans un village nommé Nizy-le-Comte, un ménage très-riche et sans enfants. C'étaient l'homme et la femme Berlot, qu'on appelait dans le village les *Compte-sous*.

Pierre les avait très-bien connus. Du temps où il était gamin et paysan, il remplissait chez eux l'office d'un domestique à bon marché.

Il était au courant de toutes leurs habitudes et des êtres de l'habitation.

Il savait que la grand'porte sur la route était haute et armée de solides armatures de fer et que les murs du jardin de derrière étaient garnis de verres cassés ; mais il savait aussi que les arbres du fond avaient dû grandir, et que de l'extérieur on pouvait, en sautant dans ces arbres, pénétrer quand même dans le jardin. Il savait que du jardin on n'entrait pas la nuit dans la cuisine, exactement fermée chaque soir ; mais il savait aussi que la buanderie n'était séparée de l'extérieur que par un mince mur de briques. Or, ce mur était facile à renverser, et, une fois dans la buanderie, on était dans la cuisine. De là, on passait dans la grand'salle, où était, sous le globe de la pendule, la double clef de l'escalier. En haut de l'escalier, le cabinet de débarras, où il allait autrefois ranger les balais ; et après ce cabinet, la chambre à coucher des Berlot. Là, il ne se souvenait plus bien. Il n'était ja-

mais entré dans cette pièce, il l'avait seulement aperçue par la porte entr'ouverte. Il se rappelait vaguement que le lit était au fond, à côté d'une grande et solide armoire en vieux chêne, rehaussée de gonds en cuivre. C'est là que dormait le magot si longuement engraissé par les *Compte-sous*, et si ardemment convoité maintenant par Pierre Lurier.

Car, au premier souvenir qui lui était revenu, son dessein s'était arrêté. Il avait enfin trouvé l'occasion patiemment attendue. Il fallait aller là, y aller sans se faire voir, observer si rien n'était changé, prendre toutes les précautions demandées par la prudence, et agir avec la dernière audace.

Il fit en deux nuits les dix lieues qui le séparaient de Nizy-le-Comte. Il passa un jour entier caché dans un bois, au fond d'une grotte humide, les pieds dans l'eau, sans manger. Mais au moins, quand il arriva vers les deux heures du matin à la maison des Berlot, il était bien sûr de n'avoir été rencontré en route par personne.

Dans la ruelle qui longeait le derrière du jardin, il trouva par bonheur un champ de carottes, où il cueillit un dîner quelconque.

Ainsi maigrement lesté, mais soutenu par la fièvre de réussir, il grimpa sur le mur qui faisait face au mur de derrière des Berlot. Une fois sur la crête, il se dressa tout debout, sans penser qu'il pouvait perdre l'équilibre; et se ramassant sur lui-même, d'un bond prodigieux, il alla tomber de l'autre côté de la ruelle dans un arbre du jardin.

Le bruit de sa chute dans les branches réveilla un chien du voisinage qui se mit à aboyer. Pendant quelques minutes, ce fut un concert de hurlements qui répondaient, mais qui cessa peu à peu. On entendit encore la dernière note lointaine d'un chien de berger veillant là-bas dans les champs. Tout redevint tranquille. Pierre Lurier se tâta les membres, vit qu'il n'avait rien de cassé, et se mit à réfléchir.

C'était beaucoup d'être dans le jardin; ce n'était rien encore. Pierre Lurier, en effet, était venu se jeter là à l'aventure, poussé par son irrésistible désir d'en finir avec la mauvaise fortune; mais il ne savait même pas si les Berlot vivaient et habitaient encore la maison. N'importe! Il s'était dit qu'il fallait venir, qu'il aurait été imprudent de s'informer, et qu'à tout prendre il en serait quitte pour une journée à passer dans le haut d'un arbre. S'il y avait de nouveaux propriétaires, il repartirait la nuit suivante. Si les Berlot étaient là, leur argent valait bien qu'on se donnât tant de mal pour le gagner.

En attendant le matin, il descendit pour chercher à manger. Il ne craignait pas de trouver un chien, puisque dans le concert de tout à l'heure, il n'avait entendu aucun aboi du côté de la maison. Il marcha donc hardiment vers la basse-cour.

C'était bien toujours la même, avec la soute aux cochons à gauche, et l'étable à droite. Dans l'étable, il trouva une seule vache qui se leva d'abord comme effarée à son approche, mais qu'il calma tout de suite en lui parlant et en lui frappant sur la croupe.

Au bout de quelques moments, il la crut assez familiarisée pour ne pas craindre de lui prendre le pis, et il têta du lait chaud qui le réconforta singulièrement. Dans la mangeoire des cochons, il tâta avec la main, et fut tout joyeux de rencontrer de gros morceaux de pain de son, dont il bourra ses poches sans le moindre dégoût. C'était le fond de ses repas du lendemain. Il cueillit aussi quelques fruits dans le jardin, mais discrètement, pour ne pas montrer qu'on y était venu. Tous ces préparatifs faits, il remit à la nuit suivante ce qui touchait plus particulièrement au crime, et il chercha un lit pour se reposer jusqu'au jour.

Il avisa un orme démesurément gros et noueux, et y grimpa. Vers le milieu à peu près de l'arbre, le tronc tordu avait sans doute été cavé par un coup de foudre, et formait ce que dans le pays ou appelle une *creute*. Pierre Lurier s'y coucha. On y était comme dans un berceau dur, court et profond. Le principal est qu'on y pouvait dormir sans être vu et sans craindre de tomber.

Pierre Lurier, épuisé de fatigue, dormit la veille de son crime, ni plus ni moins que Napoléon la veille d'Austerlitz.

Le soleil dorait les toiles d'araignées tendues entre les branches des poiriers, et la rosée avait depuis longtemps séché sur les légumes, quand il se réveilla.

La première chose qu'il vit à travers les feuilles de son orme, fut le père Berlot lui-même, qui vaquait aux soins de sa basse-cour. Le cœur de Pierre battit de joie.

Oui, le vieux était bien là, allant et venant, une manne à la main, distribuant du grain aux volailles. Il faisait *piou, piou, piou*, et les poules se heurtaient et se culbutaient, battant des ailes, les plumes hérissées, pour se gaver d'avoine. Il alla ensuite à la cuisine, chercher un seau plein d'une eau grasse où nageaient des morceaux de pain et des raclures de pommes de terre, et il versa la pitance aux cochons qui fouillaient du groin dans leur auge.

Cela fit penser à Pierre Lurier qu'il avait faim. Il tira de ses poches le pain de son et les fruits, et il déjeuna silencieusement, en songeant que tout s'arrangeait à souhait.

En effet, puisque le père Berlot soignait lui-même sa basse-cour, c'est qu'il n'avait pas de domestique, et qu'il était bien seul dans la maison. Tout au plus pouvait-il y avoir avec lui madame Berlot.

Jusqu'à onze heures environ, le vieillard resta dans sa cour et dans son jardin, remuant, bêchant, taillant, mazuclant.

Un moment Pierre Lurier eut peur. En passant près d'un poirier, Berlot considéra attentivement ses fruits, et s'aperçut qu'il en manquait deux. Machinalement il porta son regard vers les murs du jardin et les arbres du fond. Il semblait se douter qu'un voleur était venu chez lui. Mais la contemplation de ses culs de bouteille si pointus le rassura sans doute; car il haussa les épaules, en ayant l'air de dire : « C'est impossible. »

Cependant cela le tourmentait visiblement et il voulut en avoir le cœur net.

— « Pierre ! » cria-t-il tout à coup.

Pierre Lurier tressaillit à ce nom, comme si c'était lui qu'on appelait. Il se renfonça plus avant dans sa *creute*.

A l'appel de Berlot, la porte de la cuisine s'ouvrit, et il en sortit un enfant de dix à douze ans rose et blond.

Pierre Lurier tressaillit plus fort encore. Il lui semblait qu'il sortait lui-même de la cuisine. C'était le même petit paysan, qu'il était jadis. Une seconde de réflexion lui fit oublier cette vision et comprendre la réalité.

— Pierre, dit Berlot, tu m'as encore volé des poires.

— Oh! non, M'sieu, répondit le gamin. Je vous jure que non. Comment voulez-vous que je fasse pour vous voler des poires? Je viens de rentrer des champs, paître la vache, et c'est vous-même qui m'avez ouvert ce matin la porte de la cuisine pour aller à l'étable, et la grand'porte pour aller aux champs.

— Tu es un petit gueux. Qui est-ce qui me dit que tu n'es pas venu au jardin la nuit?

— Oh! M'sieu. Est-ce que c'est Dieu possible, puisque tout est fermé la nuit dans la maison?

— Ta, ta, ta ! Prouve-moi que tu ne m'as pas volé?

— Oh ! M'sieu, je vous jure que ce n'est pas moi. Tenez, la preuve!

Pierre Lurier eut alors une peur folle, s'imaginant que le petit avait vu quelque chose. Mais non, la preuve qu'il voulait donner, était seulement le serment solennel en usage chez les enfants, et qui consiste à faire le signe de la croix, puis à lever la main droite en crachant par terre.

Berlot, ébranlé sans doute par ce serment, se contenta de tirer l'oreille de Pierre, en rentrant avec lui à la maison.

Midi sonna.

Le son fêlé de la cloche du village était le seul bruit qui troublât cette heure silencieuse. A peine une ou deux poules picoraient encore çà et là dans le fumier près de l'étable. Les cochons avaient depuis longtemps vidé leur auge et s'étaient retirés pour dormir dans le fond de leur cabane. Les moineaux étaient partis après avoir donné aux fruits quelques coups de becs, malgré le grand chapeau de paille posé sur un poirier pour leur servir d'épouvantail. Ils s'étaient envolés dans les champs où ils font, l'après-midi, leur razzia. Les paysans avaient fait comme eux, et étaient retournés au travail après la soupe. Rien ne remuait dans le village. On entendait seulement un bruissement vague bourdonner dans la campagne, comme si la terre soupirait en dormant dans la lumière du soleil.

Pierre Lurier sentit alors monter en lui je ne sais quel apaisement et quel désir de douceur. Il lui sembla qu'il était bon de pouvoir vivre dans cette tranquillité. Il pensa que les poules étaient bien heu-

reuses et que les oiseaux devaient être bien contents. Il se dit que l'existence du petit Pierre était charmante, malgré les gronderies du père Berlot. On lui tirait quelquefois l'oreille, c'est vrai; mais il mangeait, il buvait, il dormait, il allait se promener dans l'herbe et sous les bois, sans crainte, sans regarder derrière lui pour voir s'il était poursuivi par un tricorne. Et le père Berlot? Il était riche; il avait sa maison à lui, son jardin à lui, ses poules, ses cochons, ses poires. Quel homme heureux!

Pourquoi lui, Pierre Lurier, n'avait-il pas aussi sa part de bonheur? Ah! Pourquoi? il n'avait qu'à rester ici, aux champs, comme son père. Mais était-ce bien sa faute s'il était parti? Un mauvais garnement lui avait dit qu'on fait fortune à la ville. Il aurait pu en effet la gagner, cette fortune! Peut-être! qui sait? Il avait eu de bonnes ocsasions. Un patron l'avait pris en affection dès son arrivée. Mais un autre mauvais garnement était là, prêchant la paresse et le plaisir. Un an, deux ans, plusieurs années, le temps précieux de la jeunesse s'était écoulé misérablement à ne rien faire, à vivre au jour le jour. Puis, un matin, de guerre lasse, pris de remords, voulant enfin travailler et ne sachant pas, on s'était fait de nouveau domestique. Là encore on pouvait gagner sa vie. Mais on était aigri, plein de désirs et de regrets. On avait gardé de mauvaises connaissances, une maîtresse qui était une gueuse, un ami qui était un filou. On avait écouté l'ami pour satisfaire aux exigences de la maîtresse. Et, en fin de compte, on s'était réveillé un

beau jour entre deux agents de police. On était un voleur. Jugé, condamné, on avait passé quinze ans en prison, et maintenant...

Ah! maintenant, on était un misérable, un vagabond, un gibier de bagne; et ce soir on serait un assassin; et demain peut-être on serait encore arrêté; et bientôt, alors, on serait de nouveau jugé et condamné, condamné à mort cette fois. A mort! la tête coupée!

Pierre Lurier, l'œil fixe, ne voyait ni le jardin, ni la cour, ni la maison, mais une place pleine de monde, et une guillotine dans le trou de laquelle il grimaçait.

Il poussa un grand cri.

Ce cri le ramena au présent.

— Pardieu! se dit-il, je suis fou! Voilà que je rêve tout éveillé, maintenant, et que je crie par-dessus le marché. C'est malin! Si le père Berlot avait été là, j'étais flambé!

Pour changer le cours de ses idées, il reporta violemment son souvenir au préau de la prison, où il causait avec les camarades. On y parlait de vols habilement faits, d'assassinats dont les auteurs n'avaient jamais été découverts.

— Voyez-vous, mes petits, disait souvent un vieux coquin, plusieurs fois condamné, il ne faut pas se lancer dans le grand jeu quand on n'est pas sûr de réussir. *Grinchir*, c'est bien. Si on est pincé, on en est quitte pour la prison, comme moi. Mais *estourbir*, diable! Je n'ai jamais connu qu'un bon *escarpe*, c'était le grand mince qui est mort il y a deux ans, Feuille-

de-Zinc. Lui, il a trouvé moyen d'*écornifler à la passe* sept personnes, et jamais on ne lui a mis la main sur le grappin. Seulement il avait son système. Il disait qu'il faut trois choses pour réussir : être dans un pays où on ne vous *conobre* pas, *goupiner* seul, et se mettre nu pour *refroidir*. En *goupinant* seul et dans un pays étranger, on n'a à craindre ni les *moutons* ni les *reluqueurs;* en faisant son affaire sans *limace* on ne laisse pas de pièces à convictions près du *machabée*, et on n'a pas de *raisiné* sur sa *pelure*.

Ces conseils sonnaient comme un clairon de bataille dans la tête de Pierre Lurier. Il était inconnu, seul, il se mettrait nu. Donc il devait réussir.

Le soir était venu. Les gens rentraient au logis. Quelques pas se firent entendre dans la ruelle. Des bœufs meuglaient en regagnant le village. Des chiens aboyaient. Tout le monde se préparait à manger le repas du soir avant d'aller dormir.

Berlot ressortit de la cuisine, et alla ouvrir la grand'porte de la cour. La vache était ramenée par le petit Pierre, qui la conduisit à l'étable.

— Allons, petiot, dit le vieillard au gamin, dépêche-toi. Il faut que tu montes là-haut, à présent, pour changer de fenêtre la mère Berlot. La poussière va venir sur le devant ; mets-là un peu par ici.

L'enfant monta, et quelques minutes après, une fenêtre du premier s'ouvrit sur la cour. Un grand fauteuil fut poussé vers le jour, et madame Berlot apparut. Elle était immobile, raide, et Pierre Lurier

remarqua que dans sa figure les yeux seuls semblaient encore vivre.

— Bon cela! pensa-t-il. La vieille est paralysée. Ce sera plus commode.

Une chose l'inquiétait : l'enfant. Dans quelle partie de la maison couchait le petit Pierre? Faudrait-il passer près de lui pour monter là haut?

— Ma foi, tant pis! Il faudra bien déblayer le chemin.

Il commencait à faire noir. La nuit s'étendit peu à peu sur la maison, sur la cour, sur le jardin. Bientôt Pierre Lurier ne distingua plus rien du haut de son arbre. Seules les étoiles brillaient entre les branches.

Neuf heures! Une lumière éclaire en rouge une des fenêtres du premier. Sans doute le vieux Berlot comptait son argent comme tous les soirs. La lumière s'éteignit au bout d'une grosse demi-heure seulement. Il y avait beaucoup d'écus dans le magot.

Dix heures!

Dieu! que c'est long d'attendre! Les heures sont grandes la nuit.

Onze heures! tout dormait au loin.

Le moment était venu. Pierre Lurier descendit de son arbre.

Arrivé à la buanderie, il se mit à tâter le mur, jusqu'à ce qu'il eût trouvé entre deux briques un interstice ou pût pénétrer la lame de son couteau. La première brique fut longue à déchausser. Mais ce trou une fois fait, l'ouverture s'agrandit aisément. Les briques étaient descellées l'une après l'autre et posées à

terre sans bruit. Enfin le corps de Pierre Lurier put trouver passage.

Il resta un bon moment immobile, habituant ses yeux à l'ombre. Quand il commença à distinguer un peu les choses, il reconnut qu'il ne s'était pas trompé dans ses souvenirs. En face de lui était bien la porte à loquet qui donnait dans la cuisine.

Mais avant de pénétrer là, il fallait prendre ses précautions, c'est-à-dire se mettre nu, préparer une lanterne, trouver une arme. Le couteau qui avait servi à éventrer le mur n'était ni assez long ni assez fort pour égorger un homme. A tâtons, l'assassin fouilla autour de lui dans les corbeilles d'instruments qui encombraient la salle, et fixa son choix sur une pioche courte, au manche solide, au fer lourd et pointu. Le long du mur étaient accrochées deux lanternes, l'une de voiture, l'autre d'écurie. La première fit l'affaire, d'abord parce qu'elle était plus petite, et ensuite parce qu'elle était munie d'un réflecteur qui en faisait comme une lanterne sourde. Pierre y fourra le bout de chandelle qui était resté du soir dans la lanterne d'écurie. Il trouverait des allumettes dans la cuisine; et d'ailleurs, il ne voulait allumer que dans la chambre du haut, pour voir clair à frapper et à chercher l'argent. Tout cela étant prêt, Pierre Lurier se déshabilla, fit un petit paquet de ses vêtements, attacha ce paquet sur ses épaules avec un morceau de corde, et s'arrêta un instant pour réfléchir, afin de s'assurer qu'il ne lui manquait plus rien.

— Bon Dieu! que je suis couenne! pensa-t-il sou-

dain. J'ai là mes habits roulés, je suis nu, donc je n'ai pas de poches! Foutue bête, va! et où mettras-tu l'argent des Berlot? Il doit y avoir des écus, des Louis-Philippe de cinq francs, tout cela est lourd et tient de la place. Je ne peux pourtant pas me tailler des *valades* dans la peau des cuisses.

De nouveau il tâta les murs et fouilla les corbeilles, et il sourit silencieusement de plaisir en tirant d'une caisse pleine d'avoine une musette en toile, un de ces sacs qu'on met au nez des chevaux pour les faire manger. Dans cette musette tiendrait bien tout le magot. Il se la pendit au cou, en sorte qu'il avait l'air de porter une besace, le paquet de ses habits faisant la poche de derrière, et la musette la poche de devant.

Onze heures et demie sonnaient.

Alors tout nu, la lanterne sans feu accrochée au petit doigt de la main gauche, la pioche serrée vigoureusement dans la main droite, il poussa doucement du genou la porte de la buanderie, et pénétra dans la cuisine.

Un bruit doux et régulier annonçait le sommeil de l'enfant. Il était là en effet, le petit Pierre, sur un lit bas, la couverture ramenée jusqu'aux oreilles, couché en chien de fusil, et dormant à plein cœur.

Pierre Lurier s'approcha du lit, en serrant plus fortement sa pioche, qu'il commençait à lever.

— Bah! se dit-il tout à coup. Il roupille si fort! Ça ne se réveille pas, les enfants. Quand j'étais à sa place, le tonnerre de Dieu aurait pu tomber sans me faire dire ouf. Et puis, si je le manquais, il gueulerait, et

les vieux seraient sur pied. Pauvre petiot! comme c'est heureux les mômes! Si par hasard il allait se réveiller tout de même ! Quand je serai la haut, je ferai peut-être du boucan. Toute réflexion faite... Ah ! ma foi, non! Peuh! je serai toujours à même de le saigner en revenant.

Il prit des allumettes sous l'auvent de la cheminée, passa dans la grande salle, et déposa sa pioche et sa lanterne par terre pour soulever le globe de la pendule. O joie! la clef y était comme autrefois. Dans trois minutes, il serait près du magot.

L'escalier craqnait sous ses pieds nus.

— Cochon de bois ! voilà qu'il se met à crier, lui! je n'appuie pourtant pas fort.

Il s'arrêtait pour écouter si le bruit n'avait pas été entendu. Rien ! La maison était toujours aussi muette. En bas seulement le petit Pierre ronronnait.

Encore deux marches, une marche, et c'est le palier, puis le cabinet aux balais; et enfin voici la porte derrière laquelle sont les Berlot.

— Bon sang ! je crois que j'ai le trac! C'est tout de même dur de bistoquer deux personnes. Si seulement ils dormaient comme le crapaud, je me contenterais de les voler. Oui, mais, va te faire fiche! l'armoire à forcer, cela les mettra sans dessus dessous. Les vieux ont l'oreille fine, et ne dorment que d'un œil. Allons, mon bon, il n'y a pas à tortiller. Il faudra faire *suer le chêne*. Du courage ! zoup !

Il alluma la lanterne et poussa la porte.

Au grincement des gonds et plus encore au jet su-

bit de la lumière, le père Berlot s'était dressé sur son séant, effaré. Mais il n'eut pas le temps de pousser un oh ! et retomba en arrière, la tête fendue. Muette, immobile, les yeux grands ouverts, la paralytique regardait l'épouvantable chose, tandis que l'assassin, par coups secs, retirait sa pioche du crâne troué. Une, deux, la pioche, rouge de sang et blanche de cervelle, sortit de sa gaîne, se releva formidable, et se planta avec un coup sourd dans le bonnet tuyauté de la pauvre vieille.

Tout marchait bien. Il n'y avait plus qu'à ouvrir l'armoire.

Un tour de couteau dans la serrure en cuivre, et la porte s'ouvrit. Un sac, deux sacs, trois sacs, un quatrième plus petit. La main en les palpant sent des pièces de cinq francs dans les trois premiers et des louis dans l'autre. Cela suffit ! Inutile de tout retourner dans l'armoire. Il faut filer avec les quatre sacs engloutis dans la musette. Houp ! cela est lourd au cou. Il ne faut pas lâcher la pioche. Si l'enfant ne dormait plus !

Tout en réfléchissant et en agissant par saccades, avec frénésie, Pierre Lurier n'avait pas quitté des yeux les deux cadavres. Un seul instant il avait à demi tourné la tête pour ouvrir l'armoire, et à ce moment il s'était senti passer un froid terrible dans le dos. C'est un sentiment instinctif, quand on a tué, de regarder le cadavre jusqu'au moment où un objet matériel le masque. Pierre Lurier s'en alla donc à reculons, la lanterne toujours braquée sur le lit, la

pioche à la main. Il arriva ainsi jusqu'à la porte qui s'était par son propre poids refermée derrière lui. D'un coup, brusquement, pour l'ouvrir et pour fuir, il tourna vers elle la lanterne, les yeux et le corps.

Un hoquet d'horreur le saisit à la gorge, ses yeux se fermèrent de peur. Un homme était là devant lui. Sans attendre, sans réfléchir, sans regarder, sans même voir que cet homme était, comme lui, nu, une lanterne à la main, une pioche dans l'autre, un sac au cou, Pierre Lurier n'eut qu'une idée : tuer l'apparition. Il lança violemment son arme ; et au même instant, n'ayant rencontré qu'une glace, le corps entraîné par son mouvement, la tête tirée par le poids de l'or, il chancela, et plongea la face en avant dans un fracas de verre cassé.

L'enfant réveillé au bruit, et pensant que le père Berlot malade avait besoin de son aide, accourut avec une chandelle. Mais en arrivant sur le palier, il tomba sans connaissance.

Quand le lendemain soir, venus pour éclaircir le mystère de la maison Berlot, les hommes de justice eurent monté l'escalier, voici ce qu'ils trouvèrent :

La porte, qui dans l'intérieur de la chambre servait de panneau à une grande glace, avait été largement crevée; par ce trou on apercevait le lit dont les oreillers formaient une masse rouge où s'enchassaient deux têtes ouvertes. Par ce trou aussi un homme nu, dont la peau était rayée de coupures, avait passé à moitié. Il tenait une pioche à la main. Ses pieds étaient roidis en l'air, son ventre s'affaissait sur le bois

de la porte. A son cou pendait un gros sac. L'artère de sa gorge déchirée avait lancé cinq ou six jets de sang sur le papier jaune de la muraille, et maintenant était attachée au parquet par un long caillot. Dans le coin le plus noir du cabinet était accroupi un enfant, les yeux énormes, les cheveux ébouriffés. Il ne répondit aux questions que par un rire effrayant.

Le petit Pierre était idiot.

— Le vice est toujours puni, dit sententieusement le maire du village en montrant l'assassin.

Mais si le petit Pierre, qui était monté au secours de ses maîtres, avait pu parler, il aurait dit de reste que la vertu n'est pas toujours récompensée.

UN EMPEREUR

A la mémoire d'Abdul-Aziz

Ayant, je ne sais où, laissé ta conscience.
(Maurice Bouchor).

Le treize février 1876, à sept heures et demie du matin, la préposée aux water-closets du passage Jouffroy était en train d'ouvrir son établissement, quand elle vit entrer chez elle une femme enveloppée dans un immense waterproof.

Cette visite si matinale l'étonna un peu, d'autant plus que la visiteuse avait un air mystérieux, avec sa tête presque couverte par la capeline, et sa figure dissimulée sous un épais voile de laine. Cette *consommatrice* de la première heure n'avait pas même la circonstance atténuante d'être très-pressée ; car elle marchait d'un pas tranquille, sans hâte, sans fièvre.

Toutefois, la décision de l'allure indiquait, sinon un besoin à satisfaire, du moins un devoir à remplir. La buraliste pensa qu'elle avait devant elle quelque Anglaise ponctuelle et méticuleuse qui ne voulait pas commencer sa journée avec un poids sur la conscience. Puis l'esprit mercantile et la soif du gain font passer sur bien des choses. Elle ouvrit donc à sa cliente imprévue, et se laissa aller à cette arrière-pensée agréa-

ble qu'une aubaine ausi originale était une bonne *étrenne* pour la journée.

Au bout de cinq minutes, elle commença à se dire que l'Anglaise était bien consciencieuse.

Au bout de dix minutes, elle se mit à rôder, inquiète comme une mère, devant la porte fermée derrière laquelle on n'entendait aucun bruit.

Au bout d'un quart d'heure, l'effroi la prit.

Vingt minutes ! Plus de doute, il se passait là quelque chose d'extraordinaire.

Affolée, la jeune personne courut chercher le gardien du passage, qui était occupé à tuer le ver chez un marchand de vins de la rue Grange-Batelière. Chemin faisant, elle lui raconta l'étrange aventure et lui fit part de ses soupçons.

— Je vous assure, disait-elle, que c'est une Anglaise sentimentale qui se sera évanouie.

Ils cognèrent à la vitre. Pas de réponse !

— Ce n'est pas naturel, dit le vieux médaillé d'un air profond.

Ils enfoncèrent la porte, qui était fermée à l'intérieur par le verrou.

— Mais c'est un homme, cria le gardien. Qu'est-ce que vous me chantiez, avec votre Anglaise ?

— Parole, répondit la buraliste, c'était une Anglaise tout à l'heure. A preuve qu'elle avait un waterproof, et pas de hanches. Comment diable s'est-elle changée en homme ?

C'était un homme en effet, ou plutôt un jeune homme. Mais quel singulier jeune homme ! La figure,

absolument glabre, était fardée et maquillée comme celle d'une fille. Les sourcils étaient tracés au pinceau, les lèvres passées à la pommade de raisin, les yeux bistrés à l'estompe, les cheveux blonds calamistrés et poudrés d'or. Deux pendants scintillaient aux oreilles. Les doigts étaient chargés de bagues, les poignets cerclés de bracelets. Sur la poitrine décolletée luisait un rubis au bout d'un collier de perles.

A terre gisaient la robe, le waterproof et toute la défroque féminine.

Le jeune homme était mort. Une longue épingle d'argent lui perçait le sein gauche, à la place du cœur.

Le cadavre était assis sur le siége immonde.

A l'extrémité de l'épingle, près de la tête formée d'un diamant, un papier rose était fiché.

C'était une lettre, la voici :

— J'ai dix-huit ans et des passions extraordinaires. J'étais né pour être empereur du temps de la décadence romaine. Mais l'époque actuelle n'est pas bonne pour les fantaisistes. C'est pourquoi je m'en vais. N'ayant pu vivre comme Héliogabale, j'ai au moins voulu mourir comme lui, dans des latrines.

UNE HISTOIRE DE L'AUTRE MONDE

A Joseph-Félix Bouchor

Les voyages forment la jeunesse.
(*Sagesse des nations*).

I

LA JUSTICE NE BADINE PAS.

Jean Pioux et Marius Mazuclard firent devant le conseil de guerre une entrée à sensation.

Jean Pioux était hercule, et on le devinait en le voyant; non pas qu'il fût, ainsi que la plupart de ses confrères, une masse informe de muscles et de chair; mais la force était empreinte dans tous ses mouvements. Au balancement régulier de ses larges épaules, au rhythme de sa marche, aux aspirations lentes de sa vaste poitrine, on sentait une machine admirablement équilibrée. Il appuyait par habitude son poing gauche sur sa hanche; et le bras formidable se détachait du corps, montrant sous la manche sa forme bossuée comme un paquet de cordes à nœuds.

En dépit de cette attitude, Jean ne *posait* pas. Pour s'en convaincre, il n'y avait qu'à regarder ses yeux sereins et sa figure placide. Malgré le front étroit, la barbe et les cheveux drus, durs, et frisés, il n'avait

l'air ni d'une brute, ni d'un fier-à-bras. On eût dit une tête d'enfant très bon, portée par un cou de taureau, et encadrée dans une crinière de lion noir.

Marius différait en tout de Jean. Il arriva presque en se disloquant, avec des contorsions, des renflements de dos, des effacements de poitrine, comme s'il voulait passer par un trou ou glisser entre des doigts. Il paraissait chétif et n'était que maigre ; on le croyait petit, parce qu'il se ratatinait. Il prenait des allures difformes et pouvait se faire passer pour estropié. En réalité, il était assez grand, mince et sec, souple comme une anguille, dur comme un baudet et malin comme un singe.

Rien de plus bizarre que sa tête ! Il avait tout ce qu'il faut pour être laid, et il ne l'était point. Ses cheveux longs et incolores ressemblaient à du vermicelle. Sa face blême, plus ridée qu'une poire chiche, était agitée, tirée, pincée, recoquevillée par de perpétuelles grimaces. Sur ce fond de papier mâché se détachait un nez long, terminé en boule, légèrement vermillonné au bout. En somme, la figure de Mazuclard réprésentait assez bien un fromage à la crême vivement secoué, avec une framboise au milieu. Et cependant il n'était pas laid ! Ses yeux jaunes s'ouvraient si grands, si clairs, si vifs, si profonds parfois, si intelligents toujours, qu'on oubliait la forme de la lampe en voyant quelle flamme y brûlait.

Ils entrèrent en se donnant la main, et soulevèrent, Jean un mouvement d'admiration, Marius un éclat de rire.

Le rire domina pendant l'interrogatoire auquel Marius seul répondit, tandis que Jean se contentait d'approuver chaque parole de son ami par un geste énergique.

A la première question du président sur le nom, l'âge et la profession, ils se dressèrent tous deux, et l'on entendit la voix de Marius sonner bizarrement comme une crécelle. Pendant que ses lèvres s'avançaient et se retiraient en tous sens, que son nez tremblait, que son front et ses joues se fronçaient ainsi qu'une eau sous le vent qui passe, il prononça très haut et d'un seul trait la phrase suivante :

— Jean Pioux dit l'Homme-Taureau Marius Mazuclard dit la Sauterelle trente et quarante banquistes.

On n'avait vu que ses grimaces, et on n'avait rien compris du tout. Il parlait de taureau, de sauterelle, du trente et quarante, de banque ; qu'est-ce que tout cela pouvait bien dire ?

— Répétez, dit le président.

Il répéta, toujours la même chose. On rit de plus belle, et on ne comprit pas davantage.

— Expliquez-vous ! reprit le colonel, qui n'osait se laisser aller à la gaieté générale.

— Eh bien ! je dis que mon ami s'appelle Jean Pioux, et qu'on le surnomme l'Homme-Taureau parce qu'il est très-fort. Je dis que je m'appelle, moi, Marius Mazuclard, dit la Sauterelle, parce que j'ai des jambes comme des flûtes. Je dis qu'il a trente ans et que j'en ai quarante. Je dis enfin que nous sommes banquistes. Ne pas confondre avec banquiers, s. v. p. !

— Accusé, répliqua le juge en se mordant la moustache pour ne pas rire, tâchez donc de ne pas faire tant de grimaces en parlant : on dirait que vous le faites exprès pour exciter l'hilarité.

— Ah ! ça, c'est une habitude ; c'est mon métier, voyez-vous !

— Votre métier ?

— Oui, mon président. Je suis de mon état acrobate, disloqué, escamoteur, ventriloque et grimacier. Pioux est hercule, lutteur et boxeur. Je suis le singe fait homme, et il est la statue en blouse. A nous deux, nous pouvons enseigner tous les exercices du corps, tels que pointe, contre-pointe, canne, bâton, chausson parisien et marseillais, boxe anglaise et française, et la lutte à mains plates, renouvelée des Grecs et des Romains, telle qu'on l'a pratiquait en Grèce et en Romanie. Boum !

— On ne vous demande pas tout cela. Faites trève à votre volubilité, et revenons à votre situation que vous aggravez par votre attitude. Vous faisiez partie des bandes insurgées, vous et votre ami ?

— Pardon, pardon ! Ce n'est pas à Paris qu'étaient les insurgés !

La-dessus, l'interrogatoire fut suspendu. Il n'y avait pas besoin d'autres aveux ni d'autres preuves pour condamner les deux pauvres diables. D'ailleurs, sur quoi auraient-ils pu discuter ? Ils avaient servi dans les troupes de la Commune, le fait ne pouvait être nié. Au lieu de le nier, ils s'en vantaient. Leur affaire était claire.

Et pourtant, ce n'étaient ni des gredins, ni même des révoltés, ces deux saltimbanques. C'étaient des Parisiens, voilà tout ! Sans s'occuper de politique, ils avaient suivi le courant dans lequel ils vivaient, ils avaient fait comme tout le monde. Est-ce qu'on savait où on allait?

Mais toutes ces raisons là n'ont pas cours devant un conseil de guerre. Jean Pioux et Marius Mazuclard furent condamnés à la déportation.

II

PORT-DE-FRANCE ET MONTPARNASSE.

— Port-de-France!!... plusieurs années d'arrêt!!... les voyageurs pour l'exil, changent de train!

C'est par cette phrase ironique que Marius Mazuclard salua la Nouvelle-Calédonie. Puis se tournant vers Jean Pioux:

— Quelle idée ont-ils eue d'appeler cela Port-de-France ? C'est tout simplement cruel. Il aurait été plus malin de dire : Hors-de-France.

Et comme Jean Pioux ne riait que du coin de la lèvre, Marius se mit à lui faire une grimace.

Puis, ils se regardèrent avec des pleurs dans les yeux, sentant bien que cette gaieté était factice. Mais elle était après tout le meilleur remède à leur tristesse ; aussi, tandis que Jean Pioux passait le revers de sa main sur sa joue, Marius secoua-t-il vivement son nez, d'où tomba une larme. Ils firent alors une pirouette bras dessus bras dessous, et marchèrent sur le port d'un pas ferme, en fredonnant un bout de chanson parisienne.

Le lendemain ils étaient internés sous les numéros matricules 377 et 378.

Inutile de raconter leur première année de déportation. Imaginez le bagne ordinaire, avec ses labeurs réglés, sa nourriture de prison, sa discipline atroce, et vous aurez le régime que subissent en arrivant là-bas tous les condamnés réputés dangereux. Or les condamnés politiques sont dans ce cas. Il faut un certain temps de bonne conduite assidue, de travail régulier, pour qu'on passe successivement de la quatrième classe à la troisième, et ainsi de suite. La quatrième classe, c'est le bagne, le bagne dans une île aride et rocheuse, sans espoir possible d'évasion; Toulon sur un bloc de corail en pleine mer. La troisième classe est le bagne à terre, plus doux, plus sain, où l'on est au milieu de ses semblables et non au milieu de l'Océan. La deuxième classe est formée des forçats dont le travail est libre et dont la vie seule est soumise à une surveillance journalière. Enfin ceux

de la première classe sont devenus de véritables colons. Mais à cette classe les déportés politiques n'arrivent presque jamais.

Ce fut une dure chose pour les deux amis, que la cruelle captivité du début. Il leur revenait au cœur des bouffées de cet air libre qu'ils avaient bu toute leur vie. Il leur remontait aux lèvres des arrière-goûts de ce Paris qu'ils aimaient tant, de ce Paris qu'ils chérissaient comme une mère, et dont ils regrettaient tout, même la pluie qui y tombe, même la boue dans laquelle on y piétine.

Les trois premiers mois furent terribles. Jean serait mort sans Marius. Sa robuste nature aurait succombé sous le poids des tristesses et des souvenirs. Mais le grimacier savait plaisanter les tristesses et égayer les souvenirs.

Il avait des paradoxes ingénieux :

— Vois-tu, disait-il, la tristesse est bonne pour les heureux, cela les distrait. Mais nous, nous avons autre chose à faire que de l'écouter.

Après l'esprit, leur meilleur consolateur fut le travail. Ils comprirent qu'en travaillant ils conserveraient leur santé et gagneraient un peu de liberté. Cette pensée, l'activité de leur vie, l'amitié qui les unissait, l'habitude qu'ils avaient prise de partager toutes les joies et toutes les peines, leur rendirent plus supportable le second trimestre d'internement.

On remarqua leur bonne conduite, leur application, leur esprit inventif dans beaucoup de cas difficiles, l'énergie de l'un, la bonne humeur de l'autre. Leur

gaieté aussi fut notée comme un bon point; car elle était un encouragement pour tout le monde. Bref, au bout de la première année, les numéros 377 et 378, quoique condamnés politiques, furent admis à passer dans la seconde classe.

Ils allaient avoir une portion de champ à cultiver, dans une sorte de petit faubourg, situé non loin de Port-de-France, et placé sous la surveillance de l'adjudant Barbellez.

C'était un ancien marin, vieux dur à cuire, qui menait brutalement les gens, mais qui était mené lui-même par sa fille Jeanne.

La petite, comme il l'appelait, avait été élevée chez une tante à Paris, et le vieux l'avait fait venir auprès de lui à la mort de la parente. Il avait maintenant une position fixe; il espérait bien avant peu changer son épaulette d'argent à filet ronge pour l'épaulette d'officier ; et, comme il n'avait plus de famille en France, il voulait s'établir définitivement à Port-de-France pour y faire fructifier sa future pension de retraite.

Quant à la petite, on oublierait sans doute que son père avait été argousin, et elle finirait par se marier avec quelque subrécargue de marine marchande ou quelque colon enrichi.

En attendant, elle était la providence des déportés, pour qui elle adoucissait autant que possible la dureté de son père. Elle était aimée de tout le monde. C'était d'ailleurs une belle grande fille, déjà femme par l'âge, car elle comptait près de vingt-cinq ans, mais encore enfant par la gaieté du caractère. Blonde et svelte,

d'une figure assez agréable, mais ordinaire, elle passait pour belle dans ce petit monde formé d'argousins, de déportés et de forçats. Dans le royaume des aveugles, les borgnes sont rois.

Un matin, le père Barbellez lui dit :

— Petite, il va venir deux nouveaux oiseaux dans ta cage. Tu peux préparer ton chènevis; mais ne sois pas trop bonne ! Ce sont des gueux qu'il faut surveiller.

— Qu'est-ce qu'ils ont donc fait ?

— Oh ! des sales communards, et qui ont insulté le conseil de guerre. Ils sont toujours dangereux, quoique leur bonne conduite les ait fait passer dans la seconde classe.

— Cependant, petit père, tu ne vas pas les recevoir trop durement, hein !

Barbellez fronça le sourcil, tira sa grosse moustache, prit son air le plus rébarbatif, et répondit :

— Je les recevrai comme je dois recevoir des ennemis de la société. Voilà !

— Et comment s'appellent-ils ?

— Je ne sais pas.

A ce moment, Jean Pioux et Marius Mazuclard arrivaient, conduits par un garde-chiourme. En les voyant, Jeanne eut un mouvement de surprise et d'hésitation, comme si elle les reconnaissait vaguement, et cherchait à se rappeler leurs traits.

Pour quiconque, en effet, les eût connus autrefois, ils devaient être bien changés. Jean, avec la figure glabre, et Marius, dépouillé de sa longue chevelure en ficelle, étaient méconnaissables.

Puis, si le travail les avait soutenus, il les avait aussi amaigris, ainsi que l'air vigoureux de la mer, qui fortifie, mais qui dessèche d'autant. Jean était devenu tout muscles, et Marius tout nerfs. L'un n'avait plus cette belle plénitude de chair qui faisait pâmer les amateurs de lutte à mains plates, et on pouvait à ses poignets compter ses tendons bandés comme des cordes. L'autre, qui passait autrefois tout son corps dans le rond formé par un mouchoir noué, n'aurait pris maintenant que la moitié du mouchoir pour faire son tour.

Ils ôtèrent leur bonnet en se trouvant devant Barbellez et Jeanne.

— Ah ! ah ! vous voilà, mes gaillards, dit l'adjudant. Des fameux propres à rien, n'est-ce pas ? Des je ne sais quoi qui s'amusent à blaguer un colonel ! On dit que cela se conduit bien, à présent : nous verrons cela. Vous savez, il ne faut pas vous imaginer que parce que vous êtes montés en classe vous allez vous croiser les bras, sacrebleu ! C'est qu'on ne bronche pas, avec le père Barbellez !

Et il s'animait comme s'il avait une dispute, comme si on essayait de le contredire. Pourtant Jean et Marius ne disaient rien. On les avait avertis. Ils savaient que le vieux commençait toujours par *bourrer* les prisonniers. Le mieux à faire, c'était de ne rien répondre.

— Oui ! oui ! continuait l'adjudant. Et Barbellez, c'est moi... saluez ! Et voici Jeanne, ma fille, qu'il faut respecter comme la prunelle de ses yeux, ton-

nerre de Brest! C'est entendu! Alors par le flanc droit et par file à gauche, arche!

Au moment où ils obéissaient à cet ordre, Jeanne les arrêta pour leur demander leurs noms. Plus elle les avait considérés, plus elle se souvenait d'eux. Mais elle ne pouvait préciser son souvenir.

— Allons, réponds, dit l'adjudant en s'adressant à Marius. Comment vous appelez-vous?

Tout à coup, la mémoire revenant à Jeanne, elle s'écria :

— C'est la Sauterelle et l'Homme-Taureau!

L'adjudant, Marius et Jean restèrent stupéfaits de cet incident inattendu, dont Jeanne leur eut bien vite donné l'explication.

La vieille tante, madame Derson, chez qui elle avait été élevée à Paris jusqu'à l'âge de vingt ans, demeurait sur le boulevard Montparnasse, non loin de l'Observatoire. Elle tenait là une boutique de blanchisseuse, dans laquelle Jeanne avait passé son enfance et sa jeunesse sans autre divertissement que d'aller le dimanche soir, devant la Closerie des Lilas, au pied de la statue du maréchal Ney, voir les faiseurs de tours et écouter les chanteurs.

Aussi connaissait-elle par cœur tous les boniments qu'on débitait sur la place, tous les exercices qu'on y faisait, tous les saltimbanques qu'on y voyait. Elle aimait surtout parmi eux l'Homme-Taureau et la Sauterelle. L'Homme-Taureau l'effrayait plus qu'il ne l'amusait. Mais ce qu'elle adorait plus que tout au monde, c'était d'écouter et de contempler la Saute-

relle. Cette verve intarissable, les chansons qu'il chantait en s'accompagnant sur un violon formé de trois cordes tendues par une vessie, les tours d'escamotage, de dislocation, de ventriloquie, tout cela lui était resté dans la mémoire avec cette vivacité qui rend si précieux et si chers les souvenirs d'enfant. Il avait fallu tous les changements éprouvés par le corps, le costume et la figure de Marie pour qu'elle hésitât si longtemps à le reconnaître.

Et elle racontait toutes ces choses à son père étonné; elle en parlait avec joie, avec enthousiasme, presque avec des larmes. Elle semblait avoir retrouvé un ami. Elle retrouvait toute son enfance.

— Vois-tu, petit père, disait-elle avec câlinerie, il faudra être bien bon pour eux. Si tu savais comme ils m'ont fait passer de bons moments quand j'étais petite. Je n'avais que ce plaisir-là, vois-tu! Et puis, il n'est pas possible qu'ils aient commis un crime. Il y a eu erreur. Ce sont de braves gens, va! Tout saltimbanques qu'ils étaient, malgré leur pauvreté, ils faisaient du bien à tous leurs voisins. Je me rappelle encore, une fois qu'un vieux chanteur s'était établi à côté d'eux et que personne n'allait l'écouter, la Sauterelle a dit que ce n'était pas bien, qu'on était ingrat d'oublier les vieux, et ils ont travaillé pour lui. Un autre jour, l'Homme-Taureau a failli se casser les reins en jonglant avec un gros poids de cent vingt livres, et la Sauterelle s'est disloqué à faire craquer ses jointures, et tout cela pour donner quelques sous au petit de la marchande de plaisirs, qui était morte.

Ils faisaient la charité même au public. Souvent il n'y avait personne autour d'eux, à cause du mauvais temps, ou parce qu'on avait pas le sou ce soir-là. Nous n'étions pour les regarder que des enfants, n'ayant rien dans notre poche, et ne pouvant les payer qu'en applaudissements. N'importe! ils faisaient des tours tout de même, pour rien, pour nous faire plaisir. Oh! je les aime bien, et ils le méritent!

Elle parlait avec une telle volubilité, que Barbellez n'avait pas eu le temps de placer un mot, ni même de revenir à lui. Il n'en pouvait croire ses oreilles.

Quant à Jean et à Marius, ils étaient tout émus et ne savaient comment remercier la jeune fille. Jean tournait d'un air embarrassé son bonnet dans ses gros doigts, et Marius prenait sans le savoir des mines attendries qui rappelaient ses meilleures grimaces.

L'étonnement de Barbellez et la reconnaissance des deux saltimbanques furent sans bornes, quand Jeanne, après son véhément discours, tendit soudain ses mains aux forçats, en disant à son père :

— Et tiens, voici la preuve que je les aime. Je veux leur serrer la main.

— Qu'est-ce que tu fais là, malheureuse? cria l'adjudant.

Pour le coup, Barbellez n'y tint plus. Il devint cramoisi. Ses petits yeux gris s'injectèrent de sang pendant que ses paupières palpitaient avec une rapidité fébrile comme des ailes de mouche agonisante. Il était hors de lui. Et, n'osant passer sa colère sur sa fille, il allongea un grand coup de plat de sabre à

Marius, qui était auprès de lui et qui l'esquiva d'un saut.

— Partez, partez, dit Jeanne aux deux pauvres diables. Il est trop en colère. Je me charge de le rapurer. Allez, suivez le brigadier, qui vous mènera aux champs. J'irai vous y voir.

En disant ces mots, elle desserrait à la hâte le col en crin du vieux Barbellez, qui était tombé sur un banc, la figure bleue, le cou roidi, bégayant, d'une langue pâteuse, des jurons inarticulés.

III

COMMENT L'AMOUR VIENT AUX EXILÉS

Deux jours après, les numéros 377 et 378 étaient complétement installés dans une petite baraque, du côté des terres, et ils revenaient de travailler toute la journée à leur petite plantation, quand ils reçurent la visite de Jeanne. Elle leur apportait quelque argent, deux pipes et du tabac, et elle leur promit de revenir.

Quant au vieux Barbellez, il était toujours furieux. Mais Jeanne lui avait fait entendre que, s'il causait

quelque peine à ces hommes qui ne le méritaient pas, elle lui en voudrait beaucoup et ne lui parlerait plus. Il était donc indécis entre sa rage contre les deux déportés dont il aurait voulu tirer vengeance, et sa faiblesse pour Jeanne qu'il craignait de contrarier.

En attendant, il restait neutre, n'osant ni agir ni parler, cherchant un moyen de nuire aux deux pauvres diables sans mécontenter sa fille. Il avait résolu, dans sa forte tête, de les punir sévèrement à la première faute commise, et de démontrer peu à peu à Jeanne que ces soi-disant innocents étaient de vulgaires coquins. Pour cela faire, il la laissait volontiers aller chez eux.

— Plus elle leur montrera de bonté, pensait-il, plus ils se croiront autorisés à prendre des libertés avec le règlement; ils feront des sottises; cela prouvera snffisamment à Jeanne qu'elle avait mal placé son affection et ses soins. Et alors je me rattraperai.

Grâce à ce raisonnement de Barbellez, Jeanne put aller voir souvent ses deux nouveaux amis. Presque tous les soirs, quand elle avait fini sa tournée charitable parmi les autres colons, elle venait passer une heure, assise sur le banc de bois qui marquait la porte de la misérable case.

Là, on causait de Paris, de Paris aimé et regretté, du quartier connu, de cette place de l'Observatoire, où ils s'étaient vus tant de fois sans se connaître; de Louis le Lion qui voulait faire concurence à Jean; de Bourguet le Fumiste qui essayait parfois de donner le réplique à Marius; et du boulevard Montparnasse,

avec ses beaux grands arbres, ses guinguettes, sa brasserie verte; et de la pépinière où des couples riant se croisaient avec les longues files des petites pensionnaires habillées de gris.

Tout le chapelet des souvenirs s'égrenait ainsi en causeries charmantes, pleines de douce amertume.

Marius, comme toujours, égayait la conversation de ses saillies. Sur chaque chose et sur chacun, sur le boulanger de la rue Vavin, sur le restaurant de la mère Eugène, sur madame Derson elle-même, il savait de bonnes histoires amusantes. Il avait retenu tel mot, tel geste, qui peignaient les personnes d'un trait. Il imitait le parler de l'un, l'allure de l'autre. Il faisait revivre tout ce monde dans sa pantomime.

Jean était moins rapidement expressif. Mais de temps en temps, il trouvait un de ces mots vrais, un de ces accents sincères, qui remplacent tout un discours et qui frappent droit au cœur. Sa nature loyale et bonne se révélait tout à coup, comme un rayon de soleil qui luit à travers la brume.

Jeanne mettait tout son âme à les écouter et à leur répondre.

En même temps, elle trouva en eux des confidents de ses joies et de ses douleurs d'enfance. Elle leur dit bien des choses qu'elle n'avait jamais pu dire à personne : ses premières années si dures, sous la tutelle de la vieille tante avare, qui ne comprenait pas et n'aimait pas les enfants ; sa jeunesse presque étiolée par l'isolement ; le travail assidu toute la semaine ; pas d'amies, pas d'amour ; et, plus tard, ce long voyage

pour venir retrouver un père qu'elle ne connaissait pas; sa souffrance, en voyant son père si peu généreux, si abruti par la discipline et la boisson.

Et ses regrets, ses désirs, ses chagrins, toute sa vie, passèrent peu à peu dans le cœur de Jean et de Marius. Ils pleurèrent ensemble, et ils fondirent leurs cœur en joignant leurs mains.

— Sais-tu? dit un soir Jean à Marius, eh bien! je l'aime tout plein, cette petite Jeanne.

— Bah! répondit Marius, et moi aussi. Comme ça se trouve!

IV

UNE POULE SURVINT...

Ils dormirent peu la nuit suivante. Ils pensaient à Jeanne. Chacun cherchait à se persuader que lui seul était véritablement amoureux, et pouvait être réellement aimé.

— Il n'est pas possible, pensait Marius, que Jean Pioux aime aussi vivement que moi. Que diable! Jeanne n'est pas un poids de vingt kilos. Qu'est-ce

qu'il lui dira? qu'est-ce qu'il en fera? Et puis, elle-même, peut-elle se sentir le cœur remué par lui? Après tout, c'est l'Homme-Taureau! S'il lui parle d'amour, elle en aura peur. Je suis bien bête de me tracasser.

— Marius est ridicule, se disait Jean Pioux. Quelle plaisanterie! Avec un nez comme le sien, s'imaginer qu'on peut plaire à une jeune fille! Je vois le tableau d'ici : Jeanne éclatera de rire au nez du grimacier. D'ailleurs, est-il bien touché à fond? Aime-t-il aussi sérieusement que moi? Ce n'est pas de l'amour qu'il a, c'est une amourette. Cela lui passera. J'ai bien tort de m'appesantir là-dessus.

L'agitation de leur esprit se traduisait par l'agitation de leur corps. Ils ne pouvaient se tenir en place dans leur lit. Jean se retournait de temps en temps, tout d'un bloc, comme un chien qui change de flanc. Marius se trémoussait sans cesse comme une souris dans une attrape.

Mais tous deux gardaient le silence, pour ne pas paraître tourmentés. Marius le premier laissa percer sa mauvaise humeur.

— Voyons! qu'est-ce que tu as à remuer comme cela? On ne peut pas dormir ici. A t'entendre souffler en te retournant, on dirait qu'on couche à côté d'un phoque.

— En tout cas, ce phoque-là vaut bien le babouin qui me parle.

— Babouin?

— Oui, babouin!

Ils se levèrent avec rage. Pour la première fois de leur vie, ils se disputaient. Leurs mains frémissantes se rencontrèrent dans l'ombre. Une poigne de fer étreignit le bras de Marius, qui planta ses ongles dans le cou de Jean. Ils allaient se battre.

— Lâche-moi, dit l'hercule en desserrant les doigts. Nous sommes fous!

Et ils allèrent se recoucher, tout honteux.

— Écoute, reprit Marius après un silence, je te demande pardon, mon vieux Jean. Je suis un sans-cœur de t'avoir dit des sottises.

— C'est moi qui dois te demander pardon. C'est moi qui ai commencé à me mettre en colère. Tu ne m'en veux pas, dis, mon vieux Marius?

— Allons! voyons! ne parlons plus de cela. Ou plutôt, si, parlons-en! Tiens! depuis hier au soir, nous nous cachons l'un de l'autre comme des enfants, au lieu de nous regarder en face comme des hommes. Raisonnons un peu. Tu aimes Jeanne, n'est-ce pas?

— Oh! oui.

— Moi aussi. Voilà le problème posé. Tâchons de le résoudre, parbleu! Avant de connaître Jeanne, nous nous aimions l'un l'autre plus que tout au monde. Souvent tu t'es sacrifié pour moi, et souvent aussi je t'ai rendu la pareille. Nous ne nous étions jamais disputés que pour savoir lequel des deux serait le meilleur. Aujourd'hui il y a une troisième personne aimée entre nous. Eh bien! qu'elle décide! Nous lui dirons demain ce qui en est, tout carrément. Si elle nous repousse tous les deux, tant mieux! Je

te consolerai et tu me consoleras. Si elle choisit, ma foi, tant pis pour le refusé! il renfoncera son amour. Mais au moins, n'ayant pu gagner une femme, il ne perdra pas un ami. Qu'en dis-tu?

— Tu as raison. Moi, je te jure de faire comme elle dira.

— Je te le jure aussi. Maintenant, c'est entendu. Donnons-nous une bonne poignée de main du fond du cœur. Et puis, dormons! Enlevez, c'est pesé.

V

UNE DÉCLARATION A DEUX COUPS

Le lendemain, Jeanne trouva les deux amis tout changés.

Jean restait assis lourdement sans oser lever les yeux. Les coudes appuyés sur les genoux, il bourrait et débourrait sa pipe machinalement. Marius se promenait à pas saccadés en tambourinant des marches extrêmement rapides sur le bout de son nez, qu'il contemplait sans s'apercevoir que cela le faisait loucher.

— Hum! hum! pensait la jeune fille, est-ce que mon père leur aurait fait quelque chose, ou bien moi-même leur ai-je causé une peine?

— Mademoiselle, interrompit Jean d'un air décidé, il faut que...

Il rougit comme une pensionnaire et s'arrêta tout court.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, mon bon Jean?

— C'est une chose, reprit Marius, une chose qui... Enfin quoi! Jean n'ose pas!... Mais moi, je vais vous dire ce que c'est. Nous nous sommes aperçus hier... Ah! ma foi, mademoiselle, je n'ose pas non plus.

— Quoi donc? pourquoi n'osez-vous pas parler? Je ne comprends pas. Avez-vous quelque reproche à me faire?

— Oh! mademoiselle! s'écrièrent-ils en se rapprochant.

— Alors, c'est une demande?

— Oui, oui! seulement nous avons peur de vous fâcher, voilà!

— C'est bien mal ce que vous dites-là! Comment pouvez-vous craindre de me fâcher en me demandant un service?

— Ah! dit Jean, vous nous trouverez stupides.

— Vous nous trouverez ridicules, ajouta Marius.

Et, tous deux, avec des sanglots dans la gorge:

— Vous ne viendrez plus nous voir.

— Expliquez vous! C'est maintenant que vous êtes ridicules. Parlez donc! je vous promets que je ferai mon possible pour vous accorder ce que vous deman-

derez ; et, si je ne puis rien faire, nous n'en serons pas moins bons amis pour cela. Parlez ! je le veux.

Et, s'avançant plus près d'eux, elle leur tendit à chacun une main.

Deux pantins semblables, et remontés en même temps, n'auraient pas agi avec plus d'ensemble que ne firent les deux malheureux. Saisissant cette main qu'on leur tendait, la couvrant de larmes et de baisers, ils tombèrent brusquement à genoux et balbutièrent de la même voix étranglée :

— Mademoiselle, je vous aime !

C'eût été grotesque, si cela n'avait pas été si touchant. Or, Jeanne ne se sentit pas envie de rire, car elle les voyait pleurer.

Il n'y a en amour que le premier mot qui coûte. Une fois ce flot lancé, arrive une marée de paroles. Et l'on eut bien vite expliqué à Jeanne tout ce qu'on avait à lui dire : la passion de chacun, la dispute de la veille, la convention de la nuit.

— Ce que vous me proposez là est fort embarrassant, répondit-elle. Choisir ! Choisir l'un ou l'autre ! Et si je n'aime ni l'un ni l'autre ?

La lèvre de Jean se crispa ; le nez de Marius tressaillit.

— Rassurez-vous, fit-elle pour les consoler, je vous aime tous les deux. Je vous aime d'amitié, c'est sûr, et autant l'un que l'autre. Mais d'amour, je n'y ai pas encore pensé. Songez un peu ! A supposer que j'aime l'un de vous, croyez-vous que je pourrais le lui dire et le lui prouver ? Vous ne pensez donc pas à mon

père? Rappelez-vous sa rage le jour où il a vu que vous aviez une part dans mon estime et mon affection. Pour moi, vous êtes d'honnêtes gens, et vous savez que je n'hésiterais pas à mettre ma main dans la vôtre, mon cher Jean, ou dans la vôtre, mon cher Marius, et à prendre l'un de vous pour mon mari. Mais, aux yeux de mon père, vous êtes des criminels, des forçats qu'il peut battre s'ils lui déplaisent, emprisonner s'ils lui résistent, et tuer s'ils se défendent. Ah! comment pourrais-je lui avouer un tel amour? Cela me brise le cœur d'y penser. A la douleur que j'en éprouve, je sens que j'aime.

— Oh! merci, merci mille fois! s'écrièrent-ils.

— Mais je vous en prie, ajouta-t-elle, ne me pressez pas. Laissez-moi le temps de réfléchir! Que je voie d'abord ce que je puis espérer de mon père. C'est là le premier obstacle à lever. Si j'y parviens alors, je choisirai entre vous. Mais jusque-là je veux vous aimer tous les deux. Réservons pour plus tard ce choix. Et promettez-moi, quel qu'il doive être, que nous serons toujours amis. Une fois le choix fait, il faut, si mon père est contre moi, que nous soyons trois à lutter avec lui.

La nuit était déjà noire quand elle partit, en leur disant qu'elle allait voir une pauvre femme malade qui demeurait assez avant dans les terres.

VI

OU EST-ELLE?

Deux jours après, toute la petite colonie apprit que Jeanne avait disparu.

Le premier matin de cette absence, le père Barbellez ne fut pas inquiet outre mesure.

Jeanne, en effet, rentrait souvent fort tard et se levait toujours avec le soleil. Il arrivait ainsi quelquefois, qu'ayant quitté son père la veille, après le repas du soir, elle ne le revoyait que le lendemain au déjeuner.

Son absence, à cette heure, commença à le tracasser ; il déjeuna de mauvaise humeur, mais néanmoins de bon appétit. Et il n'en but pas moins son demi-carafon de cognac après son repas.

— Bah ! bah! disait-il en sirotant son petit verre, je saurai ce qui en est en faisant ma tournée.

Mais sa tournée ne lui fit rien découvrir. Nulle part on n'avait vu sa fille de la journée. Cela devenait grave. Il commença à s'inquiéter sérieusement. Il

était irrité et grognon comme un dogue. Il y eut ce soir-là plus d'un coup de canne immérité sur les épaules de plus d'un pauvre diable.

Jean et Marius, qui travaillaient aux champs, ne savaient rien encore quand ils rentrèrent le soir à leur case. Aussi se couchèrent-ils tranquillement, pensant que Jeanne n'était pas venue, ce jour-là, parce qu'elle avait trop à faire, ou parce que leur confidence de la veille l'avait trop émue. Ce n'est que le lendemain, en se rendant au travail, qu'ils apprirent avec tout le monde la nouvelle de cette disparition, qui les consterna plus que personne.

Ils se rendirent aussitôt chez Barbellez.

Il avait passé la nuit sans dormir, buvant pour se réconforter; et il déchargea sur eux la rage que lui donnait son inquiétude surexcitée par l'alcool.

— Qu'est-ce que c'est que ces deux pistolets-là? Où est votre autorisation pour parler à l'adjudant? Ah! vous entrez ici sans un papier de votre sergent! Quel est l'animal brute qui vous a laissé passer sans vous demander votre permis? Je le fous au clou pour huit jours! Et vous serez aux fers, nom de Dieu!

Les malheureux n'avaient pas eu le temps de placer un mot. Heureusement, il reprit haleine; et comme il se levait en trébuchant pour les frapper de sa canne, Marius et Jean purent lui dire :

— C'est pour votre fille!

— Quoi! ma fille! qu'est-ce qu'elle a de commun avec vous, ma fille ? Tas de varpouilles!

— Nous avons des renseignements qui peuvent servir à la retrouver.

— Des renseignements? Avez-vous vu ça! Ils ont des renseignements, eux, quand je n'en ai pas. Eh bien! parle donc, bougre d'âne, où sont-ils tes renseignements?

— Votre fille...

— Mademoiselle votre fille, sacrebleu!

— Mademoiselle votre fille, c'est bien depuis avant-hier au soir qu'elle est perdue?

— Qu'est-ce que cela te fait?... Oui, c'est depuis avant-hier; la dernière fois que je l'ai vue, c'est avant-hier vers quatre heures de l'après-midi.

— Eh bien! nous l'avons encore vue, nous, le soir. Elle sortait de chez nous à neuf heures.

— Ah! vous l'avez vue, vous! Je vous demande un peu pourquoi elle allait voir des canailles comme ça. Enfin! Et ensuite?

— Ensuite, elle est partie du côté des terres. Et elle nous a dit en partant qu'elle allait voir la Louison.

— Qui ça, la Louison?

— La femme malade du numéro 518.

— Et puis après?

— Après? mais c'est tout ce que nous savons. Nous sommes venus vous le dire tout de suite, pensant que cela pourrait vous être utile. C'est notre empressement à vous rendre service qui nous a empêchés de demander un permis au sergent. Le plus tôt était le mieux, et nous...

— Laissez-moi tranquille! Quels bavards! Vos renseignements ne me renseignent pas du tout. Que ce soit à midi, quatre heures, ou dix heures, que Jeanne ait disparu, elle n'en est pas plus facile à retrouver, n'est-ce pas? Ah ! vous payerez cher, allez!...

— Mais ce n'est pas notre faute!

— Si, c'est votre faute! Vous n'aviez qu'à l'accompagner.

— Mais vous savez bien, monsieur l'adjudant, que l'on ne peut pas sortir le soir sans permis.

— C'est bon!... A propos de permis, vous n'avez toujours pas le vôtre? C'est bien! Je vais faire mon rapport aujourd'hui même à la place, et demain matin vous irez voir à l'île si le bois des lits de camp est mangé aux punaises. Allez! c'est votre dernier jour de travail en plein air, aujourd'hui. Jouissez de votre reste!

Et il ajouta à l'oreille d'un sergent :

— Surveillez-moi ces deux gaillards-là toute la journée. Je les laisse libres exprès jusqu'à ce soir. J'espère bien qu'ils feront quelque sottise. A la première résistance, à la moindre tentative de fuite, vous me comprenez, hein! V'lan! un chicot de plomb dans la tronche...

L'occasion d'accomplir cet ordre se serait certainement présentée, si Jean avait été seul.

— Ah! disait-il entre ses dents à Marius, j'ai envie de souffleter ce sergent pour qu'il me fasse sauter la tête.

— Veux-tu bien te taire, répondit Marius. Jeanne

peut être retrouvée d'ici à ce soir. Si elle revient, nous sommes sauvés. Attendons à ce soir! et travaillons toute la journée comme à l'ordinaire. Justement parce que nous avons dix fois raison, ne nous mettons pas dans notre tort.

Ils firent comme voulait Marius.

La journée fut longue et atroce. Sous l'œil du sergent qui les épiait, ils n'osaient laisser paraître sur leur visage les mille pensées qui tourbillonnaient dans leur tête, et qui torturaient leur cœur. Ils travaillaient la tête basse, les mains crispées, l'esprit bouleversé.

Ainsi tous les malheurs tombaient à la fois sur eux. Ils perdaient Jeanne, cette Jeanne qui était le seul reflet du Paris adoré qu'ils ne reverraient plus, cette Jeanne qu'ils aimaient parce qu'en elle revivait tout leur passé et fleurissaient toutes les espérances de leur avenir. Et en même temps ils perdaient leur pauvre part de liberté, achetée si péniblement par une année de soumission cruelle et de labeur accablant. Ah! toute la force de Jean ne pourrait suffire à supporter ce poids, et la gaieté même de Marius voyait à ce coup se briser ses ailes!

Le soir venu, ils se sentirent le cœur gros à éclater, quand ils se trouvèrent pour la dernière fois près du petit banc où ils avaient passé de si bonnes soirées avec Jeanne.

— Pauvre Jeanne, sanglota Marius. Où peut-elle être?

— Oh! répondit Jean, si je le savais, j'y serais déjà.

Et j'y serai même dans une heure ; car je sais où elle est, va ! elle est morte.

— Qui est-ce qui t'a dit cela? moi je crois plutôt qu'elle a été prise par les sauvages.

Jean haussa les épaules d'un air incrédule, et se laissa pesamment tomber sur le banc, comme anéanti. Un quart d'heure après, il fut réveillé de son abattement par cette petite phrase, que Marius lui dit tout bas à l'oreille :

— Il faut que nous allions chercher Jeanne !

VII

MAZUCLARD PAYSAGISTE

Avant de dire à Jean ce mot décisif, Mazuclard était resté longtemps immobile, planté droit comme une statue le long du montant de la porte, contemplant d'un regard fixe le paysage crépusculaire.

Devant lui, presqu'à ses pieds, s'étalait un marais saumâtre, bordé de joncs, et couvert de lentilles d'eau, de lemna frisé, de nénuphars aux larges feuilles plates.

Du côté des terres, c'est-à-dire de l'autre côté de ce marais, se dressait une masse obscure, épais fourré en forme de dôme, d'où s'échappait une rivière. Le courant venait mourir avec des clapotements clairs sur la surface lisse des plantes, qui étaient comme les écailles du marais. Ce bruit, sortant de cette nuit, faisait penser à quelque chanson étrange, balbutiée par une gueule d'ombre.

Le dôme était formé de buissons entrelacés, de lianes grimpantes, d'arbres touffus, de mangliers, de palétuviers et de carollias. Il y avait là comme un amas de verdure, d'où se détachait une longue et large bande de bois sombres remontant vers l'intérieur de l'île. Cela semblait un fleuve d'arbres, dont les flots se seraient accumulés au bas d'une pente. En suivant jusqu'à l'horizon le cours de cette forêt, le regard se posait sur le fond même du tableau, où s'estompait vaguement dans l'azur gris du ciel la silhouette déchiquetée des montagnes.

Tout cela apparaissait dans cette lumière claire-obscure du soir, à travers ce voile vaporeux du crépuscule, qui rehausse de teintes vigoureuses les masses sombres et qui enveloppe les contours d'une sorte de buée tremblotante.

Or, tandis que la nuit tombait, que la brise de mer frôlait les joncs en sifflant, que la rivière gloussait et que les crapauds râlaient doucement sur les lentilles d'eau, Marius avait considéré toutes ces choses et avait réfléchi profondément.

C'est alors qu'il avait dit à Jean :

— Il faut que nous allions chercher Jeanne !

Jean releva la tête à ce nom chéri. Mais, comme il avait perdu tout espoir, il n'accueillit pas cette proposition avec son enthousiasme ordinaire. Il regarda Marius dans le blanc des yeux, ainsi qu'on regarde un homme qui vient de se moquer de vous, ou un aliéné dont on vient de découvrir l'idée fixe. Et il lui répondit d'une voix lente et découragée :

— Tu sais bien que c'est impossible.

Etait-il possible, en effet, de s'évader?

S'évader de jour, il n'y fallait plus penser, puisque demain ils seraient à l'île.

S'évader de nuit, c'est une folie. Quiconque rôde la nuit autour du territoire autorisé, est sûr, avant d'avoir fait cent pas, d'être rattrapé par une balle. Il y a des postes partout. L'un des plus importants se trouvait précisément sur le bord est du marais, et commandait les cabanes parmi lesquelles Jean et Marius avaient la leur.

Jean se fit toutes ces objections en une minute, et il retomba dans son abattement.

— Ecoute-moi donc! reprit Marius. Je ne suis pas fou, et je ne me moque pas de toi, comme tu as l'air de le croire. Regarde un peu, mon brave Jean Pioux, regarde là-bas, tout au loin, à l'opposé de la mer. Qu'est-ce que tu vois?

— Eh bien! c'est la montagne, parbleu! je la vois encore mieux en plein jour! répliqua l'autre avec dépit.

— Et là, tout près, qu'est-ce qu'il y a sur l'eau du marais?

— Il y a de l'herbe noire, qui est immobile le jour, et que les crapauds font grouiller le soir.

— Bon! Et vois-tu aussi d'où sort la rivière, avant d'entrer dans l'herbe noire ?

— Elle sort de dessous les arbres, tiens! Mais quel rapport tout cela peut-il avoir avec ce que tu me disais tout à l'heure? Tu parles, comme un imbécile, d'aller chercher Jeanne, c'est-à-dire d'aller décrocher la lune, et puis tu me fais regarder de l'herbe et de l'eau. Tu m'ennuies, à la fin! Regarde ceci, regarde cela! On dirait que tu fais un boniment. Regardez, messieurs! vous voyez cette muscade, ce gobelet, cette poche! Eh bien! crac! je vais escamoter... Est-ce cela que tu veux faire?

— Oui, je veux escamoter, entends-tu! Je veux *nous* escamoter. Et le gobelet qui nous cachera, mon vieux, c'est l'herbe, l'eau et les arbres. Et la poche où nous nous retrouverons, c'est la montagne. Comprends-tu? C'est bien simple, va. Il s'agit d'aller d'ici au marais incognito. Puis, du marais à la rivière, il faut avoir le courage de barboter jusqu'à la bouche dans cette fosse-là, au milieu de l'herbe visqueuse et des crapauds qui se traînent dessus. Cela sera long et écœurant, mais il le faut!

— Va toujours! répondit Jean, je te suis. Je comprends jusqu'à la rivière; mais une fois là, qu'est-ce que tu fais ?

— Je marche dans la rivière, sous les arbres; car évidemment la rivière suit les arbres. D'abord c'est comme cela dans tous les pays du monde. Ensuite,

considère que le nom sauvage des rivières de ce pays-ci c'est *Diaot*, et que *Diaot* signifie en même temps eau et ombre. Donc l'eau est toujours à l'ombre, voilà mon raisonnement. Une autre preuve que c'est vrai, c'est qu'elle est toujours glacée. J'en conclus que si nous pouvons arriver jusqu'à la rivière, nous n'aurons plus qu'à la remonter sous le fourré. Cela sera encore plus dur que dans le marais. D'abord c'est très-froid ; puis les branches sont peut-être à de certains endroits à fleur d'eau, et alors il faudra passer la tête dessous ; et puis enfin je ne sais pas quelles bêtes il peut y avoir là dedans. Mais enfin, tant pis ! Tu vois le plan, n'est-ce pas ? Avec nos quatre jours de vivres, que nous avons touchés hier, nous filons. Il ne nous faut pas ce temps-là pour aller à la montagne, qui est à huit lieues seulement. Une fois à la montagne, mon petit père, nous sommes libres ! Et une fois libres, nous retrouvons Jeanne.

— Marius, viens que je t'embrasse !

— Quant aux sauvages, ajouta Marius en riant, s'ils nous attrappent, nous ferons de la pantomime ; cela les amusera.

— Pourvu qu'ils ne nous la fassent pas faire à la broche ?

— Qu'est-ce que tu veux ! A la guerre comme à la guerre ! Qui ne risque rien n'a rien. S'ils nous mangent, eh bien ! nous aurons au moins la consolation de dire que nous nous étions sauvés au hasard de la... fourchette.

Et sur ce mot, ils se préparèrent.

Dix heures sonnaient. Extinction des feux ! Le clairon sonne du blockhaus de Port-de-France, on lui répond de la rade. La dernière note traîne en vibrant dans la nuit. Plus une lumière dans la ville, excepté aux corps de garde, dont les fenêtres rouges semblent des yeux qui guettent.

La case des numéros 377 et 378 est ensevelie dans un profond silence.

On y remue pourtant, et on n'y dort pas. Mais tout se fait sans bruit. Marius est en train d'assujettir au dos de Jean Pioux un sac assez long et garni de biscuit, de riz et de gourganes. Lui-même porte un sac moins gros, garni aussi de vivres. Au-dessus, presque derrière la tête, est un paquet enveloppé de toile goudronnée : c'est du tabac. Enfin, sur son bonnet de laine, en haut de la tête, est liée une petite boîte en fer-blanc, fermée à la cire, et qui contient des allumettes. Là-haut est ainsi placé tout ce qui ne doit pas être mouillé. En outre, ils ont chacun une gourde d'eau-de-vie pendue à un flanc, une paire de souliers de rechange pendue à l'autre, un bon grand couteau dans la poche droite, et leur pipe dans la gauche.

A onze heures moins quelques minutes, la porte s'entrebaîlla ; une ombre mince et fluette passa la première, à plat ventre ; une autre plus grosse la suivit. Ces deux animaux étranges rampèrent ainsi jusqu'au marais, écartèrent doucement les lentilles d'eau, et sans bruit, sans effort, se laissèrent lentement glisser sous les herbes noires. Deux têtes apparaissaient mêlées aux grosses touffes de lemna ; ces deux têtes

avaient de l'eau jusqu'aux oreilles et respiraient par le nez. C'étaient le 377 et le 378.

VIII

COMME QUOI L'AMOUR DES CRAPAUDS PEUT INFLUER SUR LA DESTINÉE DES HOMMES, ET DE L'INCONVÉNIENT DES BOÎTES D'ALLUMETTES EN FER-BLANC

Ils vont, les pieds dans la vase, le corps dans l'eau, la figure au ras des herbes, sentant à chaque pas s'écraser sur leur joue les pustules d'un crapaud. Autour d'eux, les feuilles plates s'enfoncent sous les jambes torses de couples enlacés, qui chantent en gonflant leur gorge.

Marius, plus délicat et plus nerveux, souffre horriblement de ce répugnant contact, et il faut toute sa force de caractère et toute son énergie pour l'empêcher de pousser un cri de dégoût quand ses lèvres rencontrent à fleur d'eau cette peau à la fois rugueuse et huileuse des gros crapauds de marais. Jean, plus fort contre ces sensations, se contente, quand un des reptiles est à sa portée, de souffler vigoureusement et

de le culbuter ainsi dans l'eau entre deux feuilles. Un moment cependant, il eut, sinon de l'effroi et du dégoût, au moins de l'embarras. Il avait trouvé une sorte de trou dans la vase, et, après un faux pas, en était sorti par une longue enjambée, En la finissant, il se trouva tout à coup entouré des bêtes immondes, qui grouillaient autour de sa tête. Il lui sembla qu'il roulait dans un bain de crapauds. Il était tombé en effet sur une bande entière, collée et coagulée, ainsi que le sont ces animaux au moment du frai. C'était une pâte épaisse, gluante, palpitante, qui semblait faite d'un seul bloc, mais où remuaient, s'agitaient, s'allongeaient, se tordaient des pattes, des membres. Marius n'aurait pas pu s'empêcher de crier, s'il s'était senti enveloppé de cette gélatine vivante. Jean lui-même ne sut pas retenir un mouvement de recul et d'horreur. Mais ce fut court. Il reprit aussitôt possession de lui-même, fourra sans hésiter ses doigts noueux dans ce paquet de chairs agglutinées, et déchira d'un effort lent toute cette bande d'amoureux. Puis, au milieu des feuilles ensanglantées et des cadavres visqueux, Jean passa le premier et Marius le suivit.

A ce moment, la lune venait de montrer le bout de sa corne derrière un nuage, et éclairait la surface noire et grouillante du marais. A sa lueur, Marius crut apercevoir un mouvement dans le corps de garde avancé qui surveillait le côté de la plaine. Il toucha sous l'eau le bras de Jean, et sortant sa bouche des herbes, lui dit tout bas de regarder. En effet, le point rouge du

lampion qui éclaire le corps de garde venait de remuer; il disparut un moment, puis reparut à la porte. L'adjudant Barbellez le portait et semblait montrer du doigt le marais à deux compagnons. Jean et Marius n'étaient guère qu'à 200 mètres de ce groupe.

Voici ce qui s'était passé.

En déchirant la masse des crapauds, Jean n'avait pas été sans faire un certain bruit. Une de ses mains avait même frappé à plat sur un nénuphar, avec un claquement assez sonore. Barbellez avait l'oreille fine ; et le son, se propageant fort bien sur la nappe d'eau, était arrivé nettement jusqu'à lui par la fenêtre ouverte. Il s'était levé et avait regardé au loin.

— Ce n'est pourtant pas un crapaud qui chante comme cela, disait-il. Ce bruit-là ressemblait à une gifle ou plutôt à un coup de pistolet qui rate. Hum ! hum ! c'est drôle !

Et il était sorti alors avec ses deux acolytes, pour voir si à eux trois ils ne découvriraient pas quelque chose.

Mais au milieu des touffes d'herbe noire et des groupes de crapauds, il était impossible de distinguer deux têtes d'homme, surtout couvertes du bonnet de laine sombre qui est la coiffure des déportés. Cela se confondait avec la surface obscure et bossuée du marais. Aussi les trois argousins fouillaient-ils en vain du regard toute l'étendue de la prairie marécageuse. Ils ne voyaient rien. Les deux fugitifs d'ailleurs ne bougeaient plus.

Barbellez allait rentrer, quand enfin il aperçut

quelque chose, une sorte de reflet blanc, comme s'il y avait une plaque d'argent sur une feuille.

— Que diable est donc cela ? dit-il à ses hommes. Tenez! là-bas, au bout de mon doigt. Cela reluit au clair de lune. Voyez-vous? On dirait que ça bouge. Qu'est-ce que cela peut être ?

C'était la boîte en fer blanc que Marius avait fixée sur le haut de son bonnet. Malgré sa ferme volonté de rester tout à fait immobile, il n'avait pu s'empêcher de tourner la tête pour éviter un crapaud; et, dans la nouvelle position qu'il occupait ainsi, le métal miroitait aux rayons de la lune.

— Ah! çà ! lui dit tout bas Jean Pioux, est-ce qu'ils nous verraient, ces gueusards-là ? Ils ont l'air de regarder justement de notre côté. Ce diable de Barbellez a l'œil bon, sais-tu?

— Tais-toi donc, et ne fais pas tant de bruit, répondit Marius. Je te dis qu'ils ne peuvent pas nous voir.

Or, Barbellez voyait très-distinctement le reflet blanc de la boîte. Mais ni lui, ni les autres ne parvenaient à deviner ce que cela pouvait être. Ils ne pensaient plus au bruit de tout à l'heure, à quelque chose de suspect; mais ils étaient intrigués par ce bout de métal luisant au milieu du marais.

— Ma foi, dit Barbellez, je veux en avoir le cœur net. Je saurai ce que c'est. Brigadier, ma carabine. Je vais lâcher une balle en reconnaissance. Il n'y a guère plus de deux cents mètres d'ici là-bas, et le diable m'emporte si j'ai jamais raté le noir de la cible à deux

cents mètres! Vous allez voir comme on casse un rayon de lune avec un coup de fusil.

Quand il eut sa carabine, il regarda fixement le point blanc avant de mettre en joue.

— Bigre! dit encore Jean à Marius, en ressortant sa bouche de l'eau, crebleu! tu vois bien que c'est nous qu'il regarde, ce cochon-là, et qu'il va nous envoyer une prune. Il faut plonger.

— Veux-tu bien te taire, malheureux! tu es fou! Plonger! c'est pour le coup qu'il nous entendrait et nous verrait. Nous serions sûrs de notre affaire. Reste tranquille!

— Mais il nous voit, je te dis. Tiens! voilà qu'il épaule. Il va tirer sur nous. Faut-il plonger?

— Ne bouge pas, nom de Dieu! Nous allons savoir ce qu'il voit; car il ne manque jamais son coup, le vieux birbe! Mais, pour sûr, ce n'est pas nous qu'il vise; nous n'avons rien de voyant.

Il n'avait pas achevé, qu'il reçut comme un coup d'aile sur la tête. En même temps un bruit métallique avait résonné à ses oreilles. Il se crut blessé, mais ne dit pas un mot, ne fit pas un mouvement. Jean non plus n'avait pas remué, mais il lui dit aussitôt et presque à l'oreille :

— C'est ta boîte d'allumettes.

— Cré bête que je suis! C'est vrai! Eh bien! tant mieux qu'il ait touché juste. Maintenant il ne voit plus.

— Il a l'air de rigoler, dis donc!

— Motus! En place repos! S'il recommence, nous sommes rincés.

— Heureusement il n'a plus de point de mire.

C'est justement ce qu'était en train de penser Barbellez. Il avait ri d'abord, ri de contentement, et ri de l'étonnement de ses hommes, que son adresse émerveillait toujours. Puis, revenant à sa curiosité :

— Eh bien ! nous voilà bien avancés, hein? Je suis un imbécile. Je me suis amusé comme un gamin, à tirer un coup de fusil; et nous ne savons pas sur quoi.

— Bah ! dit le brigadier, ce n'est toujours pas dans l'œil d'un homme. Autrement, ça serait un rude lapin d'avoir reçu ce pochon-là sans rien dire. Allons, venez, père Barbellez ! Il y a encore un peu de tafia au fond de la bouteille.

— C'est vrai. Rentrons ! Cela ne fait rien, il faudra que j'aille demain en canot voir ce que c'était, s'il en reste des traces.

Et ils rentrèrent.

Quand tout eut repris sa physionomie ordinaire, que la porte fut fermée, la lumière intérieure adoucie par les vitres de la fenêtre, et que le silence de la nuit s'étendit de nouveau sur le paysage endormi, Marius se hasarda à bouger, et dit à Jean :

— Allons, mon brave, le plus dur est passé. Va de l'avant !

Une demi-heure après ce terrible incident, ils étaient enfin arrivés à l'embouchure de la rivière, et ils s'engageaient, toujours dans l'eau jusqu'au cou, sous le dôme sombre des mangliers.

IX

LE TOMBEAU SANS PORTE

Comme Marius l'avait prévu, c'était pire encore que dans le marais, sinon comme horreur et comme danger, du moins comme difficulté.

L'eau était glaciale. Pour se réchauffer un peu, ils se suspendaient de temps en temps aux branches qui étaient au-dessus de leurs têtes, et, se dressant hors de l'eau à la force des bras, ils se secouaient là un moment, afin d'activer la circulation du sang. Il y avait, en outre, d'assez longs espaces où, ne trouvant pas pied, même sur les bords qui étaient ravinés à pic, ils devaient nager et remonter ainsi un courant assez rapide. Or, quand on nage trop longtemps et dans une eau trop froide, les membres se raidissent, se lassent, s'alourdissent, et les muscles se tordent bientôt sous des crampes cruelles qui paralysent la force et arrêtent même tout mouvement.

Jean y succomba le premier. La nature plus nerveuse de Marius, qui n'avait pu surmonter le dégoût

du marais, supportait mieux le froid, sans doute. Jean lui dit tout d'un coup :

— Écoute, mon vieux, je n'en puis plus. Voilà bientôt six heures que nous marchons ainsi, dans ce bain glacé. Cela m'exténue. Depuis plus d'un quart d'heure j'ai une terrible crampe au mollet droit, et je vais tout de même. Mais maintenant je suis à bout. Laisse moi là, mon pauvre vieux, et file à la montagne tout seul. Il ne doit plus y avoir bien loin. Le jour approche. Il commence à faire clair. Si nous restons ici tous deux, nous serons pris. J'aime mieux être pris tout seul. Il faut que tu retrouves Jeanne. Je dirai aux argousins que tu t'es noyé. Tu entends, Marius?

— Oui, j'entends, mais je ne comprends pas. En voilà un idiot, qui s'imagine que je vais le planter là et me sauver comme un lâche. Ah! mais non! pas de ça, Lisette! Je t'écoutais débagouler ta petite tirade; ça me semblait si drôle de t'entendre dire des bêtises comme ça. Veux-tu bien finir, grand serin! Allons! sortons de là dedans, parbleu! nous trouverons bien moyen de nous cacher sur un arbre jusqu'à ce soir. Nous continuerons la nuit prochaine...

— S'il ne nous arrive pas malheur d'ici-là, interrompit Jean.

Comme s'il avait fait une prédiction, il vit soudain Marius, qui était en avant de cinq ou six pas, s'affaisser dans l'eau et s'engloutir comme dans un trou.

L'eau tourbillonnait à la place où s'était enfoncé Marius, et, à la lueur vague du jour qui se levait, Jean vit qu'il y avait là une espèce de remou. Ce re-

mou avait dévoré son ami. Ce remou allait le dévorer lui-même, s'il ne fuyait au plus vite. N'importe ! Son devoir était de suivre Marius, pour le sauver s'il y avait moyen, pour mourir avec lui si la mort était au fond de cet abîme.

A peine a-t-il vu plonger Marius et bouillonner la surface de l'eau, il avance, il bondit autant que le courant le lui permet, et en un instant il est à l'endroit même où était tout à l'heure son ami. Mais il sent soudain sa jambe, qu'il portait en avant pour marcher, saisie comme par une main, et violemment attirée. Il perd pied, il s'engouffre, il tourne sur lui-même ainsi qu'un valseur, ou plutôt ainsi qu'un tire-bouchon qui s'enfonce très-vite. Un moment d'arrêt ; il fait un pas au fond, puis il se sent brusquement repoussé en diagonale par un courant d'eau beaucoup moins froide que celle de la rivière, et même presque tiède. Tout cela en une minute ! Puis il se retrouve la tête hors de l'eau, nageant dans un bassin doux et calme, mais sous une obscurité profonde, et porté toujours par une sorte de flux qui le pousse. Il ne voit rien, ne sait rien, ne comprend rien, et n'entend qu'un murmure lointain aux sons vagues, sans doute le bruit du tourbillon qui l'a saisi, puis relâché.

— Où suis-je? pense-t-il. Où est Marius? A-t-il eu comme moi la chance de rencontrer le bon courant? Et le remou ne l'a-t-il pas brisé contre le fond? Pauvre Marius ! Mais que vais-je faire?

Ainsi pensant et songeant, il nageait, suivant toujours le fil de l'eau, sans se rendre compte de son

étrange situation, sans s'habituer non plus à la sombre atmosphère qui l'entourait, n'ayant pas la présence d'esprit nécessaire pour aviser à quelque chose, ni même pour crier.

Il allongeait donc les bras régulièrement, lentement, faisant machinalement de longues brasses, quand il sentit sous ses doigts un paquet humide et en même temps soyeux. Il retira vivement la main, puis instinctivement la reporta en avant. C'était une chevelure.

Il amena près de lui cet objet presque sans effort, à cause de l'eau dans laquelle cela baignait, mais en sentant parfaitement qu'il y avait sous ces cheveux un poids résistant. C'était un corps.

Tout en nageant, il posa le corps sur son épaule, la tête hors de l'eau. Evidemment c'était Marius ; mais il était ou mort ou évanoui.

— Ah ! malheur ! exclama Jean Pioux. Si seulement j'avais pied, je pourrais tâcher de le ranimer. Il est noyé le pauvre vieux ! Voilà ma jambe qui s'engourdit encore ; ma crampe va me reprendre.

Et il pensait : Oh ! cela n'en finit pas, ce fleuve souterrain ! Où donc y a-t-il un bord ? Ce n'est pas un fleuve, c'est un lac. Ça ne peut pourtant pas durer toujours ! Oh ! j'irai jusqu'au bout, je me laisserai couler avec lui plutôt que de le lâcher.

Et il allait toujours, épuisé, hors d'haleine, nageant vite maintenant, pour arriver plus tôt, et se raidissant contre ses muscles tordus. Il tâchait de couper transversalement le courant, et pensait qu'ainsi il trouve-

rait un bord, une muraille de roche, un banc de gravier, quelque chose enfin. La tête lourde de Marius ballottait contre la sienne. Mais il avait eu soin de le placer dos à dos sur lui ; et la bouche du noyé, se trouvant ainsi en l'air, n'était pas exposée à ingurgiter encore de l'eau. De la main gauche Jean le tenait fixé contre son épaule, et il coupait avec force le flot de la main droite.

Mais l'effort était trop rude, et trop long, surtout après les fatigues sans nombre et les six heures de froid qu'il avait eu à souffrir depuis la veille. Il sentait sa vigueur s'en aller, son corps devenir de plus en plus pesant, sa respiration haleter plus courte ; et ses pieds engourdis, qui ne s'allongeaient que mollement, retombaient inertes à pic dans l'eau sans toucher un fond. Il se vit perdu, placé entre l'alternative de lâcher Marius et de se sauver tout seul ainsi allégé, ou de couler avec son ami. Il n'hésita pas.

— Nous ne sommes pas veinards, dit-il tout haut. Il faut mourir ici. Je me laisse enfoncer.

— Hein ? répondit Marius d'une voix faible.

Et en même temps, comme déjà Jean avait de l'eau jusqu'aux lèvres, ses pieds rencontrèrent le roc. Il fit un pas en avant. Il touchait. Ils étaient sauvés.

Il avança encore. L'eau le lâchait peu à peu. Il n'en avait plus que jusqu'aux aisselles. Encore trois pas, et le niveau ne s'élevait pas à sa poitrine. En une minute ses forces étaient décuplées par la joie, il fit avec son fardeau quatre ou cinq bonds dans l'ombre, à l'aveugle, imprudemment, au risque de se briser le

front contre une paroi. Mais non! il n'y avait pas de paroi, et il se retrouva sur terre, avec Marius qui revenait à lui.

— Marius, mon vieux Marius, nous sommes en sûreté. Nous ne sommes plus dans l'eau. Regarde donc!

Et Marius réveillé ne voyait rien, car on était toujours dans la nuit.

— Ah! que je suis bête! dit Jean. J'oublie qu'il ne fait pas clair. Enfin, tu sens le sol sous tes pieds, n'est-ce pas? Nous sommes sauvés, hein?

— Où sommes-nous, dis donc? J'ai la tête lourde, le cœur sans dessus dessous.

— Parbleu! tu étais noyé.

— Mais le jour est donc passé; il commençait quand nous avons été séparés.

— Nous sommes dans une grotte, mon ami, je ne sais pas où. Mais j'y pense! moi qui nous croyais sauvés! comment sortir d'ici?

— Nous verrons cela plus tard. Pour le moment, mangeons un peu et dormons. On ne viendra pas nous chercher là dedans.

Ils tirèrent à tâtons un peu de pain de leurs sacs. Quoique mouillé, ils l'arrosèrent encore d'un peu d'eau-de-vie; puis, malgré la dureté du roc et l'humidité de leurs habits, ils se mirent à dormir et même à ronfler consciencieusement.

Une fois réveillés, il leur sembla naturellement qu'ils allaient un peu mieux. Ils cassèrent encore une croûte, et, le sommeil ayant réparé leurs forces, ils se sentirent restaurés.

— Ce n'est pas tout, dit alors Marius, d'avoir dormi, d'avoir mangé et de nous être séchés un brin. Il s'agit maintenant de trouver notre route. Ce n'est pas facile. Nous devons être dans quelque caverne sans issues, car on ne voit aucun jour nulle part. Retourner sur nos pas est impossible. D'ailleurs, le bain, il n'en faut plus. Nous nous sommes suffisamment débarbouillés hier. Donc, il ne nous reste qu'à marcher le dos tourné au lac. Allons !

Ils firent quelques pas, se tenant par la main, et arrivèrent ainsi jusqu'à l'eau, qui leur mouilla les pieds.

— Faut pas nous la faire, ma vieille, grommela Jean avec un gros rire. Merci ! je sors d'en prendre. Nous te disons adieu !

— Mais pas au plaisir de te revoir, ajouta Marius.

Et, faisant volte-face, ils s'enfoncèrent hardiment dans l'espace noir qui s'ouvrait devant eux. L'air y était frais à cause du lac, et cependant lourd et étouffé à cause de la stagnation qu'il éprouvait dans ce souterrain. On aurait dit l'atmosphère tiède et humide d'un four qui serait arrosé. Sous leurs pieds roulaient des cailloux et s'écrasait du sable. Au-dessus d'eux s'étendait sans doute une voûte haute ; car l'écho de leurs pas et de leurs voix y résonnait fortement. Où finissait-elle ? Depuis plus d'une demi-heure, ils marchaient ainsi, lentement il est vrai, comme on marche dans l'obscurité, mais avançant toutefois, sans cependant trouver la fin de leur voyage. Ils espéraient toujours.

— Barbellez du diable ! disait Marius. Si ce gredin-là n'avait pas envoyé *ad patres* ma boîte d'allumettes, nous pourrions au moins voir quelque chose !

— Eh ! eh ! répondit Jean, je viens de sentir ma tête frôlée comme par une branche. C'est peut-être des plantes qui pendent de la voûte. Nous arrivons sans doute au bout.

Bientôt, en effet, ils touchèrent une sorte de muraille, couverte d'aspérités pointues, et plus dure que du rocher.

— Attention ! dit Marius. Il faut la suivre en tâtant. Cela nous mènera quelque part.

Une demi-heure encore de marche ! Il allaient plus vite ; le mur leur servait de rampe et de guide. Jean était en avant et pressait encore plus le pas, quand il s'écria tout à coup :

— Que le diable emporte le mur ! nous voilà revenus au lac. C'est amusant !

— Retournons, va ! répondit Marius. Suivons toujours le même système. Au moins nous aurons fait le tour de notre prison et donné une poignée de main à toutes les parois.

Encore une heure de ce voyage, les doigts palpant le mur, les pieds indécis, l'œil grand ouvert dans les ténèbres, l'espoir et l'anxiété au cœur. Trouveraient-ils une fissure ?

Ils retrouvèrent encore l'eau. Ils avaient parcouru toute la circonférence qui formait le fond de la grotte mystérieuse. En face d'eux, l'eau sombre, sans autre issue que le gouffre, d'où le courant sortait et dans

lequel, par conséquent, on ne pouvait replonger, à supposer qu'on le retrouvât. Derrière eux la nuit, une prison, la mort de faim, sans possibilité d'un secours à attendre. Que choisir ? Ils s'assirent, muets, désespérés. Ils n'avaient même plus le courage de manger. Ils eurent ensemble la même idée :

— Il vaut mieux nous tuer nous-mêmes.

Quel destin ! eux nés sur le pavé lumineux de Paris, élevés au soleil, poussés au grand air, il fallait donc finir dans cette nuit, râler dans cette ombre, être enterrés vifs dans cet étouffement.

Un sanglot monta aux lèvres de Marius, qui se jeta dans les bras de Jean.

Ce ne fut qu'un moment de découragement ; car il se mit aussitôt à rire, en disant :

— Bah ! qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux... je veux en finir tout de suite, parbleu ! répondit Jean.

— Allons ! ne dis donc pas cela d'uu ton si lugubre ! Moi aussi je veux en finir, et que cela ne soit pas long, hein ! En deux temps et trois mouvements. Mais ce n'est pas une raison pour être tristes. A quoi cela sert-il, de pleurer comme éponge, ou de faire une grosse voix comme un ophicléide ? Que diable ! nous sommes nés joyeux, nous avons vécu gais, il faut mourir en riant. Moi, je trouve que nous avons encore de la chance.

— De la chance !

— Tiens ! nous pouvions être mangés, n'est-ce pas? cuits à la broche ?

— Eh bien ! ce n'est pas plus amusant d'être ici, cuits au four.

— Peuh ! moi j'aime autant au four. Tu sais, chacun son goût... Et puis, d'ailleurs à la broche ou au four, peu importe ! Il faut tourner de l'œil, voilà tout ce que je vois. Il n'y a qu'une chose qui me console. Nous avons décampé pour être libres ? Eh bien ! nous le sommes. Vive la liberté !

Malgré ces airs de gaîté, ils restèrent un gros moment sans plus rien dire. Tout à coup une immense clameur ébranla la voûte.

X

OU IL EST TRAITÉ DES ILES MADRÉPORIQUES ET VOLCANIQUES, ET DE QUELQUES RITES RELIGIEUX.

La Nouvelle-Calédonie offre ce phénomène curieux, qu'elle est une île à la fois madréporique et volcanique.

On sait ce qu'est une île madréporique : le banc de corail, édifice immense fait par des ouvriers microscopiques, s'élève peu à peu, d'un effort insensible et irrésistible, arrêtant dans ses anfractuosités tout ce

qui passe, tout ce qui vogue, la mousse marine à la longue chevelure frisée, l'algue semblable à une lanière de cuir vert sombre, les galets polis par le frottement perpétuel et doux de la vague, les coquillages vides qui s'effritent peu à peu comme des maisons qui tombent en ruines, tous les mille débris, toutes les choses sans nom et sans nombre qui forment cette vase sans fond de la mer, sable et limon, masse énorme que parfois l'ouragan vient réveiller de son sommeil, arracher à son lit, et qui roule alors en remous dans les flots, comme la poussière monte en tourbillons dans le vent d'orage. De toute cette substance retenue au passage, le banc de corail se couvre, s'emplit, bouche ses trous. Et ainsi se forme une île, qui a les madrépores pour carcasse, et pour chair la lie épaisse et molle qui flotte dans la grande coupe de la mer.

L'île volcanique n'est point ainsi faite lentement. Elle naît d'un coup, fille du feu. La lave intérieure s'est trouvée à l'étroit, elle gonfle de sa vapeur la croûte solide qui sert de couvercle au vase où elle bout; et ce couvercle qui est le fond de la mer, forme une montagne qui en dépasse la surface. Là, il crève en volcan; ou bien toute la masse de feu se solidifie en granit. Voilà une île.

Or, il arrive souvent que sur cette croûte de terre gonflée par le volcan était bâti tout un monde de madrépores. Et ainsi ce banc de corail, fait pour arriver à fleur d'eau, est porté en l'air comme une colline. Les récifs deviennent rochers.

De là, un phénomène singulier. Par endroits, dans la montagne soulevée, des écroulements intérieurs se sont faits, écroulements de toute la partie molle, qui ont laissé à l'air seulement l'ossature du sol, et qui ainsi, dans les îles madréporiques, ont mis à jour en pleine montagne, loin de la mer, des grottes de corail.

Quelques-unes sont closes de toutes parts à la lumière ; elles ne s'ouvrent qu'à des cours d'eau qui roulent et s'engouffrent dans l'ombre, ou à des boyaux souterrains qui viennent y déboucher après avoir longtemps rampé dans les ténèbres.

C'est dans une grotte de ce genre que se trouvaient Jean et Marius.

Seulement, ils n'avaient pu, en palpant la muraille, découvrir aucune fissure, l'unique issue de la grotte n'étant pas de plain-pied avec le sol. C'était un grand trou au fond même de la paroi, mais vers le milieu de la hauteur, environ à quinze pieds de la base. A ceux qui arrivaient par là, dans l'ombre, cela devait faire l'effet d'une bouche ouverte sur le vide.

Cette bouche est pour les sauvages la porte d'un temple. La grotte mystérieuse, avec son lac funèbre, est, dans leur superstition, la demeure horrible et sacrée des ancêtres. Tous les ans les sorciers et les chefs y viennent accomplir des cérémonies religieuses.

On entre dans le souterrain, et l'on y marche une demi-lieue, sans bruit, sans lumière, en file et à plat ventre selon le rite ancien.

C'est le plus vieux sorcier qui est en tête et qui règle sur son pas cette procession lente.

Quand il arrive à l'orifice qui donne sur la grotte, et dont il sent les bords rocailleux sous ses doigts, il s'arrête. Toute la file vient se presser derrière lui, et chacun s'arrête à son tour. Puis brusquement tous se dressent et poussent ensemble un cri sauvage.

C'est ce cri qu'avaient entendu Jean et Marius.

Un nouveau bruit leur arriva ensuite, comme d'un animal qui sauterait de haut sur le sol. Il se répéta trois fois; puis ce fut comme le froissement de corps glissant contre quelque chose; puis les sauts recommencèrent, fréquents et réguliers.

Plus un cri; tout cela se faisait dans le plus profond silence.

C'était la bande des sorciers et des chefs qui pénétrait dans la grotte. Trois chefs, les plus jeunes, avaient d'abord sauté. Ils s'étaient ensuite adossés au mur, le premier montant sur les épaules du second, et celui-ci sur les épaules du troisième, de façon à former jusqu'au trou du souterrain une échelle humaine. Par ces degrés, faits de bras, de poitrines et de jambes, s'étaient laissé glisser les sorciers, à qui leur caractère religieux confère le droit de descendre ainsi et les vieux chefs dont l'âge mérite cet honneur. Puis la foule avait sauté et tout le monde s'était rangé un à un le long de la muraille, sans dire une parole.

Le vieux prêtre qui mène la solennité ne doit descendre qu'à la fin. Pour entamer la cérémonie, il reste au bord du souterrain, d'où il prononce les for-

mules sacrées et les prières. C'est seulement sur son ordre, et après les incantations d'usage, qu'on allume des torches, qu'on rompt le rang, et que chacun va tremper ses amulettes nouveaux dans l'eau mystérieuse du lac.

Avant de commencer, tout le monde étant en bas, et le vieux prêtre en haut, chacun doit se recueillir et dire dans le secret de son cœur la prière qu'il vient faire aux ancêtres.

Pendant cet instant de silence, Jean et Marius s'étaient avancés doucement derrière un rocher qu'ils avaient senti sous leurs mains. Leur première émotion passée, ils étaient maintenant à se consulter sur ce qu'il fallait faire en présence de ce danger inconnu. Ils se parlaient à l'oreille.

— Qu'est-ce que cela peut être? dit Jean.

— Ma foi ! je ne sais pas trop, répondit Marius. Ce ne sont pas des bêtes, à coup sûr. Des bêtes feraient plus de bruit que cela, et n'auraient pas poussé ce cri tout seul, qui ne peut venir que de bouches humaines et qui ressemble à un cri de guerre. C'est peut-être les sauvages. J'ai entendu quelquefois parler de leurs cérémonies religieuses. Cela doit-être quelque chose dans ce goût-là. Enfin, nous allons bien voir.

XI

QUI DÉCRIT MERVEILLEUSEMENT LA GROTTE MERVEILLEUSE

Ils virent en effet.

Le vieux prêtre avait lancé un cri aigu; et aussitôt, presque en même temps, une rangée d'étincelles était apparue au fond de la grotte, comme autant d'yeux brusquement ouverts.

C'étaient les briquets des sauvages qui allumaient leurs torches de résine.

Les torches allumées, Jean et Marius furent éblouis.

Cette grotte a environ mille mètres de diamètre, et vingt-cinq ou trente de haut. Elle est bordée par une muraille, qui monte d'abord tout droit, pendant près près de dix mètres, et qui alors se courbe en calotte de sphère.

Mais ce qui rend cette muraille étrange et splendide à voir, c'est qu'elle est faite de corail.

La partie droite, formée sans doute des assises de l'édifice madréporique, se tasse en masse épaisse. Le plafond, au contraire, est tout découpé, tout déchi-

queté, hérissé de branches rouges tordues en tous sens, poussées en avant, revenant sur elles-mêmes, tournant brusquement de côté ou d'autre, stalactites en formes d'éclairs, inextricable fouillis de zigzags sanglants bizarrement entremêlés. Chaque brin était couvert des mille petits trous noirs qu'y fait le sable en s'y déposant. Cela dessinait sur le fond rouge comme une broderie en festons à points imperceptibles.

La lumière jaune des torches essaie en vain de pénétrer dans cette broussaille. Elle s'y brise et s'y éparpille aux anfractuosités, et le rayon qui luit sur l'arête d'un angle fait paraître plus sombre le retrait qui est derrière. La flamme qui vacille et la fumée de résine, épaisse, dont le nuage court, donnent de fantastiques apparences à cette ciselure prodigieuse. Cela semble le fourmillement de je ne sais quelles bêtes venimeuses, se battant et se mêlant en nœuds avec des serpents rouges.

Çà et là pend une herbe.

Tantôt c'est une algue ancienne, desséchée, roide. On dirait une lame flamboyante qui traverse tout ce tas de reptiles tordus.

Tantôt c'est une liane, longue, souple, avec ses feuilles grêles et dentelées, qui tremblent à chaque flexion de la nervure comme les mille pieds d'une scolopendre qui agoniserait.

Rouge et sombre sous la lumière jaune ou la fumée noire, avec des éclairs et des trous de ténèbres, tout cela grouille, s'enlace, se noue, se déchire, se

mord; et la vision est si vivante que, malgré le silence qui dort dans la grotte, on croit entendre là-haut toute la rumeur de la monstrueuse bataille, les sifflets aigus, les grognements sourds, les grincements aigres, le froissement des ventres qui rampent, le craquement des anneaux qui serrent, la déchirure visqueuse des peaux d'où le sang gicle et où s'enfoncent les épines qui s'y cassent avec un bruit sec.

Le sol offre un aspect moins fantastique, mais peut-être plus splendide encore que le plafond. Là sont tombés épars, dans le désordre de l'éboulement, tous les minerais et toutes les pierres qui formaient le corps de la montagne. Le marbre aux arêtes aiguës y revêt toutes les couleurs, depuis le blanc jusqu'au noir sombre. Des blocs roses semblent des fleurs pétrifiées. D'autres sont d'un vert tendre comme les premières pousses d'avril, et leur nuance se marie à celles du schorl qui est d'un vert éclatant, du jaspe qui est d'un vert sombre, et de la nephrite aux veines noires. Des cristaux de quartz scintillent au milieu, transparents et clairs. Quelques-uns opaques, laiteux, ont l'apparence de miroirs ternis. L'ardoise grise aux reflets blancs est semée çà et là en blocs dont les bords s'émiettent comme des franges. Par place, des plaques argentées dorment comme des flaques d'eau sous la lune. C'est la houille noire qui a l'éclat de l'ébène, ou bien le talc dont les feuillets argentés semblent les écailles de quelque énorme poisson.

Le sol lui-même, tapis où sont étalées toutes ces lueurs, n'est point comme la terre ordinaire, brune

et terne. Il est d'argile grasse et luisante, saturée d'oxyde de fer qui en fait de l'ocre rouge.

Et ainsi l'on croit voir une gigantesque mosaïque ciselée, dont tous les morceaux étincelants sont enchâssés dans une pâte qui serait faite de corail pétri, ou de sang réduit en poudre.

La mosaïque s'arrête brusquement vers le milieu de la grotte, comme si elle était coupée par une grande lame de verre. Cette lame de verre, c'est l'eau. Son courant régulier suit le bord, avec la monotonie d'un ruban déroulé. Elle miroite d'un mouvement insensible. Au large, elle s'enfonce dans une profondeur de ténèbres où l'œil ne voit plus que le vide, et d'où vient une brise lente qui semble avoir alourdi ses ailes en frôlant une nappe d'huile.

XII

OU LES TATOUÉS SONT BAFOUÉS, GRACE AU TABOU

Marius et Jean, blottis derrière leur rocher, étaient restés stupéfaits à ce spectacle étrangement beau.

Les sauvages, une fois leurs torches allumées, avaient repris leur pose silencieuse.

Un bourdonnement aigre et rapide, qui s'éleva soudain, vint arracher les deux amis à leur extase. C'était le vieux prêtre qui commençait les incantations.

Marius risqua un coup d'œil, et, se penchant un peu en dehors de la cachette, put voir la curieuse cérémonie.

Environ trente sauvages étaient alignés le long de la paroi, portant au bout de leur bras droit tendu en l'air chacun une torche fumeuse. A la rigidité de leur tenue, à la couleur jaune ou brune de leur corps, à l'immobilité avec laquelle ils tenaient les torches, on eût dit une rangée de porte-flambeaux en bronze.

Ils étaient coiffés selon le rite des grandes fêtes, c'est-à-dire la chevelure ramenée en touffe au sommet du crâne, exhaussée par une aigrette de plume et roussie à la chaux. Cela faisait comme un casque bizarre, qui semblait reposer sur les oreilles, larges, décollées, ouvertes en éventail, le lobe percé d'un énorme trou.

Pour tout vêtement, ils portaient des amulettes, des colliers de serpentine verte, des bracelets de coquillages nacrés, une ceinture et des jarretières en poil de roussette.

Leur vrai costume, c'était le tatouage ; non le tatouage au pinceau comme chez les Peaux-Rouges d'Amérique, mais le tatouage en relief. Ce tatouage est produit par des moxas faits avec des brins d'herbe résineuse, qu'on pique dans la peau et qu'on fait brûler dans la piqûre. Les moxas, étant disposés se-

lon une certaine symétrie, laissent des cicatrices en forme d'ampoules, qui font ressembler la peau gauffrée au cuir pustuleux d'un crapaud.

Plus profondément tatoués encore, plus couverts de colliers, de bracelets, et surtout d'amulettes, sont les sorciers. Presque tous sont infirmes, boiteux ou manchots, bossus ou culs-de-jatte. Leur ornement distinctif est le bonnet de feutre noir, haut et pointu comme celui des magiciens de nos contes. Le poil en est bourru, et l'extrémité se termine en mèche.

Les sorciers ne tenaient pas de torches, et n'étaient pas alignés comme les chefs. Ils étaient accroupis en tas, au-dessous même du souterrain, à l'orifice duquel se tenait le grand-prêtre.

Celui-ci portait un bonnet plus haut que tous les autres. Sa barbe blanche était tressée en une grosse natte, qui lui descendait jusqu'à la ceinture. Il tenait ses deux bras en l'air, deux bras terminés par des mains infirmes, un moignon à gauche, et à droite six doigts largement écartés.

Il prononçait d'une voix monotone et criarde, avec une volubilité extraordinaire. Par instant, comme il disparaissait dans la fumée des torches, Marius sans le voir pensait aux sarments de vigne bien secs qui se tordent au fond des fours avec un crépitement rapide et saccadé.

La prière dura longtemps. Marius eut le temps de bien voir, de comprendre ce qu'il voyait et de réfléchir. Le caractère religieux et sacré de la cérémonie était évident. Il fallait donc en profiter ou en être

ictime, ou se décider à rester dans la cachette.

— Voyons, Jean, qu'est-ce que nous allons faire, ıon vieux?

— Hum! c'est embarrassant. Il faudrait d'abord avoir, quoi que nous fassions, ce qu'ils feront, eux! i nous nous montrons, nous sommes flambés, n'est-e pas? Flambés est le mot propre, flambés comme es poulets, hein?

— C'est possible. Mais si nous ne nous montrons ıas, nous sommes enterrés, c'est sûr. Nous ne pou-ons pas sortir d'ici. Espérer de grimper jusqu'au rou, quelle que soit ta force et quelle que soit mon dresse, c'est une folie. Aimes-tu mieux que nous revions ici?

— Non, parbleu! mais alors, comment faire?

— Écoute un peu. J'ai mon idée. Je la rumine lepuis un bon moment. Ils sont en train de prier, ı'est-ce pas? Qui? cela m'est égal. Dieu, le diable, eurs aïeux, les revenants, peu importe! Ce qu'il y a le certain, c'est que cet endroit-ci est sacré pour eux, qu'ils y viennent avec une terreur religieuse, et qu'ils ıe seraient pas étonnés d'y voir quelque chose de surnaturel. Tu suis bien mon raisonnement?

— Oui, oui! je te vois venir. Tu veux que nous ıous fassions passer pour des bons dieux, et tu crois qu'ils vont la gober! Des bons dieux habillés! Des bons dieux avec un bonnet! Je te réponds que cela ne prendra pas.

— Écoute donc, voyons! Le tout, c'est de les pré-parer à la chose. Et puis, qu'est-ce qui te dit que je

veux paraître devant eux tout habillé ? Ils se metten bien tout nus devant nous. Je ne vois pas pourquoi j prendrais des gants avec eux et pourquoi je m'obsti nerais à garder un pantalon, quand ils n'ont seule ment pas de feuille de vigne.

— Ah ! tu me fais pouffer de rire !

— Veux-tu donc que nous restions derrière notr rocher, comme des poux dans une teigne, ou veux-t suivre mon idée, risquer le paquet, faire le nôtre e essayer de sortir ?

— Va pour ton idée ! c'est encore ce qu'il y a d moins mauvais. Et puis, au moins, cela sera drôle Nous allons nous amuser un brin.

— Bon, c'est dit ! Alors, commençons ! Déshabil lons-nous sans bruit, et laisse-moi faire le reste.

En quelques minutes, ils furent nus comme de vers. Le dos puissant et la large poitrine de Jean fris sonnaient dans l'ombre, tandis que Marius ratatinai son échine souple, et rentrait son long cou dans se épaules.

La prière rapide du vieux prêtre continuait toujours

— Diable ! dit Jean, est-ce qu'il ne va pas bientô finir de faire aller sa crécelle ? Il prend donc notre peau pour une enseigne !

Le vieillard finissait en ce moment sur un ton très-aigu, et il allait dire la formule dernière, la formule du *tabou*. On appelle indifféremment *tabou* la consé-cration d'une chose ou d'une personne, et la chose ou la personne consacrée. Tout ce qui est *tabou* es inviolable, sous peine de sacrilége.

Et le vieillard chantait maintenant d'une voix lente, comme une mélopée grave, l'hymne suivant :

Tabou! tabou! tabou!

Tabou soit l'esprit des aieux à la haute chevelure, à l'oreille trouée, au sein tatoué! Tabou ceux qui ont quitté le val de la faim, et qui sont partis au pays bleu, où l'air est la fumée du tabac, où le sol est la fleur des ignames. Ils passent le jour à tuer de gras prisonniers dont ils font rôtir la chair. Ils passent la nuit à se promener, dans les bosquets parfumés, avec de belles femmes aux cheveux ras peints en blanc, aux longues mamelles en forme de poire.

Tabou! tabou! tabou!

Tabou ceux qui auront trempé leur amulette dans le lac noir où les aïeux ont lavé leur corps avant le grand voyage! Tabou ceux-là, car ils auront toujours leur pipe bourrée et leur écuelle pleine. Ils vendront leurs filles très-cher aux jeunes gens qui ont soif de l'Eau des Vierges. Ils boiront le sang des vaincus et le lait des captives. Et, quand viendra le jour du grand orage, ils auront sur la montagne une cabane toute prête, une cabane bien sûre, telle que, s'il tombe de la neige, la neige ne la mouillera pas, mais lui fera un manteau de coton; telle que, s'il tombe de la grêle, les grêlons s'incrusteront dans le toit comme des diamants et le feront ressembler au ciel cloué d'étoiles.

Tabou! tabou! tabou!

Tabou tout ce qui dort dans cette grotte, tout ce qui flotte dans ce lac, les animaux et les choses, l'esprit des aïeux et le corps des vivants.

Tabou! tabou! tabou!

Il finit d'une voix forte, et l'écho répondait, mélancolique et profond, comme s'il traînait les sons sur l'eau lugubre du lac.

Mais voici que, le bruit de l'écho terminé, une voix nouvelle et lointaine s'éleva et, d'un ton plus sourd, répéta par trois fois, très-distinctement :

Tabou! Tabou! Tabou!

Le vieux prêtre demeura stupide; et les chefs, oubliant l'ordre sacré du rite, se rapprochèrent en désordre du groupe des sorciers, qui s'étaient redressés tout à coup. Personne n'osait dire un mot. Tous tremblaient. On attendait ce qu'allait faire et ordonner celui qui avait parlé aux esprits.

Il s'était couché la poitrine contre terre, la tête dépassant le bord du souterrain. Il marmottait quelques lambeaux de prières, agitant ses lèvres le plus possible. Sa longue barbe tressée suivait le mouvement rapide de son menton, et ressemblait à un poisson blanc en proie aux convulsions fébriles de la mort.

Tous les regards étaient tournés vers lui. Mais au lieu de prendre courage, on ne pouvait que s'épouvanter plus encore, en voyant cette face égarée, ces yeux hagards et grands ouverts; on croyait voir une tête tranchée, prête à rouler dans la grotte, et retenue sur le bord du souterrain par quelque griffe qui la secouait.

Enfin le vieux prêtre reprit ses sens; et, se relevant sur les genoux, étendit de nouveau les bras vers la grotte en disant :

— *Tabou* sois-tu, esprit qui nous parles! que veux-

tu, souvenir des aïeux qui es resté dans cette grotte, comme le bruit des vagues reste au fond des coquillages?

Une voix nouvelle, plus rapprochée et d'un ton plus aigu, répondit encore trois fois *Tabou.*

Puis, sans que les sauvages eussent le temps de se remettre de leur frayeur, tandis que tous, imitant le vieux prêtre, s'étaient jetés à plat ventre, on entendit une autre voix encore, puis une troisième, puis une nouvelle, puis un nombre infini de voix. Et toutes ces voix différentes partaient de tous les points de la grotte, disant, criant, hurlant, gémissant tour à tour le même mot : *Tabou!*

Il y en avait de sourdes et de prolongées qui semblaient venir du fond même des ténèbres où clapotaient les vagues molles. D'autres tombaient de la voûte, saccadées, et comme déchirées aux branches du corail. Parfois elles glapissaient ainsi que des aboiements, et s'approchaient pour ainsi dire en rampant. Elles éclataient souvent au milieu même des sauvages, qui se serraient alors et montaient l'un sur l'autre comme des moutons qui ont peur. Chacun croyait avoir entendu crier son voisin.

Déjà les plus effrayés commençaient à se dresser contre le mur et se préparaient à fuir, sans plus se soucier de la cérémonie ni du vieux prêtre dont la tête affolée ballottait là-haut, les paupières closes et la lèvre pendante. Tout à coup les cris cessèrent.

Le vieux sorcier ouvrit timidement les yeux. Les chefs qui allaient grimper se remirent à plat ventre.

Toutes les têtes se soulevèrent comme des têtes de chiens en arrêt. On osa regarder l'ombre.

Horreur ! on vit se détacher de la muraille, sortant de derrière un rocher, un être bizarre, qui se mit à grandir, jusqu'à ce qu'on distinguât une sorte d'homme formé de deux corps tout nus que liaient les deux têtes posées l'une sur l'autre ; en sorte que cet animal avait en bas deux jambes qui marchaient, au milieu deux faces grimaçantes encadrées dans quatre bras qui se donnaient la main, et en haut encore deux jambes qui s'agitaient de tous côtés d'un air menaçant.

C'était Jean Pioux, l'hercule, portant en équilibre sur sa tête Marius Mazuclard, le ventriloque.

XIII

COMMENT LES PRÊTRES FONT DES MIRACLES

Les sorciers et les prêtres sont les mêmes partout, beaucoup moins religieux que politiques.

Le vieux chef de la cérémonie, qui avait eu peur tout d'abord, s'aperçut bien vite de la vérité. Il com-

prit que le monstre était tout simplement formé de deux hommes dans une posture artificielle ; et il ne lui fallut pas un grand effort de raisonnement pour deviner que ces deux hommes étaient sans doute échappés du bagne. Il n'avait qu'un mot à dire pour éclairer ses ignorants compagnons ; et la terreur religieuse étant vaincue par l'autorité du prêtre, le soi-disant monstre serait mis en pièces.

Mais le vieux malin préféra tirer parti du miracle. Il jouissait déjà d'une grande influence parmi plusieurs tribus, car il passait pour converser *mentalement* avec les esprits. Quelle ne serait donc pas sa puissance, si on le voyait en commerce avec eux? Il deviendrait plus qu'un prêtre, presque un être surnaturel lui-même. Dès lors, il pourrait faire plier la volonté des chefs devant la sienne, recommencer, avec l'appui du peuple, la fameuse *Conspiration des Esprits*, et rétablir le gouvernement des aïeux, sorte de monarchie théocratique dont il serait le roi-pontife.

Ce raisonnement passa dans son esprit comme une vision. En même temps, il se laissait glisser le long des trois jeunes chefs servant d'échelle. Une fois à terre, il poussa un cri aigu ; puis, ayant de sa main infirme commandé le silence à tous, il s'avança seul vers l'apparition.

Tous les sauvages prosternés étaient dans les affres de la peur. On entendait les souffles haleter dans les poitrines et siffler dans les gorges. Les dents claquaient comme lorsqu'on est à l'affût l'hiver sous la

neige. Seuls, quelques sorciers, confidents anciens du vieux chef, se doutaient d'une pieuse supercherie. Mais ils n'en affichaient que plus de terreur pour aider à l'effet religieux qu'il fallait produire.

Cependant Jean et Marius continuaient à marcher lentement, voulant par une longue apparition, surexciter l'imagination des sauvages, et les préparer à la présentation dernière.

Ils pouvaient se parler bas, ayant leurs deux têtes juxtaposées.

— Sont-ils assez jobards ! ricanait Marius. Les voilà tous aplatis comme des soles !

— Ma foi ! je n'aurais pas cru qu'il était si facile de se faire passer pour des bons dieux ! C'est qu'ils le croient, vois-tu bien !

— Cela prouve que ce sont de bons diables.

Leur gaîté fut interloquée par la descente du vieux. Ils le virent s'avancer vers eux, d'un air si résolu, qu'ils craignirent quelque chose.

— Dis-donc ! fit Jean, en ralentissant le pas... Il n'a pas l'air d'y couper, celui-là !

— C'est ce qu'il me semble. Mais comment cela se fait-il ? Il avait si peur tout à l'heure !

— Parbleu ! c'en est un qui voit clair, voilà tout ! Il a été effrayé par ta ventriloquie, cela se conçoit : la ventriloquie est un vrai phénomène. Mais maintenant, il ne veut plus se laisser monter le gandin. Il voit bien que notre phénomène est faux, comme qui dirait un monstre en doublé.

— Ah ! çà, tu bavardes comme une pie borgne,

mon vieux Jean, au lieu de réfléchir à ce qu'il faut faire.

— Ce qu'il faut faire? Moi je ne vois qu'une chose. Si le vieux arrive droit sur nous, tu me lâches une main, tu assures ton équilibre, et j'assomme le monsieur d'un coup de poing. Est-ce un bon plan?

— Oui, je n'en vois pas d'autre, moi non plus. Et ce plan a même ceci d'excellent, que les autres idiots auront encore plus peur, et que nous en ferons alors tout à fait ce que nous voudrons. Va pour le coup de poing!

Mais le vieux n'arriva pas droit sur eux. Il était trop prudent. Il s'arrêta environ à dix pas; et, comme ils avançaient toujours, il leur dit à demi-voix, et en mauvais français :

— Ami à vous. Bons *Ovi Oui* et bon prêtre faire ensemble. Bon prêtre vieux. Pas faire mal à vous. Pas vous à lui. Ami à vous.

— Ami à toi, répondit Marius, tandis que Jean faisait halte.

Le vieux s'avança alors en rampant, pour faire croire aux sauvages qu'il adorait l'Esprit. Quant il fut plus près, il fit signe aux deux amis de rentrer avec lui derrière leur rocher, où ils pourraient plus aisément s'entendre. Et ainsi, lui à plat ventre, eux à reculons et avec des gestes bizarres, ils eurent l'air de s'évanouir dans la muraille.

Là, tout s'expliqua de part et d'autre. On ne se cachait rien. Le vieux découvrit ses projets. Jean et Marius avouèrent qu'ils étaient échappés de Port-de-

France. Le vieux déclina ses qualités de sorcier, d
prêtre et de médecin. Les saltimbanques parlèren
des tours sans nombre qu'ils savaient faire. On se com
prit. Ils virent qu'à eux trois ils pouvaient ciment
une alliance toute puissante.

Ce qui rendait plus fort ce triumvirat, c'est que l
intérêts des triumvirs n'étaient pas en lutte. Les deu
Français déclarèrent bien clairement qu'ils ne dés
raient pas le pouvoir, qu'ils ne voulaient qu'une seu
chose : retrouver une jeune fille enlevée sans dou
par les sauvages.

Ils avaient donc un service à se rendre mutuell
ment. Le vieux qui leur apprit que Jeanne était e
effet prisonnière des indigènes, promit de la le
amener. Eux promirent en revanche de se prêter à s
momeries religieuses.

Un seul point fut sujet à la discussion : c'est de s
voir qui rendrait le premier service.

— Donnez-nous la captive, disait Marius, et nou
ferons ensuite tout ce que vous voudrez.

— Non, répondait le prêtre, faites d'abord tout c
que je voudrai, et je vous paierai en vous donnant
captive.

Il ajoutait ce raisonnement fort juste, que, plus so
influence serait grande, plus il aurait de facilité
contenter ses amis. Or, la jeune fille était au pouvo
d'un chef puissant qui voulait en faire sa femme. Pou
lutter avec lui, le vieux avait besoin d'augmenter so
prestige. Donc, en le servant, les deux saltimbanqu
se servaient eux-mêmes.

Mais Marius ne voulait pas céder, craignant d'être trompé par cet allié si bizarre. Il consentit à aider le vieux immédiatement, à frapper un grand coup en faisant un beau miracle, mais à condition que la jeune fille serait amenée le lendemain. A partir de ce moment, les deux amis se prêteraient à toutes les combinaisons pour faire aboutir la conspiration du prêtre. Le coup d'État terminé, si le vieux sorcier était vainqueur, il leur donnerait le moyen de passer dans la plus prochaine île habitée par des Européens.

Il y avait longtemps déjà que durait cette conférence; mais le vieux ne craignait pas l'impatience des sauvages vers qui, de temps en temps, il lançait un bout de prière pour leur indiquer qu'il était toujours là.

Il prolongea encore son absence, afin de préparer le miracle. En effet, Jean et Marius avaient une nudité trop européenne pour des esprits. Le vieux y avisa. Beaucoup de familles lui avaient confié des amulettes pour les tremper lui même dans le lac. Il en couvrit ses deux aides et leur en passa au cou, aux jambes, aux poignets; puis, délayant dans le creux de sa main un peu d'ocre rouge avec de la salive, il leur barbouilla la face et le corps.

Quand tout fut prêt, ils sortirent tous trois de leur cachette en poussant un grand cri, et ils commencèrent le miracle.

Marius était debout sur les épaules de Jean, et portait lui-même le vieux prêtre sur ses deux bras levés en l'air.

Du plus loin que les sauvages aperçurent ce group
étrange, ils reculèrent d'abord d'effroi, rampan
comme des chiens qu'on va battre. Ils s'imaginaien
que le monstre s'était emparé du vieillard, et allait l
tuer ou le torturer devant eux. Serrés les uns contr
les autres, en tas grouillant, ils n'osaient ni aller a
secours, ni fuir. La plupart marmottait des prières
sans les comprendre, allant le plus vite possible dan
l'espoir de racheter la qualité par la quantité. Quel
ques-uns, de sens plus rassis, offraient mentalemen
le vieux prêtre en sacrifice, pour apaiser l'Esprit. Tou
d'ailleurs, semblables à ces animaux qui croient év
ter le danger en refusant de le voir, avaient fermé le
yeux.

Le vieux prêtre sentit tout l'avantage de sa position
Terrifiés comme ils l'étaient, les sauvages étaient
lui ; il ne fallait que les entretenir dans cet éta
d'exaltation. Du haut de cette chaire singulière, formé
de Jean et de Marius, il se mit à dire une prière court
et leur imposa silence. Puis il improvisa l'hymne sui
vant d'une voix solennelle et sur un ton de mystiqu
enthousiasme :

*J'ai dompté l'Esprit. J'ai battu sa force. J'ai chevau
ché sa malice. J'ai les pieds sur son dos !*

*Dans l'eau des marais, sous le soleil rouge et la lun
blanche, par les vents du sud et du nord, j'ai fait bouill
les plantes sacrées, les herbes qui suent, les fleurs qui puent*

*J'ai mêlé le jus vert qui fait des plaques jaunes sur l
peau, le jus bleu qui troue la chair, le jus noir qui rong
les os.*

J'ai mangé, en l'écrasant dans ma bouche, la tête du gecko.

Je me suis frotté le corps avec l'écorce du mancellinier qui paralyse.

Je me suis lavé la figure avec la sève de l'arbre des Moluques, qui aveugle.

J'ai bu la boisson empoisonnée, la boisson composée selon le rite magique, la boisson faite avec les herbes, les plantes et les fleurs, le jus vert, le jus bleu, le jus noir, la boisson qui tue et qui vivifie,

J'ai dormi et je me suis réveillé.

Et j'étais mort, et me voici vivant.

J'ai dompté l'Esprit, j'ai battu sa force. J'ai chevauché sa malice. J'ai les pieds sur son dos!

Les sauvages avaient relevé la tête. La frayeur avait fait place à la curiosité et à l'admiration.

— Que les hommes regardent! dit le sorcier. Qu'ils contemplent l'Esprit, et qu'ils vénèrent le dompteur!

A ce moment, Marius descendu des épaules de Jean, posait l'orateur à terre.

— Leleï! Leleï! s'écria le vieux. Voici que l'Esprit s'est divisé en deux. Et ceci est la Force. Et cela est la Malice.

Il montrait Jean, puis Marius.

— Le prêtre est sacré! continua-t-il. Le sorcier est saint! L'art est tout-puissant! Je vais me livrer aux jeux de l'Esprit qui est mon esclave.

Et ils commencèrent une série de tours convenus d'avance. Il était bien entendu entre eux que le vieillard se laisserait remuer, manier, lancer, ne s'oppose-

rait à rien, ne s'étonnerait de rien. Comme il étai léger à cause de sa maigreur et des membres qu lui manquaient, Jean et Marius lui-même pourraien s'en servir comme d'un instrument et lui faire exécu ter des choses prodigieuses.

Tout d'abord Jean le saisit par la barbe et l'enlev d'un bras à la volée. Dans sa main large et dans se doigts forts comme un étau, la tête du vieux vint s'em boîter après que les jambes eurent tracé un demi cercle dans l'espace. Et le sorcier resta un instan ainsi, planté la tête en bas au bout de ce bras énorme qui semblait un pieu traversant ce corps.

En même temps, Marius s'était enroulé ainsi qu'un serpent, autour du torse de l'hercule, et il montai peu à peu, comme une spirale, vers la tête du sorcier.

Dans cette position, ils se mirent à chanter tous trois, chacun sur air différent. Le sorcier psalmodiait une incantation quelconque. Jean poussait trois notes monotones comme une cloche d'*Angelus*. Marius piquait tout simplement un tyrolienne.

Cela faisait le plus grotesque charivari. Et certes, tout autre public que cette bande de sauvages superstitieux se serait bouché les oreilles. On aurait éclaté de rire en entendant ces nasillements précipités et ces grognements en faux-bourdon, festonnés des *laïtous* les plus invraisemblables.

— Dis donc ! fit Jean Pioux à Marius, en interrompant sa sonnerie de gorge, je commence à en avoir assez. Si cela continue, le particulier va avoir un coup

de sang, et moi j'ai des fourmis dans le bras. Passons à un autre exercice !

Et, tandis que Marius déroulait les anneaux de son corps tordu, l'hercule fit basculer le vieux, et le déposa par terre, en lui tenant délicatement le sommet du crâne entre le pouce et l'index.

— Pauvre vieux, lui dit-il en manière de plaisanterie, tu ne te doutes pas que je viens de faire avec ta carcasse un des plus beaux tours du monde. Fichtre ! cela fait près de cent livres que j'ai tenues là un instant *à la pince.*

Marius, à ce moment, riait à se faire éclater les côtes, en examinant la mine effarée des sauvages.

— Regarde donc, Jean, comme ils roulent de gros yeux blancs ! On dirait que ces yeux veulent sortir des têtes, pour voir de plus près.

Comme il finissait de rire, il se redressa brusquement de toute sa taille, ainsi qu'il avait l'habitude de faire sur les places publiques pour commencer son boniment ; et il lâcha ce boniment avec une extraordinaire volubilité, sans compter ses phrases, de l'accent particulier aux pîtres, aux charlatans, aux perroquets et aux vendeurs des bazars.

— Tenez, messieurs ! nous ne sommes pas venus ici, mon collègue et moi, pour vous offrir de la poudre à punaises, de la poudre à dents, de la poudre à cors. La poudre à punaises vous importe peu, puisque le suicide est un crime, ainsi que l'a démontré le grand philosophe Jean-Jacques, mon élève ! Les cors sont une superfétation que vous ne connaissez pas, n'ayant

pas de souliers. Et d'ailleurs, les connaîtriez-vous, que la poudre vous serait parfaitement inutile. Les cors sont comme les dieux ; ils sont éternels ! Il n'y a que deux façons de les traiter : quand ils ne font pas de mal, on les prend par la taille, puisque ce sont des *cors sages* ; quand ils sont invétérés, on les goudronne, puisque ce sont de *cors d'âge*. Quand à vos dents, messieurs, vous êtes trop prudents et trop ardents pour que je vous mette dedans à propos de dents. Je vous les laverais bien ; mais pour cela je prendrais ma salive, et vous diriez qu'elle est préparée. Non, messieurs ! non, encore une fois, je ne veux pas vous tromper. Nous sommes, mon collègue et moi, de simples hercules et acrobates. Nous avons obtenu l'approbation de plusieurs empereurs, potentats, princes et autres, et même de monsieur le maire. Et nous allons continuer et varier la représentation par un travail nouveau, extraordinaire, qui n'a jamais été fait, ni entendu, ni vu ni connu je t'embrouille, à preuve que nous sommes engagés, mon collègue et moi...

— Tu n'as pas fini de jaspiner? interrompit Jean Pioux. Quelle jacasse!

— Et allez donc la musique ! continua Marius.

En même temps il se colla contre Jean, se jeta à quatre pattes et prit autant qu'il est possible la forme d'un orgue de barbarie dont son avant-bras représentait la manivelle. Jean souleva le vieux, le fit asseoir sur ses épaules, puis il empoigna le bras de Marius et le fit pivoter autour de l'épaule.

L'orgue se mit à jouer.

L'étonnement des sauvages fut, pour le coup, à son comble. Ce qu'ils avaient considéré jusque-là, c'était moins le tour de force en lui-même que le pouvoir du sorcier qui le commandait. Mais maintenant ils admiraient surtout l'Esprit.

Il y avait, en effet, quelque chose de magique et de surnaturel dans ce spectacle.

Un être, ayant forme d'homme, avait ramassé, ratatiné, disloqué son corps de façon à paraître moitié plus petit ; il avait ployé ce corps en trois, ses cuisses formant avec son torse et ses jambes une sorte de *z* écrasé ; il laissait aller son bras gauche à l'aventure, dans n'importe quel sens, comme une chose inerte qu'on tournait sans la démancher, qu'on retournait sans la casser ; il se tenait suspendu sur le ventre de Jean avec l'autre bras sans doute, avec une torsion du pied entre les genoux de l'hercule, avec sa tête, avec sa nuque, avec sa volonté, avec tout, avec rien, qui sait avec quoi.

Et de cette poitrine enfoncée, meurtrie par les os rentrants, bridée par les muscles tendus, de ce corps désarticulé dans un équilibre impossible, sortait une musique. Il semblait qu'on dût entendre d'affreux cris, d'horribles bruits, partant de cette machine torturée. On s'attendait à des grincements de dents, à des déchirures de tendons, à des cassures sourdes dans les vertèbres, à des claquements d'os brisés comme du verre. On entendait une mélodie agréable, accompagnée par une basse toujours d'accord.

Jean faisait la basse, avec cet organe à la fois ron-

flant et criard qui prend pour clef de *fa* un bec de basson enrhumé.

Marius faisait le chant. Il avait depuis longtemps acquis un talent inimitable dans l'imitation de l'orgue de Barbarie. Il savait donner à son larynx les sonorités palpitantes des tuyaux de bois, ou le son pleurard, tremblotant, gnan-gnan, puis tout à coup longuement filé, semble une mouche qui bat des ailes dans un nez plein, et qui s'envole ensuite d'un trait vers le ciel bleu. Il connaissait l'art de couper les notes par de petits silences tout courts, de les effranger pour ainsi dire, de mettre entre elles comme des hoquets d'air, ainsi que le font les voix haletantes et les vieux orgues qui sanglotent. Il avait tous les défauts, toutes les larmes, toutes les tristesses de ces instruments misérables et doux, qui donnent aux airs les plus gais je ne sais quel charme navrant et mélancolique.

Les sauvages furent touchés, comme le sont tous les gens naïfs par une musique simple. Leur terreur se détendit peu à peu dans une émotion moins poignante. Ils se relevèrent lentement de leurs postures aplaties, s'assirent sur les talons, et se laissèrent bercer au flot énervant de la mélodie. Des larmes tranquilles et bonnes coulaient sur leurs figures souriantes. Par moment, quand la note plus aiguë avait un accent plus pénétrant, un frémissement passait dans tous les corps, qui vibraient comme des cordes caressées par l'archet.

L'effet fut celui que produit la passe sur le magné-

tisé, l'attouchement sur le convulsionnaire. Les sauvages, pâmés, étaient à la discrétion de Marius, c'est-à-dire de l'Esprit, c'est-à-dire encore du vieux prêtre qui commandait à l'Esprit.

Le vieux jugea qu'il fallait en rester là pour cette fois. Sur un mot de lui, Marius se tut, et Jean remporta derrière le rocher son double fardeau. L'orgue de Barbarie redevint homme, détendit ses membres, fit rentrer ses côtes à leur place, et ses os dans leurs articulations. Le vieux les remercia en baragouinant le mieux qu'il put.

Il fut convenu que les deux amis ne quitteraient pas la grotte, où ils étaient en parfaite sûreté. Le vieux allait leur laisser des briquets et des torches et leur apporterait à manger dans quelques heures. En même temps il leur donnerait des nouvelles de Jeanne, qu'il s'engageait, coûte que coûte, à amener avant un jour.

Cela dit, il pria Marius de dire encore quelques mots comme tout à l'heure, très-vite et d'une voix bizarre. Ainsi l'esprit aurait l'air de le bénir pendant qu'il quitterait le sanctuaire.

Et il retourna vers ses compagnons, qu'il fit sortir en silence, tandis que Jean et Marius chantaient, comme des mirlitons, ce bout de chanson, en guise de bénédiction et de prière :

— Ah! j'ai vu, j'ai vu!
— Compère, qu'as-tu vu?
— J'ai vu un gros lièvre
Qui tremblait la fièvre

Au coin d'un buisson.
— Compère, t'as raison.

— Ah ! j'ai vu, j'ai vu !
— Compère, qu'as-tu vu ?
— J'ai vu une vache
Glisser sur la glace
En plein cœur d'été.
— Compère, vous mentez.

Au moment où le dernier sauvage sortait, Marius lui lança, en pouffant de rire, cet adieu cocasse, refrain grotesque qu'il chantait autrefois sur son violon de vessie :

Mistico !
Dare dare, lire lire !
Clic ! clac ! clac !
Larouri laroura !
Tantarouri, tantarourère !
Saperlipopo !
Ricambo !
Saperlipipopiperlipopiperlipopette !
Si vous attrapez mon refrain,
Malins vous êtes !

XIV

FIANÇAILLES

Le lendemain, fidèle à sa parole, le vieux prêtre amena Jeanne, qui se jeta comme une folle dans les bras de ses deux amis. Et pourtant, malgré leur joie, les deux amis eurent, en la retrouvant, l'air presque gêné.

Jeanne était toute nue.

Elle n'y songea qu'après le premier mouvement passé, et se mit à rougir, à se troubler, à baisser les yeux. Elle ne savait comment faire. Jean et Marius n'osaient pas non plus la regarder. C'était à la fois comique et charmant.

Enfin, tous deux eurent la même idée, et lui jetèrent leurs vestes, dont elle se voila tant bien que mal.

Le vieux prêtre contemplait cette scène, inexplicable pour lui, avec impatience. En effet, il avait accompli sa promesse, et il venait à son tour demander aux étrangers d'accomplir la leur. Il leur fit compren-

dre que le moment était venu de jouer au dehors leur rôle d'esprit, s'ils voulaieut augmenter l'influence de leur allié et acquérir eux-mêmes le moyen de sortir enfin de l'île.

Mais comment faire? Il fallait que Jeanne restât cachée dans la grotte sacrée pour échapper aux recherches des sauvages. D'autre part, il fallait que l'esprit pût se montrer. On ne pouvait cependant abandonner Jeanne toute seule.

— L'un de nous deux restera ici avec vous, lui dirent ensemble les deux amis.

Lequel allait rester? Lequel allait sortir? Aucun des deux n'avait le courage de se sacrifier volontairement.

Le vieux prêtre, qui aurait pu faire pencher la balance en choisissant son acolyte du premier jour, était fort perplexe. Il se demandait s'il valait mieux commencer par l'exhibition du plus fort ou par celle du plus malin.

— Jeanne, dit courageusement Marius, il faut que vous décidiez de notre sort. Celui de nous qui va sortir d'ici n'y rentrera peut-être pas. Celui qui va rester, même s'il doit trouver la mort dans cette grotte, aura au moins la suprême joie de mourir auprès de vous. Jeanne, vous nous avez dit un soir que vous choisiriez vous-même entre nous. Je n'aurais jamais osé vous rappeler cette parole. Mais, aujourd'hui, les circonstances exigent que vous la teniez. Jean et moi, nous vous adorons; mais nous sommes prêts à tous les sacrifices. Vous savez ce que nous vous avons

juré; vous pouvez être sûre que nous ne faillirons pas. Celui qui n'aura pas le bonheur d'être préféré par vous aura la consolation de se dévouer au bonheur de l'autre. Choisissez, Jeanne, il le faut.

— Oui, ajouta l'hercule, il le faut.

Jeanne fut bien embarrassée. Elle sentait à la fois une sorte de pudeur à déclarer son amour pour l'un, et comme un remords de la peine qu'elle allait faire à l'autre. Aussi n'osait-elle pas affirmer ouvertement son choix. Car ce choix était fait, hélas ! Et Marius s'en aperçut bien, quand il vit la jeune fille, presque honteuse, sans mot dire, aller serrer la main de Jean Pioux.

Cruelle angoisse ! Pauvre Marius ! Il est là, le front penché, les bras ballants, le corps inerte. Il songe. Il songe amèrement à tout ce qu'il a espéré, à tout ce qui s'envole. Il voit passer et repasser dans son esprit ses doux rêves de bonheur, qui tombent un à un comme des fleurs mortes, comme des oiseaux tués.

Il aurait été si joyeux, si heureux, si bon avec Jeanne ! Lui, le chanteur errant, le saltimbanque sans feu ni lieu, lui, roussi à tous les soleils de l'aventure, mouillé à toutes les pluies de la bohême, tanné à tous les vents de la misère, il s'était d'avance arrangé une charmante vie ; il avait, en imagination, posé la pierre de son foyer, ramassé de la mousse pour son nid. Il s'était vu calme, reposé, dévoué à sa femme bien-aimée, se souvenant de ses acrobaties passées pour amuser de beaux petits Marius aux

longs cheveux. Il s'était créé tout un paradis, le tendre et tiède paradis des amours d'automne, jardin mélancolique et doux, aux herbes jaunies, aux grands arbres dorés, au ciel moëlleusement empourpré.

Et tout cela, toute cette joie, toute cette paix, ce foyer où chauffer son corps si las, ce cœur où verser son cœur si plein, cette femme adorée, ces enfants chéris, cet Eden entrevu, il fallait y renoncer, il fallait se résigner à reprendre le voyage solitaire, sans but, sans courage, sans espoir. Ce bonheur qu'on avait rencontré comme un ami de route, il fallait se séparer de lui au premier tournant.

Marius n'y put tenir. Il éclata en sanglots.

Ah! si Jeanne en ce moment lui eût dit : « Je t'aime ! » comme il serait tombé dans une soudaine ivresse ! Comme il lui aurait répondu :

— Viens, partons ! Je trouverai bien moyen de te faire vivre, de te défendre, de te rendre heureuse. Je n'ai peur de personne ! je vaincrai tout le monde ! je persuaderai tout le monde ! je danserai devant le soleil, s'il le faut ! je chanterai des chansons à la lune ; je sauterai jusqu'aux nuages; je cabriolerai dans les cieux ! Veux-tu que j'escamote deux étoiles pour t'en faire des pendants d'oreilles, ou l'anneau de Saturne pour t'en faire une bague ? Dis, ordonne, je suis fou !

Et en passant du désespoir à ce délire, son cœur eût éclaté comme le cœur d'un chêne gonflé de sève.

Mais Jeanne ne dit rien. Elle serrait toujours la main de l'hercule, qui baissait les yeux, presque honteux de la douleur de Marius.

Il sentait, en effet, qu'il y avait de sa part comme une sorte de lâcheté à laisser souffrir ainsi son ami. Ce sacrifice qu'on demandait à Marius, il en comprenait la grandeur; et peut-être lui-même n'aurait-il pas eu la force de l'accomplir. Mais, d'autre part, voyant que Jeanne ne s'y opposait pas, il éprouvait au fond de l'âme une joie cachée qui l'empêchait de rien faire.

Jeanne, de son côté, trouvait dans cette circonstance non cherchée la réalisation de ses vœux secrets. Elle aimait mieux Jean que Marius. C'était une fatalité à laquelle elle ne pouvait résister. Pensant à la gaieté de Marius, à son dévouement, aux services qu'il avait rendus, elle se reprochait de l'abandonner. Mais quoi! n'avait-elle pas dit qu'un jour elle se déciderait pour l'un ou pour l'autre? Celui qu'elle refuserait ne devait-il pas être préparé à recevoir ce coup? Ainsi, son esprit faisait des raisonnements pour apaiser les remords de son cœur.

Marius les regarda : il comprit leur attitude. Il vit qu'il n'avait rien à espérer. Il sentit que le silence de Jeanne pour lui était une déclaration d'amour pour Jean. Il se dit qu'en somme, à la place de son ami, il agirait sans doute comme lui. Il se rappela ce qu'ils avaient promis à la jeune fille. Il renfonça ses larmes, ressaisit tout son courage, et, s'avançant vers eux :

— Allons! dit-il, je vois bien que vous vous aimez trop pour...

Les sanglots lui brisèrent la voix.

— Marius, dit Jeanne, mon bon Marius! Ne pleurez pas!

— Mon pauvre vieux! dit Jean en le serrant dans ses bras. Je suis bien lâche, hein?

— Non, répondit l'excellent homme, non! Tu es bien heureux, voilà tout!

Et sans prononcer une parole amère, il suivit le vieux sorcier qui s'impatientait de plus en plus.

— Non, non, lui cria soudain le vieillard. Esprit pas vêtu en *Oui oui*. Esprit tout nu. Esprit tatoué.

Marius comprit et se déshabilla derrière la roche. Il ne garda qu'un lambeau de mouchoir pour ne pas être indécent aux yeux de Jeanne.

— Adieu, dit-il alors au couple qui restait. Je vais me consoler en travaillant pour vous de toutes mes forces.

— Marius, s'écria la jeune fille, vous êtes le meilleur des hommes. Vous êtes bon. Pardonnez-nous?

— Vous pardonner quoi donc? Mais je ne vous en veux pas, je vous jure. Tenez, la preuve que je suis gai, c'est que j'ai une idée baroque. Mettez donc mes habits, cela sera drôle.

— Et cela m'empêchera d'avoir froid, n'est-ce-pas?...

— Et cela me rendra bien content, ajouta-t-il en s'en allant avec de grosses larmes dans les yeux.

XV

NOCES DE SANG DANS UN TOMBEAU

Jean et Jeanne furent tout étonnés de se trouver seuls, ensemble, libres de se parler à cœur ouvert. Cette liberté les gêna, et ils ne purent d'abord prononcer un seul mot. Jean surtout, plus gauche en amour qu'en toute chose, restait silencieux et presque froid, ne sachant comment entamer la conversation, et désirant pourtant dire à Jeanne tout le bonheur qu'il éprouvait. De son côté, Jeanne pensait avec raison qu'elle n'avait déjà été que trop claire dans ses démonstrations d'amour; elle jugeait que son choix valait bien un remercîment, et elle attendait ce remercîment. Ils étaient donc tous deux fort embarrassés d'eux-mêmes.

Avec cet art merveilleux qu'ont les femmes pour trancher les situations difficiles, Jeanne trouva un moyen d'engager la conversation.

— J'ai peur, cria-t-elle tout à coup.

— Peur de quoi? demanda l'hercule.

— Mais de tout ce qui nous entoure. Tiens, là-ba là-haut, regarde comme cela remue. Il me sembl que ce sont des bêtes. Tu ne vois donc pas?

Et elle lui montra les anfractuosités du corail o la lumière de la torche faisait danser et grimacer d apparitions.

Mais lui ne regardait pas. Il pensait bien à la grott aux fantasmagories! Dans ce que Jeanne lui ava dit, il n'avait vu qu'une chose : c'est que Jeann l'avait tutoyé. Cette nouvelle marque d'amour lui monter le sang à la joue.

En même temps, il sentait Jeanne tout près de lu Leurs mains étaient mêlées; leurs poitrines se to chaient. Il comptait tous les battements de cœur sa bien-aimée; il était pressé par cette gorge cha mante, émue, qui se gonflait et s'apaisait tour à to avec des mouvements délicieux; il était brûlé par contact; il plongeait au fond de ses yeux; il se noya d'amour dans une ardente et muette extase.

— Pourquoi ne me réponds-tu pas? fit Jeanne.

— Mais si, je réponds, je...

Et il la serra à son tour dans ses bras. Cette muet réponse était si énergique, si amoureuse, si pleine d désirs, que Jeanne, tout à l'heure familière, en e presque peur. Elle résista à son étreinte, et se recul en disant :

— Jean, que faites-vous?

— Oh! s'écria-t-il, par pitié, mademoiselle Jeann ne soyez pas fâchée! Pourquoi ne me tutoyez-vou plus? J'étais si heureux! j'étais si fier! songez donc

Depuis l'instant où vous m'avez en somme déclaré que vous m'aimiez, depuis cette minute d'ivresse, ai-je pu vous dire ce que je ressens? ai-je pu vous remercier seulement? Et maintenant que nous sommes seuls, maintenant que je puis enfin tout vous dire, maintenant que mon cœur trop plein, comblé de toutes vos bontés, gonflé de tout mon amour, ose éclater et s'ouvrir à vous, maintenant...

— Oh! oh! mon cher Jean, interrompit la jeune fille, comme vous êtes devenu bavard!

— C'est que je vous aime tant, allez!

— Eh bien! reprit-elle, et moi, grand enfant, est-ce que je ne t'aime pas?

Et elle lui tira la barbe en souriant.

— Oh! merci! merci! mademoiselle...

— Comment! mademoiselle! je te tutoie, et tu me dis vous!

— Jeanne, ma Jeanne, je t'aime!

Et leurs lèvres se joignirent dans un baiser.

Mais encore une fois, comme effarouchée, Jeanne se recula aussitôt. Au moment de céder à tous ses désirs de femme, elle était reprise par toutes ses pudeurs de jeune fille. En sentant sur sa bouche la bouche brûlante de son amant, elle avait eu un frisson de peur en même temps qu'un frisson d'amour. Elle craignait ce qu'elle espérait. Il lui semblait que le vin de l'amour montait trop rouge et trop fumeux à la tête de l'hercule.

— Soyons sages, dit-elle.

Ils furent sages en effet. Un grand silence se fit. De

quoi pouvaient-ils bien parler sinon de leur amour? Mais ces silences-là ne servent qu'à souffler sur le feu qu'on veut éteindre. Pour ne rien dire, on n'en pense pas moins. Au contraire, on pense davantage. Les désirs s'excitent dans le songe.

Au bout de peu d'instants, malgré leur bonne résolution d'être sages, ils s'étaient rapprochés de nouveau. Leurs mains s'entrelacèrent sans demander la permission à personne, la jeune fille revint naturellement poser sa tête sur la poitrine de son bien-aimé.

Mais lui, pendant le temps du silence, avait fait quelques tristes réflexions.

— Ma pauvre Jeanne, dit-il en la serrant dans ses bras, qu'est-ce que nous allons devenir? Hélas! j'ai bien peur...

— Peur! Ah! voilà la première fois, mon cher Jean, que je t'entends prononcer ce mot!

— Et je n'ai jamais eu peur en effet, tant qu'il s'est agi de moi, et tant que je me suis cru de taille à faire face aux dangers qui pouvaient te menacer. Mais maintenant, je ne sais pourquoi, il me semble que je ne puis te défendre. Ici, dans cette grotte, s'il nous faut périr de faim, que veux-tu que je fasse? Je ne puis lutter contre cela.

— Ce n'est pas une raison pour avoir peur!

— Si! j'ai peur pour toi, mignonne, pour toi, si jeune, si belle, exposée à de si cruelles aventures.

— Bah! nous en sortirons, va! Tu es un oiseau de mauvais augure! moi j'ai au contraire d'heureux pressentiments. Marius va nous rapporter des provi-

sions. Nous resterons ici une semaine. Puis une belle nuit nous partirons. Et nous trouverons bien moyen de quitter l'île ! Nous irons à Sidney, si tu veux ?

— A Sidney ? Et par quelle route, ma chérie ? Sur quel vaisseau ? enfant !

— Nous irons, te dis-je ! moi j'en suis sûre. Les archipels des environs sont remplis de caboteurs qui font le commerce avec l'Australie. On nous prendra bien à bord ! Marius et toi, d'abord, vous serez d'excellents matelots. Et moi je ferai la cuisine de l'équipage, s'il le faut. Mais nous partirons, nous irons, nous arriverons ! Quelle joie ! quel bonheur ! Il me semble que j'y suis déjà !

— Oh ! si tu disais vrai ! oh ! oui, quelle joie ! Comme nous serions heureux ! comme je travaillerais de toutes mes forces, de tout mon cœur ! car je ne resterai pas saltimbanque, tu penses bien. Je ne veux pas que tu sois la femme d'un faiseur de tours Je prendrai un état. Je n'en sais aucun à fond, mais j'ai commencé à en apprendre plusieurs. Je pourrai être forgeron, charron, charpentier. Je suis fort. J'aurai du courage. Ne seras-tu pas là pour me soutenir, me fortifier, m'aimer ? Quelle bonne vie nous mènerons ! Qand je reviendrai de l'ouvrage le soir, je trouverai ma Jeanne à la maison, et mes petites Jeannettes et mes Jeannots ; et pour me reposer, je les embrasserai bien fort.

— Comme ta Jeanne t'embrasse en ce moment, répondit la jeune fille, qui lui coupa la parole par un baiser.

— O Jeanne, ô mon adorée, ne m'embrasse pa
ainsi ! Cela me rend fou. Et puis, vois-tu, cela réveill
mes terreurs. Quand je pense à tout le bonheur qu
tu me promets et que je rêve, il me semble que c'es
trop, que ce n'est pas possible, et que tout cela v
s'évanouir, et je vois plus affreuse la réalité, et j'a
peur ! Oh ! perdre tant de joies, c'est épouvantable
Avoir entrevu le ciel et retomber dans cette nuit, e
se retrouver dans ce tombeau !

— Tu m'effraies à ton tour. Si c'était toi qui disai
vrai ! Si nous devions mourir ici ! Oh ! je ne veux pa
que tu meures ! Je ne veux pas mourir ! Je veux vivr
avec toi ! Je t'aime ! Je t'aime !

Elle se pressa plus éperdûment contre lui. Leur
haleines étaient confondues, leurs membres enlacés
ils avaient soif l'un de l'autre.

— J'ai peur de mourir ! répétait Jeanne.

Et, se penchant à l'oreille de Jean, elle lui dit tou
bas, tout bas, mais d'une voix ardente :

— Si nous devons mourir, avant de mourir, j
veux être à toi !

Jean lui répondit par une étreinte folle, avec de
baisers entrecoupés de sanglots ; et parmi les soupir
les cris, les caresses, les larmes, les morsures, leur
deux corps roulèrent fondus en un seul sur le sabl
rouge de la grotte.

Ce tombeau fut leur chambre nuptiale.

Quand ils se réveillèrent de leur ivresse, la torche
était presque éteinte. De l'angle sur lequel elle était
posée tombaient goutte à goutte d'épaisses larmes de

résine. La lumière fumeuse vacillait et faisait danser au plafond des ombres palpitantes. Le trou du souterrain était enseveli dans l'obscurité.

— Oh ! dit Jeanne, comme il fait sombre! voici que la clarté meurt. Si Marius ne revient pas tout à l'heure, nous allons être dans la nuit.

— Je vais chercher s'il y a encore une torche derrière le rocher, répondit Jean.

— Tu vas me laisser toute seule ?

— Viens avec moi, ma chérie, viens ! D'ailleurs, c'est là, à trois pas.

— Non, va ! je ne suis pas poltronne. Et puis je suis lasse. J'aime mieux rester ici, couchée à terre. Je me repose. Je resterai sous la lumière. Tu me parleras seulement !

Elle s'étendit nonchalamment, le dos tourné vers l'entrée de la grotte, regardant aller et venir son amant qui chercha d'abord sous la partie antérieure du rocher.

— Je ne vois rien, fit l'hercule, au bout d'un instant. C'est peut-être de l'autre côté ! Je vais fouiller par là. Tu n'as pas peur, ma petite Jeanne ?

Comme elle ne lui répondait pas, il se retourna et vit qu'elle s'était assoupie. Il lui envoya un baiser et passa de l'autre côté du rocher, en marchant sur la pointe des pieds, en évitant de remuer les cailloux, afin de ne pas la réveiller.

Le silence de la grotte n'était troublé que par le murmure lointain du lac et par la respiration douce et paisible de la jeune fille. Une ou deux fois il sem-

bla bien à Jean qu'il entendait un bruit vague; mais il n'y fit pas attention. C'était sans doute un insecte bourdonnant, une liane qui frissonnait au plafond, un pli de l'eau qui clapotait.

Jean était loin de penser à quelque danger. Il ne songeait qu'à de douces choses, au bonheur que sa Jeanne venait de lui donner, à l'avenir que la joie présente dorait d'espérance. Le bruit lui sembla comme le souffle d'un baiser qui s'était envolé des lèvres de Jeanne pour venir se poser sur les siennes.

Hélas! c'était Barbellez qui arrivait.

Il était parti avec vingt-cinq hommes à la recherche de sa fille et en même temps à la recherche des évadés. Grâce à la terreur qu'inspirait sa petite troupe, et grâce aussi aux cadeaux qu'il avait faits aux sauvages, on lui avait appris d'abord l'enlèvement de Jeanne, puis son rapt par le vieux prêtre. Le vieux coquin lui-même, interrogé et menacé de la mort, avait révélé la cachette.

Heureusement pour Marius, il avait déjà quitté la hutte du sorcier avant l'arrivée de l'adjudant. Mais curieux de sa nature, et voulant mettre à profit sa liberté pour étudier le terrain, afin de voir si on ne pourrait pas se sauver sans l'intervention dangereuse du vieillard, il n'était pas revenu directement à la grotte. D'ailleurs il était chargé de vivres, de torches, de cordes, d'armes, qui ralentissaient sa marche.

Aussi Barbellez était-il arrivé avant lui. Mais l'adjudant, d'après le dire du traître qui avait vendu le

secret, était convaincu qu'il allait trouver au piége à la fois les deux évadés et sa fille.

Il ne s'imaginait guère qu'elle fût avec eux de son propre gré. Il pensait plutôt, dans sa cervelle d'argousin habituée à voir le crime, que les deux forçats avaient manœuvré pour s'emparer de Jeanne et la séquestrer, afin de s'en servir comme d'otage en cas de malheur.

Aussi ne voulait-il pas faire irruption dans la grotte avec tous ses hommes.

— Diable! pensait-il, si mes deux gaillards se voient cernés et sûrs de mourir, ils tueront ma fille pour se venger. Ils en sont capables, les crapules!

Il avait donc laissé ses hommes à l'entrée du souterrain, et avait rampé jusqu'à la bouche de la grotte, suivi du vieux prêtre seulement. Il comptait sur sa carabine à deux coups et sur sa prodigieuse adresse de tireur pour tuer les deux fugitifs avant qu'ils eussent le temps de soupçonner le danger.

— Il y a de la lumière là dedans, n'est-ce pas? demanda-t-il à son guide.

— Oui! oui, tu les verras et eux ne pourront te voir.

— C'est bien! Piano, piano! Ah! les gueusards! Je vais les pincer comme des rats dans le cul d'une marmite. Je parie que je les aurai au bout de mon fusil sans qu'ils aient seulement dit : ouf!

Il ne s'était pas trompé dans ses prévisions. En débouchant à l'ouverture du souterrain, caché dans l'ombre, il vit à la lueur tremblante de la torche que quelqu'un était couché près du mur.

— Je reconnais ce costume-là, pensa-t-il, c'est évidemment Marius. Mais où diable est Jean? Je voudrais les voir tous les deux, afin de tirer sûrement mes deux coups. Celui-ci dort! C'est bien. Mais l'autre?

Il fit du bruit assez pour attirer l'attention de celui qui était caché, pas assez pour réveiller le dormeur.

Cette fois Jean entendit parfaitement, et distingua même que ce bruit venait du souterrain.

— Marius, dit-il, est-ce toi?

Et, sortant de l'ombre du rocher, il se montra à son tour à la lumière.

Tout à coup, un coup de feu retentit. Jeanne se dresse en poussant un cri déchirant, et retombe sur le dos. Jean, qui avait bondi vers elle à son cri, reçoit comme un coup de poing dans la poitrine, et tombe sur les genoux, atteint aussi par une balle.

En même temps il entend quelqu'un sauter dans la grotte en craint :

— Jeanne! Jeanne! ma fille! j'ai tué ces misérables! Où es-tu?

Jean se releva et se trouva face à face avec Barbellez.

— Ta fille, lui cria-t-il, tiens, regarde, bourreau! Elle avait les habits de Marius. C'est elle que tu viens de tuer...

— Qui? où? ma fille!

— Là! là, par terre. C'est Jeanne.

Comme Barbellez se penchait vers elle, Jean, fou de douleur, ramassa ses forces, ravala son sang qui lui montait à la gorge, et prenant Barbellez par les deux pieds, le souleva en l'air d'un élan furieux.

Barbellez hurlant tournoya deux fois au-dessus de l'hercule, et alla s'aplatir contre la muraille, où sa cervelle écrasée fit une large étoile blanche et rouge.

Jean fit encore quelques pas en chancelant. Une sueur froide mouillait ses tempes. Des hoquets de sang lui secouaient la poitrine. Des nuages passaient devant ses yeux.

La torche s'éteignit.

— Jeanne, Jeanne, balbutiait-il, où es-tu ?

Et il cherchait dans l'ombre avec des gestes égarés.

— Jean, répondit une voix faible, au secours ! Je vais mourir ! Viens !

Il courut de ce côté en trébuchant, les bras grands ouverts, et il tomba auprès de Jeanne.

— Jean, mon bien-aimé, lui dit-elle tout bas, d'une voix mourante, où es-tu ? embrasse-moi ! Embrasse ta petite femme ! Mon pauvre chéri ! Je t'aime tant ! Oh ! je souffre ! Il me semble que je vais étouffer ! Embrasse-moi donc !

Jean la serrait faiblement contre son cœur, dont les battements diminuaient. Il sentait la vie s'en aller de lui.

— Mets ta tête sur mon sein, continua la jeune femme. Là ! repose-toi ! Est-ce que tu souffres beaucoup? Tu ne dis rien. Moi j'ai besoin de parler, de parler encore ! Je voudrais te voir, voir ta figure, voir tes yeux ! Je t'aime !

Jean, déjà à moitié assoupi par la mort, se réveilla en sentant le corps de Jeanne se roidir convulsivement. Il n'avait plus la force de parler; mais il eut

celle de comprendre que c'était l'agonie. Il voulut soulever sa tête, qui pesait sur la poitrine de la jeune femme. Il voulut pousser un cri, dire un mot. Mais l'effort qu'il fit l'acheva. Un flot de sang lui remplit la bouche et déborda.

Et Jean resta mort sur le cadavre de Jeanne.

XVI

MORT DE MARIUS MAZUCLARD DIT LA SAUTERELLE

Quand le vieux sorcier avait vu tuer Barbellez, il s'était sauvé précipitamment.

— Fuyez! fuyez! avait-il dit aux soldats. Les deux forçats ont été frappés par le fusil de votre chef. Mais lui-même a voulu entrer dans la grotte, et le plus grand des deux hommes lui a fracassé la tête contre la muraille. Maintenant ils sont morts tous les trois.

— Barbellez est mort! grogna le sergent. Eh bien! ma foi! il ne l'a pas volé. C'était un vieux coquin.

— Un vieil imbécile aussi, ajouta un autre. Il voulait toujours en savoir plus que les autres. Il est entré

là dedans tout seul. C'est bien fait pour lui s'il a écopé. Pauvre idiot, va ! Et quand je pense que ça faisait son malin hier en nous annonçant sa fameuse expédition !

On partit sur cet oraison funèbre.

Une demi-heure après, environ, quand Marius arriva, il n'y avait personne à l'entrée du souterrain, et rien ne décelait que quelqu'un y fût venu.

Il pénétra donc sous la galerie. Il avait du poisson salé, des ignames, des taros et des torches. C'était de quoi manger et voir clair pendant plus de huit jours. Il avait aussi deux lances et trois grands coutelas. C'était de quoi se défendre.

— Vont-ils être contents ! disait-il.

Puis, en avançant, il ajouta :

— C'est singulier, on ne voit pas de lumière au bout du souterrain. Il devrait pourtant en arriver quelques rayons, puisqu'ils ont une torche allumée. Bah ! Elle s'est peut-être éteinte. Mais on ne les entend pas du tout. Peuh ! c'est qu'ils se parlent sans doute tout bas.

Ainsi Marius essayait d'expliquer toutes ces circonstances inquiétantes. Dans le fond de son cœur, il se sentait peu à peu envahi par je ne sais quelle crainte vague, et il pressait le pas dans l'ombre.

Il se trouva bientôt à la bouche intérieure du souterrain. Effectivement il n'y avait aucune lumière dans la grotte.

Un silence de mort y planait.

— Est-ce qu'ils dorment ? pensa-t-il. Il n'est pas

possible qu'il leur soit arrivé malheur! Quoi? quel malheur? Et il cria :

— Hé! Jean! Jean Pioux! Mademoiselle Jeanne!

L'écho lui répondit ironiquement.

— Seraient-ils partis? Oh! ce n'est pas possible. Partis! Eux partis! Allons donc! Ce ne sont pas des lâches. Mais alors, alors c'est qu'ils sont morts. Oh! non. Et puis, morts sans moi! Ah! s'ils sont morts, je me tuerai aussi.

En ce moment, il alluma une torche qui éclaira la grotte. A sa lueur rougeâtre et fumeuse, Marius aperçut les trois corps étendus contre la muraille.

— Ah! s'écria-t-il sourdement. Ils sont morts! Mais qui donc est mort avec eux? Il y a eu une bataille sans doute, et je n'étais pas là! Misérable! lâche! il faut que je meure! Je veux être avec eux!

Le premier cadavre qui était sur le chemin de Marius le fit reculer d'horreur. C'était celui de Barbellez, dont le crâne et la figure ne formaient plus qu'une boue de chair, d'os et de cervelle. Au costume, Marius reconnut l'adjudant, et il devina ainsi tout ce qui s'était passé.

Plus loin étaient Jean et Jeanne, encore dans les bras l'un de l'autre, la tête de Jean reposant sur le sein de Jeanne.

Marius s'agenouilla lentement auprès d'eux. Les corps n'étaient pas encore froids; mais ils avaient déjà cette inertie à la fois molle et rigide qui caractérise la mort. Marius comprit qu'il n'y avait plus d'espoir. Il se pencha vers Jeanne et lui baisa le front. Il

prit la main de son ami. Puis ne pouvant contenir sa douleur, il éclata en sanglots, et resta ainsi pleurant, la tête à côté de celle de Jean, sur le sein de Jeanne.

Là mille réflexions confuses et incohérentes lui traversèrent l'esprit, mille souvenirs, mille projets.

Il cherchait à se représenter comment ils étaient morts. Il se rappelait tel ou tel détail de leurs paroles ou de leurs habitudes, un mot de Jean, un regard de Jeanne. Il pensait à ce qu'il allait faire.

Ce qu'il allait faire? hélas! pouvait-il prendre cœur à quelque chose, maintenant? Lui serait-il possible de vivre seulement? Son amour déçu l'avait déjà bien abattu. Mais cet amour perdu aurait été à la longue remplacé par l'amitié. Qu'importait que Jeanne fût à Jean! On pouvait encore se sacrifier pour elle, travailler à son bonheur, être le second dans ses affections. Jeanne elle-même serait morte seule, qu'il y aurait encore eu Jean à aimer. Mais à présent, tous deux étant morts, il ne restait rien au pauvre Marius, rien qui pût le rattacher à l'espoir, lui rendre courage, lui dire de vivre.

Alors il se dit de nouveau qu'il fallait mourir.

Une idée lui vint, idée folle qu'il chassa d'abord, mais qui l'obséda bientôt au point de devenir une idée fixe : il rêvait de s'ensevelir vivant avec les deux êtres qu'il avait le plus aimés au monde.

Mais comment faire? Marius en était arrivé à ce degré de douleur désespérée qui fait perdre la raison et chercher froidement les choses les plus extraordinaires, les plus monstrueuses ou les plus sublimes. Il

discutait en lui-même les différents moyens d'accomplir son projet.

Une inspiration insensée illumina soudain son esprit.

Il ramassa sa torche qu'il avait jetée; il la planta dans une pointe de corail. Puis il commença sa besogne. Ayant pris les corps de Jean et de Jeanne, il les enroula de ses cordes comme de bandelettes, de façon à ce qu'ils ne pussent se détacher des bras l'un de l'autre. Puis il les mit sur son dos, et, tandis qu'il les appuyait au rocher pour les maintenir dans cette position, il se lia lui-même avec eux, par les épaules et par le cou. Ainsi il ne formait plus qu'un avec ces deux cadavres.

Alors, ployant sous le fardeau, mais néanmoins d'un pas délibéré, il s'avança vers le lac, la torche en main.

Pourquoi cette torche? Il n'en savait rien. Il marchait ainsi, comme poussé par une fatalité. Il était dans un de ces moments où l'esprit affolé ne guide plus le corps, mais se laisse entraîner lui-même par un souffle d'égarement.

Il entra dans les flots lourds et noirs qui miroitaient sous la lumière fauve. Il s'y enfonça peu à peu, pas à pas.

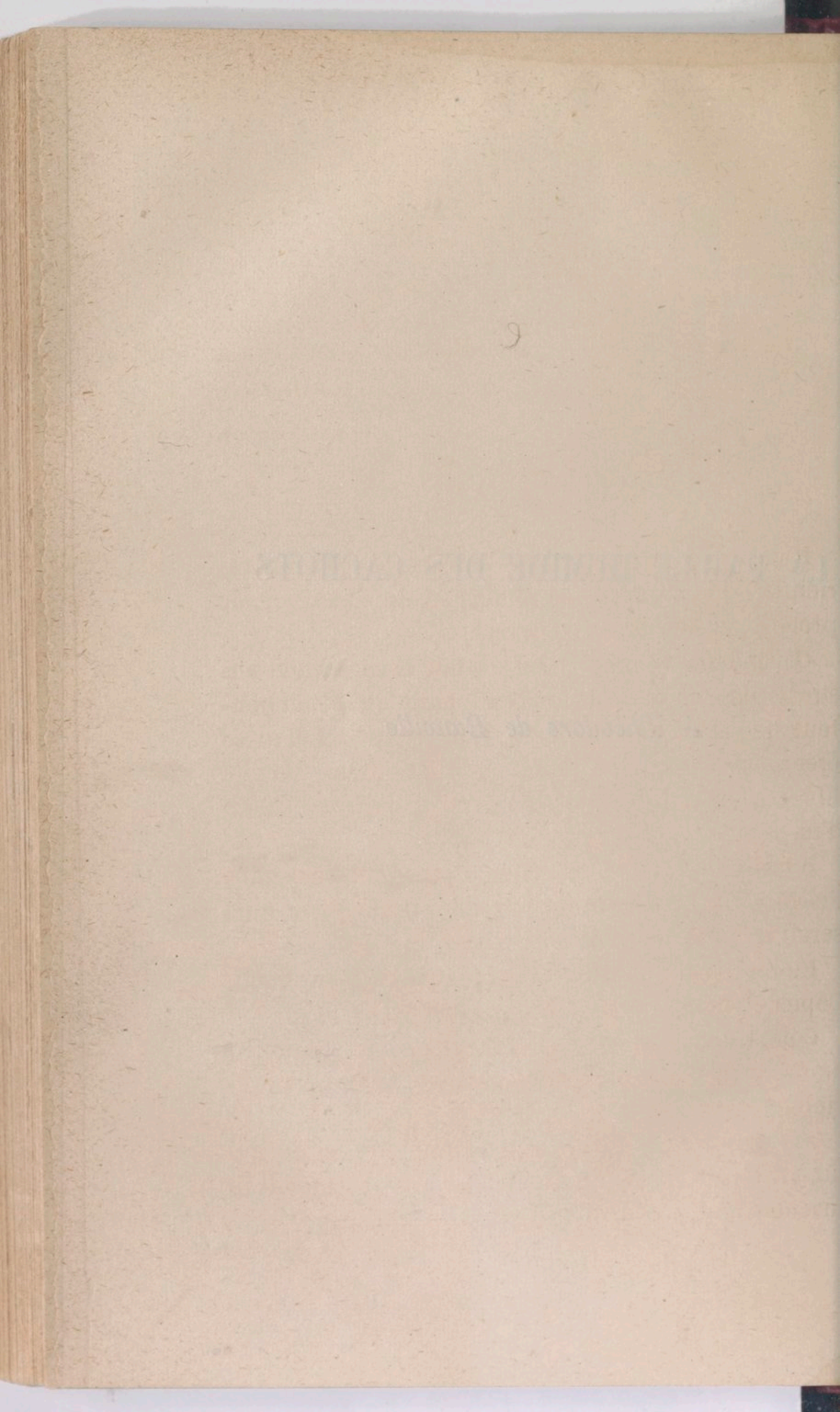
Quand il eut de l'eau jusqu'au cou, il jeta au loin sa torche qui s'éteignit en sifflant dans le lac. Puis il s'arrêta un instant, les yeux grands ouverts dans la nuit, la bouche souriante à l'idée de la mort. Un lambeau de chanson lui passa dans la cervelle, et il chanta machinalement en se laissant couler :

Mon matelot à l'eau tombé,
Mon matelot à l'eau tombé,
On n'retrouva que son chapeau,
Et traderi tra la la la,
On n'retrouva que son chapeau,
Et traderi tra la la la,
Et traderi tra la lère.

On n'retrouva que son chapeau,
On n'retrouva que son chapeau,
Et son âme est partic sur l'eau,
Et traderi tra la la la,
Et son âme est partie sur l'eau,
Et traderi tra la la la,
Et traderi tra la lère.

LA PAILLE HUMIDE DES CACHOTS

A Théodore de Banville



Dans l'courant d'la s'main' prochaine,
Si le temps est beau,
Nous irons près de Fontaine-
Bleau.

(Raoul Ponchon).

Il passa ses dix premières années de prison sans rien faire, le temps de se retourner, de s'installer, de prendre les habitudes de la maison.

Cependant, comme il lui restait encore vingt ans sur la planche, il se dit un beau matin qu'il était honteux de mener une vie de fainéant, et qu'il fallait se créer une occupation digne (non pas d'un homme libre, puisqu'il était prisonnier), mais simplement d'un homme.

Il consacra un an à réfléchir, à peser les différentes idées qui lui passèrent par la tête, à chercher quel serait le but définitif de son existence.

Élever une araignée ? C'était bien vieux, bien connu. Copier Pellisson, peuh ! un pur plagiat !

Compter sur ses doigts les rugosités du mur ? amusement ridicule, inutile, sans résultat appréciable !

— Il faudrait, se dit-il, trouver quelque chose qui fût à la fois curieux, profitable et vengeur. Il faudrait inventer une besogne qui fît passer le temps, qui

produisît quelque bien-être, et qui eût la valeur d'un protestation.

Une nouvelle année fut employée à cette trou vaille, et le succès récompensa enfin tant de persév rance.

Le prisonnier habitait un véritable cachot, où soleil n'entrait guère qu'une demi-heure par jou et encore par un mince filet semblable à un cheve de lumière. La couche où le malheureux reposa ses membres endoloris était bien réellement de paille humide.

— Eh bien ! s'écria-t-il avec énergie, je vais ennuy mes geôliers et blaguer la justice ; je ferai sécher m paille !

Il compta d'abord les brins qui composaient s botte. Il y en avait mille trois cent sept. Une pauvr botte !

Il fit ensuite une expérience pour savoir combie il fallait de temps pour sécher un brin. Il fallait tro quarts d'heure.

Cela faisait donc en tout, pour les mille trois ce sept brins, une somme de neuf cent quatre-ving heures et quinze minutes, soit, à une demi-heu de soleil par jour, dix-neuf cent soixante et u jours.

En mettant que le soleil ne brille, en moyenn qu'un jour sur trois, on arrivait à un total de sei ans, un mois, une semaine et six jours.

C'était, à six mois près, ce qui lui restait à faire.

Il se mit donc à l'œuvre.

Chaque fois que le soleil brillait, le prisonnier portait un brin de paille dans le rayon, et usait ainsi tout son soleil. Le reste du temps, il gardait au chaud sous ses vêtements ce qu'il avait pu sécher.

Dix ans se passèrent. Le prisonnier ne couchait plus que sur un tiers de botte humide, et il avait la poitrine bourrée des deux autres tiers, qui avaient sué peu à peu.

Quinze ans se passèrent. O joie ! Il ne restait plus que cent trente-six brins de paille humide. Encore quatre cent huit jours, et le prisonnier pourrait enfin se dresser, fier de son œuvre, vainqueur de la société, et crier d'une voix vengeresse avec le rire satanique des révoltés :

— Ah ! ah ! vous m'aviez condamné à la paille humide des cachots. Eh bien ! pleurez de rage ! je couche sur de la paille sèche.

Hélas ! le sort cruel guettait sa proie.

Une nuit que le prisonnier rêvait à son bonheur futur, dans son ivresse il fit des gestes fous, renversa sa cruche, et l'eau tomba ruisselante sur sa poitrine.

Toute la paille était mouillée.

Que faire maintenant ? Recommencer le travail de Sisyphe ? Passer encore quinze ans à faire entrer des brins de soleil dans des brins de paille ?

Et le découragement ! Vous, les heureux du monde, qui renoncez à un plaisir quand il faut faire vingt-cinq pas pour l'avoir, oserez-vous lui jeter la première pierre ?

Mais, direz-vous, il n'avait plus qu'un an et demi à attendre !

Et comptez-vous pour rien l'orgueil blessé, l'espoir avorté ! Quoi ! cet homme aurait travaillé quinze ans pour dormir sur une botte de paille sèche, et il consentirait à quitter sa prison en portant dans ses cheveux des brins de paille humide ! Jamais ! On est digne ou on ne l'est pas.

Huit jours et huit nuits il se débattit dans les angoisses, luttant avec le désespoir, essayant de reprendre pied dans l'anéantissement qui l'envahissait.

Il finit par lâcher prise et par s'avouer vaincu. Il avait perdu la bataille.

Un soir, il tomba sur les genoux, brisé, désespéré.

— Mon Dieu ! dit-il en pleurant, je vous demande pardon d'être sans courage aujourd'hui. J'ai souffert pendant trente ans, j'ai senti mes membres maigrir, ma peau se mortifier, mes yeux s'user, mon sang pâlir, mes cheveux et mes dents tomber. J'ai résisté à la faim, au froid, à la solitude. J'avais un désir qui soutenait mes efforts, j'avais un but à ma vie. Maintenant mon désir est impossible à satisfaire. Maintenant le but a fui pour toujours. Maintenant je suis déshonoré. Pardonnez-moi de déserter mon poste, d'abandonner la bataille, de me sauver comme un lâche. Je n'en puis plus.

Puis un accès d'indignation le reprit :

— Non, cria-t-il, non, mille fois non ! Il ne sera

pas dit que j'aurai perdu ma vie pour rien. Non ! je ne suis pas vaincu ! non, je ne déserterai pas ! Non, je ne suis pas un lâche ! Non, je ne coucherai pas une minute de plus sur la paille humide des cachots ! Non, la société n'aura pas raison de moi !

Et le prisonnier mourut dans la nuit, vaincu comme Brutus, grand comme Caton.

Il mourut d'une indigestion héroïque. Il avait mangé toute sa paille.

Sainte-Pélagie, septembre 1876.

UN LACHE

A Jules Barbey d'Aurevilly

Quelque chose de mieux et de pire qu'un homme.

PAUL BOURGET.)

On ne devrait jamais appeler un homme *lâche*. Car on ne sait pas exactement en quoi consiste la lâcheté, et on ne connaît jamais les causes multiples et complexes qui la déterminent. Sans compter les questions de tempérament qui font qu'un homme a le sang plus ou moins vif, regimbe sous l'insulte ou la garde pour s'en venger à loisir, il y a mille circonstances de temps, de milieu, d'âge, d'éducation, dont il faudrait pouvoir tenir compte avant de porter un jugement. Puis la bravoure varie autant que les occasions où elle se produit. On a vu des hommes, extrêmement courageux devant un péril physique, trembler et pleurer à la façon des femmes devant un danger moral. Des traîneurs de sabre, nourris de poudre, couverts de blessures glorieuses, ont lâché pied dans des batailles de conscience. Des poltrons ont fait un jour acte d'héroïsme. Par contre, il y a des héros qui ont une peur enfantine pour se faire arracher une dent. Des femmelettes, qui se trouvent mal en voyant saigner un poulet, pansent des amputés, et accouchent sans pousser un cri. Des malheureux s'empoisonnent avec une

décoction d'allumettes, plutôt que de se poser le canon d'une arme sur la tempe; et ces timides, qu'effraie le froid de l'acier, meurent pendant trois jours dans une agonie atroce qui ne leur tire par une seule plainte.

Je vais vous raconter la fin d'un lâche.

Quand nous fûmes arrivés au fond de ce val perdu, où il m'avait conduit, le pauvre diable me prit silencieusement les deux mains et se mit à pleurer.

Je savais combien il avait sujet d'être triste, et je me prêtais souvent aux épanchements de sa douleur. Il m'avait dit plus d'une fois son enfance misérable, et je connaissais les gênes de sa vie présente. Il était le fils naturel d'une comédienne et d'un juif qui était mort en prison. Sa mère avait traîné l'enfant à la suite de ses malles, dans tous les théâtres de province et de l'étranger où l'avaient jetée les hasards du cabotinage. Il avait mangé avec elle le pain de la prostitution, bu le champagne des soupers, servi de joujou aux entreteneurs. Depuis l'âge de raison jusqu'à seize ans, il avait changé de papa aussi souvent que sa mère avait changé de robe, et elle en mettait quelquefois plusieurs dans la même journée. Un beau matin, la mère avait filé sans le prévenir, le laissant seul et sans ressources dans un coin de l'Amérique du Sud. Il ne l'avait jamais retrouvée. Il s'était tiré d'affaire comme il avait pu, c'est-à-dire mal. Il était revenu cependant à Paris, patrie des déclassés et des désespérés. Mais il n'avait point réussi à y gagner son pain comme il l'aurait fallu. Il avait vécu de hasard,

aidé par celui-ci, logé par celui-là, nourri un peu par tout le monde. Car il était connu dans cette famille de bohême qui vit sur les planches et qui a le cœur sur la main. Mal élevé, habitué à un luxe interlope et à la fainéantise, ne sachant d'ailleurs aucun métier, ayant reçu une instruction à la diable, de bric et de broc, il était incapable, comme disent les gens du peuple, de faire œuvre de ses dix doigts. Un an, deux ans, furent usés dans cette paresse. Il se laissait couler dans l'inertie. De temps en temps un accès de honte et de dignité le prenait. Alors il trouvait des résolutions, alors il se décidait au travail. Mais tout cela fondait dans un déluge de larmes inutiles. Comme, malgré tout, c'était un charmant garçon, original, bizarre, et plus à plaindre en somme qu'à blâmer, je lui avais souvent témoigné une amitié pitoyable, et j'étais presque toujours le confident de ces crises qui commençaient par des révoltes et finissaient en pleurnicheries.

Toutefois, je ne l'avais jamais vu aussi profondément nâvré, aussi lugubrement découragé que le jour où il m'emmena au fond de ce val perdu. Ce jour-là, ce n'étaient plus des larmes d'enfant qui mouillaient ses joues; c'étaient des sanglots d'homme qui lui secouaient la poitrine.

Je le calmai un peu, par quelques bonnes paroles. A mon grand étonnement, il ne se laissa pas dorloter par les consolations, comme il faisait d'ordinaire. Il coupa court brusquement à mes câlineries, et me regarda en face avec une résolution tranquille.

— Vous avez l'air de m'aimer un peu, me dit-il. Mais feriez-vous pour moi une chose qui mettrait fin à tous mes maux?

— Oui, je ferais tout le possible.

— Eh bien! si vous avez quelque affection pour moi, vous pouvez me le prouver en me rendant un service qui fera la plus grande joie de ma vie.

— Quoi donc? lui demandai-je avec anxiété.

— Il faut que vous m'aidiez à mourir.

— A mourir! Êtes-vous fou?

Je commençais à le croire fou, en effet, et je ne comprenais pas où il voulait en venir. J'aurais pris cela pour une farce, si son air grave, son geste délibéré, sa voix ferme, ne m'eussent convaincu qu'il était sérieux. Ce n'était pas même là une parole en l'air, une de ces phrases qu'on dit sans y réfléchir dans les moments de souffrance. C'était une proposition froide qui me fit peur.

— Laissez-moi vous expliquer, continua-t-il, quelle est mon intention, quelles sont les causes qui m'y font résoudre. Laissez-moi vous prouver que je ne suis pas fou. Je ne vous raconterai pas une fois de plus ma singulière existence. Vous en connaissez tous les tristes et honteux détails. Vous savez en outre comment je vis à l'heure qu'il est. Je connais d'avance les excuses que votre bonté va chercher pour me défendre; mais je ne puis les accepter. J'ai la conscience de vivre en ce moment comme un malhonnête homme. Tant que j'ai été un enfant, j'ai pu trouver moi-même des raisons à mon oisiveté, et ne point trop rougir de

mon parasitisme. Aujourd'hui je sens que je deviens ignoble ; et, ce qui est plus épouvantable encore, je sens que je n'ai pas assez de force pour cesser de l'être. Ne m'interrompez pas, je vous en prie ! Vous allez me dire apparemment que ce n'est pas ma faute, que ma déplorable éducation est cause de tout, et que je puis encore m'amender. Non, mon ami, je ne le puis pas. Je me connais à fond et je sais exactement la limite de mon honnêteté. Si je continue à vivre, je deviendrai une canaille. Ce n'est pas pour rien que j'ai dans les veines le sang d'un drôle et d'une fille. Fatalement je dois chasser de race. Il n'y a qu'un moyen d'empêcher cela, c'est de mourir. D'ailleurs, mon ami, j'ai encore d'autres raisons à vous donner, et de plus irréfutables. J'aime une jeune fille. Je l'aime profondément. Voilà de quoi se racheter, pensez-vous ! Vous êtes de ceux qui croient aux réhabilitations par l'amour. Celle-là aussi m'est fermée, mon ami. Cette jeune fille que j'aime, je ne puis d'abord m'en faire aimer. Elle est pure, riche, adorée, et ce n'est pas pour un bohème, pour un pique-assiette, pour un bâtard, pour un enfant de la balle comme moi, que le four chauffe ! Et quand bien même je pourrais en être aimé, ce serait plus horrible encore. Vous ne comprenez pas ? Il faut que je vous dise tout, puisque vous êtes en quelque sorte mon confesseur. Le sang de mes parents ne m'a pas transmis seulement le mal moral, il m'a infecté aussi d'un mal physique. Et ce mal, des débauches précoces l'ont fait fleurir dans mon pauvre corps. Comprenez-vous,

maintenant? Je n'ai pas été soigné. J'ai laissé les choses suivre leur cours. Dans quelques années, dans quelques mois peut-être, je serai en proie aux dernières morsures du monstre. Mes cheveux, mes dents, ma chair y passeront. Il est trop tard aujourd'hui pour lutter. Quand je vous le disais, qu'on n'est pas impunément l'enfant de deux pourritures ! Êtes-vous convaincu enfin, mon cher ami? Vous voyez que je suis calme, que je ne m'exalte pas, que je raisonne froidement, que je pèse tous les motifs de ma détermination. En toute franchise, répondez-moi comme si vous vous répondiez à vous-même ! N'est-il pas vrai que je n'ai pas une raison pour vivre, et que j'en ai mille pour mourir? Voyons, avouez donc sincèrement, avouez que je ne puis sortir honorablement de cette impasse que par le suicide. Ayez le courage d'être un véritable ami !

— Ma foi ! fis-je, ébranlé par son accent et ses preuves, je ne savais pas tout cela. Pauvre, pauvre garçon ! Évidemment la mort vaut mieux.

— Alors, vous voudrez bien me rendre le service que je vous ai demandé ?

Il dit cela d'un air joyeux qui me fit froid dans le dos. J'avais répondu à ses instances, à son raisonnement logique ; mais j'avais répondu presque à voix basse, sans songer aux conséquences de mon approbation. Maintenant je regrettais d'avoir acquiescé. Il s'en aperçut.

— Oh ! s'écria-t-il, est-ce que vous seriez lâche comme moi?

— Pourquoi lâche? Et pourquoi comme vous? Ma parole d'honneur! je ne comprends plus.

— Comment! vous n'avez pas encore vu ce que je voulais! Mais je viens de vous dire que j'étais lâche, cela doit vous expliquer quel service je vous demande. Oui, je sais que la mort est mon seul recours; je sais que je ne peux plus, que je ne dois plus vivre; je sais qu'il faut me tuer. Mais je n'ose pas le faire, j'ai peur, je suis lâche, vous dis-je, je suis un misérable lâche!

— Eh bien! eh bien! balbutiai-je en tremblant; car je commençais à entrevoir l'abominable vérité.

— Eh bien! dit-il d'une voix vibrante, il faut que vous me *suicidiez*.

Et il me tendit un revolver.

Je reculai avec horreur à la pensée du crime qu'il me proposait.

Alors il s'approcha de moi, me pria, me supplia.

Il avait tout prévu; il portait dans sa poche une lettre où il disait se donner la mort; je ne serais pas inquiété; le val était absolument désert; je devais avoir pitié de lui; j'étais le seul ami qu'il eût jamais rencontré, et je lui refusais le seul service qu'il m'eût jamais demandé; il allait donc devenir un coquin, une fange, et ce serait ma faute; il serait si heureux de mourir; je devais lui donner la mort comme une aumône; c'était une bonne action que j'allais faire!

Et son accent était profond, émouvant, troublant. Sa folie me gagnait. Tout en me défendant d'une main de plus en plus faible, je l'écoutais et je l'approu-

vais, je me persuadais peu à peu qu'il avait raison. Lui, sentant que je mollissais en sa faveur, redoublait de prières. Il avait des caresses dans la voix, des supplications irrésistibles, quelque chose de la femme qui enjôle.

— Tu veux bien, n'est-ce pas ? me dit-il enfin tout bas à l'oreille.

Et il me mit le revolver dans la main.

Le canon de l'arme était tourné droit vers sa bouche. J'étais effaré. Il poussa un petit cri d'enfant. Je fermai les yeux en pressant la détente, et je lui fis sauter la cervelle.

LE DISSÉQUÉ

A Gustave Flaubert

L'artifice de la nature est inexplicable.
(BOSSUET.)

Dans une des vieilles, sales et bizarres ruelles qui rampent encore au fond de certains recoins du quartier Latin, il y avait en 1871 une crêmerie borgne, surnommée par les clients eux-mêmes le *Rendez-vous des Affamés*.

Derrière les vitres se balançaient de petits cartons flétris, sur lesquels on lisait : *Riz. — Café. — Ordinaire à* 3 *sous.*

Le bas des rideaux, brodé de reprises, frissonnait au-dessus de quatre grands plats de faïence.

Oh ! ces quatre grands plats, qu'on retrouve à la montre de toutes les crêmeries, plats misérables, plats immuables ! Ils ont un bord festonné comme une collerette. Mais les festons sont coupés par des fêlures noires, qu'on prendrait pour des dessins de rivières sur une carte géographique, si elles n'étaient çà et là traversées par des ligatures en fil de fer. Sur l'émail craquelé se battent éternellement des coqs bleus aux poses extravagantes, dragons mythologiques chargés de garder les trésors qui reposent dans les quatre grands plats.

Dans les quatre grands plats, il y a de l'ambrois pour les meurt-de-faim. Là le bœuf nature, pâle filandreux, se dessèche sur une maigre litière de pe sil. Ici, dans une sauce où il y a un peu d'huile, na gent les haricots blancs ; on dirait un ciel lourd et fl conneux, dans lequel un croissant d'oignon figure lune. Plus loin, le riz grumeleux se gonfle en réci que baigne une mer bleuâtre. Tout au bout du ran les pruneaux ridés, dans leur jus noir, ressemble aux chiens morts et dégonflés qui font des îlots dar la Bièvre.

C'est là que je mangeais pendant la Commune.

A ce moment, il venait peu de monde au *Rendez-vou des Affamés*, puisque les affamés étaient en train de s battre.

Tous les soirs, à l'heure du dîner, le patron es suyait par routine les tables de marbre gris, et dispo sait d'un air ennuyé les couverts bossués en fer battu les verres épais, les grosses assiettes lourdes et le petits carafons légers. A part deux ou trois convive de rencontre, recrues du hasard, nous n'étions jamai que cinq pour répondre à ces avances : deux vieux ou vriers dont l'un était infirme, un petit quincaillier d quartier, un étudiant et moi.

Les deux ouvriers se mettaient à la même table ils avaient l'air de mépriser beaucoup le quincaillier qui s'asseyait tout seul à l'entrée de la salle et lisai le *Bien public* en mangeant. Ils l'appelaient entre eu vieux boulendos. De temps en temps, quand les af faires de la Commune allaient bien, ils se payaien

une chopine et quelques demi-setiers de supplément. Ces jours-là, en s'en allant, ils fredonnaient, sur un air de vieille complainte, ce refrain de leur jeune temps :

De Rouen j'm'en fus à Nantes,
Ville bien commerçante,
Où j'me fis recevoir
Compagnon du devoir.

Ces deux braves gens, le quincaillier et moi, nous entrions naturellement par la porte de la rue. Le cinquième habitué, l'étudiant, arrivait toujours par la porte de la cuisine. Vers les sept heures, il apparaissait nu-tête près des fourneaux, où la patronne tenait au chaud sa soupe. Il buvait d'abord un grand verre d'eau avec avidité. Il dînait ensuite très-lentement. Son dîner était toujours le même : une soupe aux lentilles, très-épaisse, une omelette à peine cuite, une purée de pois et du fromage. Quand il avait fini, il se penchait en arrière sur sa chaise et semblait dormir pendant près d'une demi-heure, comme un boa qui digère. Quand le cartel au-dessus du comptoir sonnait huit heures, il se levait et s'en allait par la cuisine, comme il était venu, sans s'occuper de personne.

Sa tête était singulière. Une broussaille de cheveux noirs, frisés, entortillés, voilait le front. Quelques mèches rebelles se dressaient par-ci par-là, semblables à des fusées. La barbe était, au contraire, très-fine et très-régulière. Dans ce cadre sombre, luisaient

deux yeux grands et clairs, presque vagues à for
d'être doux. La face, d'un blanc mat, semblait écl
rée à leur lumière indécise.

Quant au corps qui portait cette tête bizarre, c
tait le corps d'un enfant, faible, maigre, gauche.

Cet être original, ces habitudes et ces allures q
tenaient de la monomanie, ce silence impénétrab
piquèrent vivement ma curiosité. Quel étudiant ce
pouvait-il être? Était-ce même un étudiant? J'ava
bien entendu les deux ouvriers l'appeler ainsi, ma
cela ne prouvait rien. Je n'y pus tenir, et j'interr
geai le patron.

— C'est monsieur Féru, répondit-il. Il est bie
connu dans le quartier.

— Ah! qu'est-ce qu'il fait donc?

— Il est étudiant en médecine, et il a soigné bie
des pauvres gens pour rien. C'est un bon garço
allez! Seulement, il est un peu sauvage.

— Oui, il me semble. Sa figure m'intéressait beau
coup. C'est pour cela que je vous ai demandé qui
était. Quelles drôles d'habitudes il a!

Le patron était enchanté de pouvoir bavarder u
peu avec quelqu'un, et il ne se fit pas prier pour con
tinuer.

— Ah! voyez-vous, me dit-il d'un air malin, ça
c'est toute une histoire!

Et, se penchant à mon oreille, il ajouta :

— C'est un philosophe; il a un grain.

— Comment cela?

— Oui, il est un peu toc! Il travaille trop. Il ne des

ɜnd que pour manger. Oh! je vous parle savamment e ce qu'il fait : il demeure dans la maison et c'est ıa femme qui fait sa chambre. Si vous voyiez son à art, un vrai capharnaüm! Des bouquins, des os, des aperasses! Il écrit comme un damné. Il fait même ussi des vers!

— Mais je ne vois rien là dedans qui puisse faire upposer...

— Mais si! mais si! Voyons, un jeune homme de ingt-cinq ans qui bûche comme cela toute la jourıée, ce n'est pas naturel. Il n'a seulement jamais fait ıne noce de sa vie. Et puis, avez-vous remarqué ce ju'il mange?

— Oui, toujours la même chose.

— Eh bien, c'est une affaire de principe.

— Ah bah! de principe?

— Parfaitement. Je lui ai dit plusieurs fois qu'il se 'erait du mal, de ne jamais changer de nourriture. Alors il m'a expliqué pourquoi il ne changerait pas. Vous allez voir! Il faut être vraiment fêlé pour avoir des idées comme ça. Les œufs et le fromage, il dit qu'il y a dedans des machines bonnes pour le cerveau, des choses qui s'appellent en *ine*, je ne sais plus...

— De l'albumine et de la caséine, peut-être?

— Oui, c'est cela. Mais ce n'est pas là le plus amusant. Il prétend que la purée de pois donne du phosphore et que les lentilles rendent l'esprit juste.

Le patron ne put s'empêcher de rire sur cette dernière confidence.

— Je ne veux pas dire, ajouta-t-il en se calma
qu'il ne soit pas intelligent. Au contraire! il par
qu'il est très-fort. Il a eu un prix de médecine qu
que part, et il a déjà écrit des articles dans des jo
naux.

— Vous ne savez pas lesquels?

— Si! Il y en a un qu'il reçoit. Ça s'appelle la *vue positive.*

— Et il fait aussi des vers, disiez-vous?

— Oui, beaucoup, même beaucoup trop, le pauv
diable! Entre nous, je crois que c'est cela qui lui
quine le grand ressort. Ma femme en a lu quelqu
fois, en faisant sa chambre. Elle dit qu'ils sont trè
bien. Mais, vous savez, les femmes! elles n'y conna
sent pas grand'chose. Et puis elles aiment tout ce q
est chanson. Ma femme en achète bien pour quat
sous tous les dimanches. Alors, vous comprenez...

— Je comprends cela! C'est très-amusant, les cha
sons.

— Pardi! si vous êtes amateur, il faut que je di
à ma femme de vous montrer quelque chose
monsieur Féru.

— Oh! non! je ne voudrais pas! Ce serait une i
discrétion. Je vous en prie, ne faites pas cela.

J'eus beau dire. Le lendemain, comme j'arriva
le patron accourut à moi en riant et me remit
bout de papier froissé, couvert de ratures, sous le
quels je parvins à déchiffrer les vers suivants. C'éta
sans doute la fin d'une pièce, et il manquait le pr
mier mot du développement :

. . . . Pour se purger des cent corruptions
Que la vie et la mort versent en ses sillons,
Pour refondre et pétrir le cadavre et l'ordure,
Et dans un moule neuf couler la pourriture,
Pour semer dans ses flancs cet effroyable engrais
Et le vomir au ciel en robustes forêts,
Mieux que des grands lions et des aigles superbes,
La Nature se sert du peuple obscur des herbes.
Durs ongles du jaguar, crocs aiguisés du loup,
Corbeaux, dont le bec droit s'enfonce comme un clou,
Tenailles des vautours, vous êtes moins terribles
Que cette légion d'ouvriers invisibles!
Mâchant les nerfs, sciant les os gélatineux,
Rongeant des intestins les innombrables nœuds,
Vermine de la mort, ils travaillent à boire
Du hideux sang figé la fange flasque et noire.
Et voici qu'à la place où les os ruinés
Souillaient de leur odeur les champs empoisonnés,
Déborde à flots pressés une herbe drue et verte,
Rougit superbement quelque fleur grande ouverte,
Fleurs et gazons éclos de ces sucs empestés
Que les fossoyeurs nains à la terre ont portés.
Pour épurer le ciel, pour nettoyer le monde,
Et changer en parfums la pourriture immonde,
Pour mêler à la sève ardente de ton sein
D'un corps décomposé l'écoulement malsain,
Pour nourrir de ces chairs liquides et puantes
Un arbre aux bras noueux, aux racines géantes,
Pour dresser dans l'azur son front de fleurs couvert,
Nature, il te suffit d'une mouche ou d'un ver!

— Eh bien, fit le patron, qu'en pensez-vous? Êtes-vous de l'avis de ma femme?

— Certainement. Ces vers-là sont très-curieux. Monsieur Féru n'est évidemment pas le premier venu. Je voudrais bien le connaître davantage.

En ce moment, sept heures et demie sonnaient, et

Féru entrait par la porte de la cuisine. Quand il fu assis, le patron s'approcha de lui et lui parla à l'o reille. Quelle sottise commettait cet imbécile? Est-c que, par hasard, il lui parlerait de moi? Je n'en dou tai plus, quand je vis le jeune homme lever la têt pour me regarder. J'étais fort gêné par ce regard d'autant plus que je tenais la pièce de vers à la main

Je ne savais trop comment me tirer de ce pas ridi cule, quand Féru lui-même vint à moi et me dit d'un voix extrêmement douce :

— Est-il vrai, monsieur, que vous trouviez ces ver de votre goût?

— Je les trouve fort bien, monsieur, répondis-je mais je vous demande pardon de l'indiscrétion...

— Oh! je ne saurais vous en vouloir, puisque cel me vaut des compliments. C'est la première foi qu'on m'en fait à propos de mes vers.

J'étais étonné de son aisance, de son affabilité. C sauvage était fort aimable. Je me levai et le recon duisis à sa table, où je pris place en face de lui.

Ses vers furent naturellement le sujet de notre con versation. Je lui dis que j'étais moi-même poëte; et après avoir loué sans réserve la belle venue, le souffl large et la touche vigoureuse de sa pièce, je lui fi quelques observations de détails sur certaines répéti tions, sur quelques rimes faibles et autres menue fautes. Il me promit de me montrer d'autres vers, e nous nous quittâmes ce soir-là presque amis, de cett amitié rapide et franche qui éclot entre jeunes gens

Au bout de quelques jours, nous étions tout à fai

és. Tous les soirs nous causions pendant une bonne eure. Par un hasard agréable, nos idées étaient pa-illes sur bien des points, en art et en philosophie. [ais, autant il se livrait en parlant de vers, autant il emblait se tenir clos et réservé en discutant certains rands problèmes philosophiques. Pourtant je voyais ien qu'il était matérialiste; je sentais qu'il était ar-ivé aux dernières conclusions du système. Pourquoi épugnait-il à exposer clairement son opinion, qu'il evait certainement avoir corroborée de sa science hysiologique et de ses études médicales? Deux ou rois fois, je le poussai assez vivement sur la ques-ion; il se dérobait toujours. Enfin je lui demandai rûment un beau soir pourquoi il ne me parlait ja-nais médecine, et n'osait pas en quelque sorte des-endre au fond de son athéisme.

— Je ne vous parle pas médecine, répondit-il, parce que vous n'êtes point médecin, parce que l'éta-age d'une science devant quelqu'un qui ne la possède pas ressemble à du charlatanisme.

— Je ne suis pas médecin, il est vrai; mais je ne suis pas non plus un ignorant dans votre science. Mon père est médecin, et j'ai étudié avec lui. Vous pouvez donc être sûr que je vous écouterai très-sin-cèrement et sans arrière-pensée.

Comme il se taisait et ne paraissait pas, malgré ma réponse, plus disposé à s'ouvrir, je lui fis entendre que je soupçonnais quelque mauvaise cause à sa ré-serve et que sans doute il n'avait pas assez confiance en moi.

— Oh! dit-il, je vous supplie de ne pas croire cela

— Alors, que dois-je penser? Serait-ce, ajoutai-j
en riant, que vous n'êtes pas sûr de votre doctrine
Êtes-vous donc un de ces philosophes superficiels qu
prennent un système sans y tenir, comme on pren
un bock sans avoir soif? Avez-vous peur de rester e
route en voulant approfondir votre idée?

— Parbleu! reprit-il, voilà qui est plaisant! J'a
peur d'approfondir mon idée! Je suis un philosoph
superficiel! Mais vous ne me connaissez pas du tou
mon cher ami! Sachez que j'étudie, que je pense, qu
je cherche, depuis tantôt dix ans. Et je me suis si pe
creusé la tête que certains de mes camarades préten
dent qu'elle est vide. Quant à mon idée, j'ai pris l'ha
bitude de la tenir en moi et d'éviter toute questio
qui peut la faire voir. Je n'aime pas à passer pou
un idiot, j'aime mieux passer pour un sauvage.

— Votre idée est donc bien étrange?

— Non, elle est toute simple.

— Eh bien ! vous pouvez me la dire. J'espère qu
vous ne me confondez pas avec les sots qui rient d
tout. Vous-même avez avoué que j'avais été seul à ad
mirer vos vers. Ne puis-je pas être aussi bien capabl
de comprendre votre idée ?

— Au fait, pourquoi pas? Tenez, je vous aime beau
coup, je vais vous traiter en véritable ami et vous avoue
tout. Mais, au moins, ne vous attendez pas à quelqu
chose de monstrueux et de gigantesque, n'écarquille
pas les yeux d'avance. Ce que vous allez entendre es
une vérité de monsieur de la Palice, rien de plus.

Il posa les deux coudes sur la table, se passa la main sur la figure et commença d'un air calme en fixant sur moi son regard nuageux.

— Je suis matérialiste, comme vous l'avez compris. C'est vous dire que je ne reconnais au monde qu'une substance, la matière. Tout les phénomènes sont donc des phénomènes matériels. Quand je dis *donc*, j'ai tort : c'est précisément ce *donc* qu'il faut rendre évident. Or, jusqu'ici, personne ne l'a fait. On a parfaitement ramené à la matière tous les phénomènes physiologiques, physiques et chimiques; mais on n'a pu y ramener les phénomènes intellectuels. J'entends par là qu'on n'a jamais pris la matière en flagrant délit de pensée. Voilà ce qu'il faut chercher, et ce que j'espère trouver. Vous voyez que cela est tout naturel.

— Votre raisonnement, oui ; mais votre moyen pratique, je ne le vois pas.

— Mon Dieu ! il suffirait d'arriver à ceci : analyser, disséquer, tenir sous ses doigts un cerveau pensant. Évidemment on saisirait la pensée, on la sentirait, on la toucherait, comme on saisit, comme on sent, comme on touche un phénomène électrique, par exemple.

— Mais comment pouvez-vous espérer une telle possibilité : étudier un cerveau pensant !

— Ah ! voilà le point difficile, c'est certain. Cependant, j'ai déjà l'intention de tenter une chose qui en approche, et qui m'y mènera. Je veux disséquer un être vivant.

— Un être vivant ?

— Oui. Et puisque je vous ai dit mon idée, je puis

bien vous confier tous les songes insensés qu'elle m'a fait faire. Mon rêve serait de pouvoir étudier sur des hommes.

— C'est épouvantable, ce que vous me dites-là! Vous tueriez des hommes, alors, pour vous, pour votre plaisir!

— Non, pas pour mon plaisir. Je tuerais des hommes pour le bien des hommes.

Sa figure était en ce moment toute changée. Ses yeux, de vagues, étaient devenus fixes et presque hagards; une légère rongeur colorait son teint blanc, comme s'il avait la fièvre. Il était là, immobile devant moi, le menton appuyé sur ses deux poings. Il semblait en extase. Certainement il était possédé par son idée plus qu'on ne doit l'être en énonçant une théorie. Je compris qu'il y avait là autre chose qu'une simple tension de l'intelligence; son idée était une idée fixe, et le pauvre malheureux était un peu monomane. Je me reprochai alors amèrement d'avoir ainsi engagé la conversation, et d'avoir amené Féru sur un terrain dont il avait sans doute peur parce qu'il avait l'habitude de s'y égarer. Je ne savais comment le rappeler à la réalité.

Il y revint de lui-même au bout de quelques minutes, en secouant vivement la tête, comme s'il était taquiné par un insecte. La coloration de ses joues tomba subitement, et il devint très pâle.

— Qu'avez-vous? lui dis-je. Est-ce que vous souffrez?

— Non, non, répondit-il en se levant pour s'en aller.

Quand il fut près de la porte, il se retourna lentement. Il avait l'air d'avoir oublié quelque chose.

— Ah ! fit-il tout à coup, je me rappelle. Je voulais vous dire de ne plus me parler de cela, n'est-ce pas ?

Il n'avait pas besoin de me faire cette recommandation. Depuis ce jour, je l'aurais plutôt détourné d'un tel sujet que de l'y entraîner. Nous nous contentions donc de parler d'art et de poésie. D'ailleurs il se montrait moins familier, semblait gêné avec moi, et me laissait souvent disserter tout seul. Peu à peu son silence devint même une sorte de refus. Je sentis que je l'importunais, et nous redevînmes des étrangers l'un pour l'autre.

Il se remit dans son coin, en tournant le dos à la salle. Je me rapprochai des ouvriers, dont la causerie accompagnait seule maintenant le bruit des cinq maigres repas.

Environ huit jours après notre séparation définitive, arriva la fin de la Commune.

Le mercredi 24 mai, j'entrai dans la crèmerie, l'après-midi, chassé de chez moi par la bataille. Je n'avais rien mangé depuis la veille, et je me fis servir à déjeuner. Dans les rues avoisinantes, à cinq minutes tout au plus, la lutte continuait. On entendait les coups de fusil claquer comme des coups de fouet dans une chambre étouffée. Le bruit se rapprochait par moments, puis s'éloignait.

Le quincaillier arriva quelques instants après moi.

— Je viens chez vous, patron, dit-il. Moi j'ai fermé

ma boutique, et j'aime mieux être avec vous que de rester seul. Cela marche, savez-vous? Nous aurons pour sûr la ligne ici demain. Ce n'est pas malheureux!

Et il débitait des sottises, des insultes, des prophéties après coup, tout ce que peut vomir un poltron contre un parti vaincu.

— Ne parlez pas tant, lui-dis-je. Il y a peut-être des fédérés dans la rue.

Il se retourna terrifié vers la porte, comme si déjà il se sentait pris. Ses genoux faillirent se dérober sous lui. Cet accès de peur calma son accès de rage, et il se tut un moment.

— Vous avez raison, reprit-il. D'ailleurs, les deux ivrognes qui viennent ici tous les soirs ne tarderont pas à arriver sans doute. J'ai vu passer le grand vieux tout à l'heure. Pour sûr il va faire semblant de se battre, et puis il viendra se rafraîchir. Je vous demande un peu, se battre à cet âge-là! Il a plus de soixante-dix ans, le vieux coquin!

Il allait continuer à déblatérer, quand nous entendîmes un grand bruit de vitres cassées dans la cuisine, couverte d'une marquise en verre. On eût dit qu'un corps y était tombé. Le patron et moi, nous y courûmes, tandis que le quincaillier s'affaissait sous une table, en criant:

— C'est une bombe! ça va éclater!

C'était Féru.

Il gisait à terre, couché sur le ventre, et absolument nu. Ses flancs étaient rayés de longues raies rouges

faites par le verre coupant et qui semblaient des coups de rasoir.

Notre premier mouvement fut de le prendre par-dessous les bras pour le relever. Mais à peine était-il retourné que nous le laissâmes tomber sur le dos, saisis à la gorge par une épouvantable horreur. Le malheureux avait la poitrine dépouillée, les chairs à vif, et cela non pas par l'effet du verre, mais par suite d'une opération. Il était disséqué. Les nerfs blancs, les artères bleues, les muscles rouges, les aponévroses grisâtres étaient hideusement mis à jour; et la peau, taillée en un grand lambeau carré, retombait sur le ventre comme un tablier rose.

J'eus le courage enfin de me baisser pour rabattre ce haillon d'épiderme sur cette boucherie, et nous apportâmes le corps dans la salle de devant.

Le quincaillier était toujours immobile, n'osant pas regarder. Il ne nous aida en rien.

Le froid du marbre ayant réveillé Féru, je me penchai vers lui.

— C'est affreux, n'est-ce pas? me dit-il à voix très-basse. C'est mon idée qui a fait cela, voyez-vous!

Je voulus le faire taire.

— Non, non, écoutez-moi, reprit-il. Je vais mourir, c'est sûr, d'ici à un quart d'heure. Écoutez-moi! J'ai eu un accès de folie. J'ai voulu disséquer la vie sur moi. Je n'ai rien senti pendant que je travaillais. C'est tout d'un coup que j'ai repris possession de moi, et alors je souffrais tant, que je me suis jeté par la fenêtre. Ah! quel malheur de m'en aller sans avoir

ma découverte ! Ma préparation anatomique était bien faite, hein ?

Et il essayait de soulever sa tête pour regarder sa poitrine.

— Allez, reprit-il, c'est une grande idée qui meurt avec moi... Disséquer la vie !... Étudier un cerveau pensant !...

Les silences sinistres qui entrecoupaient ses paroles étaient remplis par le crépitement plus rapproché de la fusillade.

— Ils se battent donc toujours !... J'ai profité de ce que tout le monde s'occupait à se battre pour travailler... C'est malin, dites !... Mais pourquoi se battre ? Pour tuer ?... Pourquoi tuer ? Pour rien ?... Moi, j'aurais tué tous ces gens-là, s'ils avaient voulu, et pour quelque chose au moins !... Disséquer la vie !...

En ce moment, la porte s'ouvrit violemment, et le vieil ouvrier entra, soutenu par deux hommes. Il avait du sang sur ses habits.

— Tiens ! fit-il en voyant Féru couché sur une table, il y a déjà un blessé ici ?

— Non, répondit le patron, c'est monsieur Féru qui a voulu se tuer.

— Se tuer ! répondit l'ouvrier ; c'est un rude lâche alors de se tuer pour rien, quand on peut mourir pour quelque chose.

Féru essaya de se soulever, sans doute pour répondre. Mais sa vie se brisa dans ce dernier effort, et il retomba mort sur la table.

L'ouvrier continuait à parler.

— Taisez-vous! lui dis-je. Vous voyez bien qu'il est mort.

— Et puis après? moi aussi je serai peut-être mort tout à l'heure. J'ai bien le droit de dire ce que je pense. Moi, au moins, je meurs pour...

Je l'interrompis en découvrant la poitrine de Féru, et en disant :

— Lui, il est mort pour la science!

L'ouvrier et ses deux compagnons restèrent immobiles, muets, terrifiés. Tout entiers à la contemplation de cet horrible spectacle, ils ne se rendaient pas bien compte de ce qu'ils voyaient et de ce que j'avais dit. Tout à coup, l'un d'eux comprit tout, et, son regard éclairant aussi les autres, tous trois otèrent respectueusement leurs képis.

Pendant ce temps, le quincallier profitait d'un instant de répit dans la fusillade pour se sauver par la porte de derrière. Quand il passa près de moi, j'entendis qu'il grommelait entre ses dents :

— Bon Dieu! ils sont tous plus bêtes les uns que les autres.

LE CHEF-D'ŒUVRE DU CRIME

A la mémoire d'Adrien Juvigny

L'œil du public est un aiguillon de gloire.

(STENDHAL).

Pas de chance! Il avait pour nom de baptême Oscar, pour nom de famille Lapissotte; il était pauvre, sans talent, et il se croyait un homme de génie.

Son premier soin, en entrant dans la vie, fut de prendre un pseudonyme; son second, d'en prendre un autre; et ainsi de suite, pendant dix ans, il usa tous les vocables de fantaisie qu'il put imaginer pour dépister la curiosité de ses contemporains.

Cette curiosité d'ailleurs, qu'il avait l'air de craindre et qu'il convoitait au contraire de toutes ses forces, ne cherchait guère à percer les ténèbres épaisses de son existence. Sous toutes ses étiquettes d'emprunt, qu'il se fît appeler Jacques de la Mole, Antoine Guirland, Tildy Bob, Grégorius Hanpska, qu'il s'affublât de désinences nobles, roturières, étrangères, romantiques ou modernes, il n'en restait pas moins le plus inconnu des plumitifs, le plus obscur des incompris et le plus pauvre des gens de lettres. La gloire ne voulait pas de lui.

— *E pur, si muove!* J'ai quelque chose là! se disait-il avec conviction en frappant de son doigt la boîte osseuse de son crâne, qu'il croyait profond parce qu'il sonnait creux.

On ne saurait croire à quelles aberrations peut pousser la vanité littéraire. Il y a des hommes de véritable talent qu'elle a jetés dans des ridicules inconcevables, et même qu'elle a induits à commettre des actes honteux ou odieux. Qu'est-ce donc lorsqu'elle tourmente un misérable d'une nullité avérée? La patience épuisée, l'orgueil aigri, l'impuissance acquise, une vie gâchée par un espoir inutile et tenace, il n'en faut pas tant pour enfanter l'idée d'en finir par un suicide ou d'en sortir par un crime.

Oscar Lapissotte n'était pas assez brave pour choisir la mort. D'ailleurs, ses prétentions à la supériorité intellectuelle trouvèrent une pâture dans la résolution d'un crime. Il se dit en effet que son génie avait jusqu'alors fait fausse route en s'appliquant aux rêves de l'art, et qu'il était destiné aux violences de l'action. D'autre part, le crime rapporterait une fortune, et la richesse mettrait enfin en pleine lumière cet esprit transcendant qui s'étiolait dans la pauvreté. Artistiquement et moralement, l'incompris se prouva donc qu'il était nécessaire de commettre un crime.

Il le commit. Et, comme si la réalité voulait lui donner raison, pour la première fois de sa vie il fit un chef-d'œuvre.

II

Environ dix ans avant le jour où il devint un scélérat, Oscar Lapissotte avait demeuré au sixième étage dans une maison de la rue Saint-Denis. Perdu au milieu d'une trentaine de locataires, connu seulement sous un de ses nombreux pseudonymes, il y avait été l'amant d'une vieille bonne bavarde qui lui racontait toutes ses petites affaires. Elle servait une veuve, fort âgée, malade et extrêmement riche. Il n'était d'ailleurs resté dans cette maison qu'un mois à peine.

Un soir qu'il venait de quitter un de ses amis, interne à la Pitié, en passant dans une salle pour s'en aller, il reconnut la bonne qui était mourante. Elle lui dit qu'elle n'était plus chez la veuve depuis trois semaines seulement, qu'on l'avait remplacée pour le moment par une femme de ménage, que sa maîtresse était trop infirme pour venir la visiter et que c'était bien désolant.

— Je comprends cela, dit Oscar. Vous voudriez la voir, n'est-ce pas?

— Oh! ce n'est pas pour cela. C'est que j'ai peur, si je meurs ici, que madame ne lise toutes les lettres

que j'ai laissées chez elle et ne me méprise après ma mort.

— Et pourquoi vous mépriserait-elle ?

— Écoutez ! je vais vous dire toute la vérité. Vous avez été mon amant, mais il y a si longtemps que c'est passé, et je puis vous confier que j'ai eu d'autres amours. Vous ne m'en voulez pas, hein ? Et puis, vous savez bien que j'étais pas ce qu'il vous faut, à vous ! Vous êtes un artiste, un homme du monde. Vous m'avez eue en passant, sans y attacher d'importance. Mais j'ai dans la maison une espèce d'homme qui est de mon rang, un cocher, que, si madame le savait, ce serait ma perdition. Et j'ai fait tant de mauvaises choses pour lui ! Ah ! le gueux ! j'en étais folle. Il est le père de mon enfant ; c'est pour cela que j'ai passé par où il a voulu. Il me promettait toujours de le reconnaître et de m'épouser. Aujourd'hui je vois bien que c'était de la frime ; mais n'importe ! Mon petit ne sera pas malheureux avec ce que je lui laisse, et madame est assez bonne pour en avoir soin aussi ; car je lui ai écrit, à madame, que j'avais un enfant. J'ai la lettre là, sous mon oreiller, et je veux qu'on la lui remette quand je n'y serai plus, mais seulement si mes papiers sont brûlés avant. Car, sans cela, je mangerai la lettre plutôt. Je ne veux pas que madame sache tout ce que j'ai fait. Elle serait sans pitié pour le gamin si elle savait qu'il est le fils d'une gourgandine et d'une voleuse.

— Voyons, voyons, ma chère amie, dit brusquement Oscar, expliquez-moi mieux votre situation.

Vous parlez trop vite, vous embrouillez tout, et il faut me mettre au courant nettement, si vous voulez que je vous rende un service. Je ne demande pas mieux, si c'est possible ; mais j'ai besoin de bien comprendre.

A ce moment, Oscar Lapissotte ne songeait nullement au crime. Il se laissait simplement aller à sa curiosité d'homme de lettres, flairait un roman et se préparait de la *copie*.

— Eh bien ! reprit la bonne, voici ce que c'est. Je vais tâcher d'être claire. Je suis tombée malade tout d'un coup, d'une attaque d'apoplexie, dans la rue, et on m'a amenée à l'hôpital. Madame m'y a laissée, parce qu'on ne pouvait pas me transporter d'ici. Je lui ai écrit, et elle m'a répondu. Sa femme de ménage est venue de sa part. Mais ni à madame, ni à la femme de ménage je n'ai pu parler de ce qui me tourmente. J'ai un paquet de lettres du cocher, vous savez bien, du père. Dans les lettres il y a tout plein de vilaines choses, des vols qu'il me conseille et des remerciements qu'il m'envoyait quand je les avais commis. Car j'ai volé, oui, j'ai volé pour lui, volé ma maîtresse. J'aurais dû les brûler, ces lettres maudites. Mais il y avait aussi dedans des mamours et des promesses de mariage, et des assurances qu'il reconnaîtrait le petit. Alors je les gardais. Un jour, le vaurien m'a menacée de me les prendre pour me compromettre. Je lui refusais de l'argent, et il m'a laissé comprendre qu'une fois maître des papiers, il ferait de moi tout ce qu'il voudrait. J'ai eu diablement

peur. Tout de même je n'ai pas voulu me séparer des lettres. Pour les mettre en sûreté, j'ai demandé à madame de lui confier des papiers de famille auxquels je tenais beaucoup, et j'ai ainsi fourré mes lettres dans son secrétaire. Madame m'a donné un tiroir pour moi, avec la clef. Je sais bien que je pourrais lui faire dire que j'ai besoin de mes papiers. Mais je me méfie de la femme de ménage, qui me les apporterait. A des mots qu'elle m'a lâchés, je crois bien deviner qu'elle a aussi le cocher maintenant. C'est un enjôleur, je vous dis. Et s'il l'enjôle, c'est pour avoir le paquet, dont il connaît la cachette. Alors, vous comprenez mon embarras. Oh ! si vous étiez assez bon ! Je ne le mérite pas, c'est vrai ; mais ce serait beau de votre part, de me rendre ce service.

— Quel service ?

— De m'apporter mes lettres.

— Mais comment voulez-vous que je les aie ?

— C'est bien simple, allez ! Le soir, sur les dix heures, madame a pris son chloral pour dormir, et elle dort fort à ce moment. Pendant ce temps, la femme de ménage n'est pas là, puisqu'elle s'en va à sept heures après le dîner. Vous pensez bien que madame ne lui a pas dit qu'elle prenait du chloral, crainte du vol. Elle ne le disait qu'à moi, en qui elle avait pleine confiance, la pauvre. Eh bien ! vous entreriez alors, qu'elle ne vous entendrait pas, et vous pourriez sortir et m'apporter mes lettres. Personne ne vous verrait du reste. Vous savez qu'il y a deux entrées à la maison. Par l'escalier de service le con-

cierge ne s'apercevrait de rien. Oh ! faites cela pour moi, dites !

— Mais vous êtes folle. Et le secrétaire, comment l'ouvrir ? Et la porte de l'appartement, comment la passer ?

— J'ai une double clef du secrétaire. Je l'avais fait fabriquer pour ma honte, pour voler madame. La voici, avec celle de mon tiroir. Voici aussi la clef pour entrer par la cuisine, sur l'escalier de service. Je vous en supplie. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai foi en vous, je suis sûre que vous ferez cela, pour que je meure en paix.

Oscar Lapissotte prit les clefs. Il avait les yeux fixes. Une subite pâleur couvrait sa figure. Des contractions nerveuses tiraillaient le pli de ses lèvres minces. Brusquement, la possibilité du crime lui était apparue. Cette femme morte, et la chose était facile à exécuter.

— Oh ! j'étouffe, j'étouffe, dit la malade que sa longue confidence avait épuisée. A boire ! donnez-moi à boire !

Le dortoir était dans l'ombre, vaguement éclairé par une veilleuse. Dans les lits voisins, tout le monde dormait. Oscar souleva la tête de la malade, retira l'oreiller, et le lui posa sur la bouche où il le maintint d'un poignet de fer pendant au moins dix minutes. Il eut l'épouvantable courage d'attendre, la montre en main.

Quand il découvrit la figure, la malade était asphyxiée. Elle n'avait pu faire un mouvement ni pousser

un cri. Elle semblait avoir succombé à un coup de sang. Il replaça l'oreiller sous la tête, ramena les couvertures sous le menton. Le cadavre avait l'air de dormir.

Le lit de la bonne étant assez près de la porte, l'assassin sortit sans bruit. Il enfila le corridor des internes, passa par une poterne de la rue de la Pitié, et se trouva dehors sans avoir été vu.

Il était neuf heures vingt minutes.

Sans perdre de temps, tout à la fièvre de l'exécution, le misérable partit à grand pas pour la rue Saint-Denis. Il entra dans la maison avant dix heures.

En route il avait mûri tout son plan.

Il pénétra d'abord dans l'écurie, où devaient être les affaires du cocher. Il y prit une cravate, en déchira un petit lambeau, et mit ce lambeau dans sa poche.

Puis il monta par l'escalier de service, quatre à quatre. C'était au premier et on pouvait enjamber les dix-huit marches sans risquer d'être aperçu.

Il ouvrit la porte, entra sans bruit, arriva dans la chambre à coucher, et d'un coup étrangla la vieille femme qui dormait. Là encore il eut le sang-froid de tenir la gorge serrée pendant un bon quart d'heure.

Il ouvrit ensuite le secrétaire. Dans le grand tiroir du milieu il y avait des actions et des obligations; dans le tiroir de gauche, des billets de banque; dans celui de droite des rouleaux de louis. Il fit un tri des titres au porteur et laissa les autres. En tout, titres, or et billets, il y avait cent quarante mille francs, dont il bourra ses poches.

Il s'occupa ensuite des lettres. Il les trouva facilement dans le petit coin, en haut, où la bonne lui avait dit qu'elles étaient.

Il les brûla dans la cheminée, mais en ayant soin de laisser intacts les morceaux les plus compromettants pour la bonne et le cocher. Quelques-uns seulement, bien choisis, suffisaient pour reconstituer toute l'histoire de l'enfant, des provocations au vol, des vols commis. Il les mit en évidence, près du garde-feu, admirablement arrangés pour faire croire qu'on les avait brûlés à la hâte et qu'on était parti avant qu'ils fussent complétement consumés.

Il chiffonna et déchira le lambeau de cravate dans la main droite, fermée et crispée, de la morte.

Il sortit alors, fila comme un éclair jusqu'à la rue, et se mit immédiatement à marcher avec le pas tranquille et distrait d'un rêveur.

Décidément Oscar Lapissotte ne s'était pas trompé en se croyant un homme de génie. Il avait le génie du crime et avait travaillé de main de maître.

III

Un crime, en effet, n'est véritablement un chef-d'œuvre que si l'auteur reste impuni. D'autre part,

l'impunité n'est complète que si la justice condamne un faux coupable.

Oscar Lapissote eut l'impunité complète.

La justice n'hésita pas un seul instant pour trouver l'assassin. Évidemment, c'était le cocher. Les fragments des lettres étaient des indices infaillibles. Quel autre que le cocher, amant de la bonne, pouvait connaître si bien les choses favorables au crime? Quel autre pouvait avoir les clefs? N'avait-il pas commencé par voler la veuve de concert avec la bonne? N'était-il pas logique qu'il eût franchi le pas qui sépare le vol de l'assassinat? D'ailleurs, le bout de cravate accusateur parlait clairement. Pour comble de malheur, le cocher avait de mauvais antécédents. Comme dernière circonstance accablante, il ne put justifier de l'emploi de son temps à l'heure fatale. Il eut beau nier, protester de son innocence, tout était contre lui, rien ne plaidait en sa faveur.

Il fut jugé, condamné à mort, exécuté; et les juges, les jurés, l'avocat, les journaux, le public, s'accordèrent pour avoir la conscience tranquille à cet endroit. Il ne resta qu'un point obscur dans son affaire, c'est la fortune qu'on ne put retrouver. On pensa que le coquin l'avait cachée en lieu sûr, mais personne ne douta qu'il ne l'eût volée.

En somme, si jamais criminel fut reconnu coupable de son crime, c'est bien celui-là.

IV

On dit que la conscience d'une bonne action donne une paix profonde. Mais peu de gens ont eu la hardiesse de dire que l'impunité d'une mauvaise action procure aussi sa félicité. Barbey d'Aurevilly, parmi ses admirables *Diaboliques*, n'a pas craint d'écrire une nouvelle intitulée *le Bonheur dans le crime*, et il a eu raison; car les scélérats connaissent la sérénité.

Oscar Lapissotte put jouir pleinement de son double meurtre et en savourer les fruits dans une sérénité absolue. Il n'éprouva ni remords, ni terreur. La seule chose troublante qu'il ressentit et qui s'accrut peu à peu, fut un orgueil immense.

Orgueil d'artiste surtout. Ce qui lui fit oublier toute considération morale, c'est précisément la perfection de son œuvre, et le sentiment qu'il avait de s'être montré vraiment impeccable.

Or, en cela seulement, sa soif de supériorité trouva de quoi s'abreuver jusqu'à l'ivresse.

Dans tout le reste, il restait un homme médiocre, obscur, justement inconnu. Il avait beau profiter de sa fortune nouvelle pour forcer la porte des journaux et

des revues ; il avait beau fêter la critique ; il ne pouvait se faire écouter du public. Ses vers, sa prose, ses essais de théâtre, étaient marqués au coin de la nullité. Les gens du métier connaissaient un peu Anatole Desroses, l'homme de lettres amateur qui avait plus de rentes que de talent ; mais les lecteurs se moquaient de ses rentes, et tout le monde s'accordait pour lui refuser même le plus petit brin de talent. Il était dûment convaincu d'impuissance.

Et pourtant ! se disait-il parfois avec un éclair dans les yeux, pourtant, si je voulais ! Si je racontais mon chef-d'œuvre ! car j'ai fait un chef-d'œuvre. Il n'y a pas de doute pour celui-là. Anatole Desroses est peut-être un crétin, soit ; mais Oscar Lapissotte est un homme de génie. C'est tout de même épouvantable à penser, qu'une chose aussi bien machinée, aussi puissamment conçue, aussi vigoureusement exécutée, aussi complétement *réussie*, restera éternellement inconnue. Ah ! ce jour-là, j'ai eu l'inspiration, la vraie, celle qui fait faire les choses parfaites. Mon Dieu ! l'abbé Prévost a barbouillé plus de cent romans détestables et n'a écrit qu'une *Manon Lescaut*. Bernardin de Saint-Pierre ne laissera que *Paul et Virginie*. Il y a beaucoup de ces génies singuliers qui ne produisent qu'une œuvre. Mais aussi, quelle œuvre ! Cela reste comme un monument dans une littérature. Moi, je suis de cette famille d'esprits. Je n'ai fait qu'une belle chose. Pourquoi l'ai-je vécue au lieu de l'écrire ? Si je l'avais écrite, je serais célèbre. Je n'aurais qu'un conte à montrer, mais tout le monde voudrait le lire,

car il serait unique dans son genre. J'ai fait *le chef-d'œuvre du crime*.

Cette idée devint à la longue une obsession.

Pendant dix ans il lutta contre elle. Il se laissa dévorer, d'abord par le regret de n'avoir pas fait le rêve à la place de l'action, puis par le désir de raconter l'action comme un rêve. Ce qui le hantait, ce n'était pas le démon de la perversité, cette puissance singulière qui pousse les personnages d'Edgar Poë à crier leur secret; c'était seulement une préoccupation littéraire, le besoin de renommée, le prurit de la gloire.

Comme un subtil conseiller qui réfute une à une les objections et qui fait valoir les arguments captieux, son idée fixe le poursuivait de mille raisonnements :

Pourquoi n'écrirais-tu pas la vérité? que crains-tu? Anatole Desroses est à l'abri de la justice. Le crime est vieux. Pour tout le monde il est oublié. L'auteur en est connu, il est mort et enterré avec sa tête entre les jambes. Tu auras l'air d'avoir arrangé artistiquement un ancienne histoire judiciaire. Tu mettras là-dedans toutes tes pensées obscures, toutes les rancunes qui t'ont poussé au meurtre, toutes les habiletés que tu as combinées pour le commettre, toutes les circonstances que t'a fournies ce merveilleux inventeur qui s'appelle le hasard. Toi seul es dans le secret de l'œuvre, et personne ne devinera que tu l'as puisé dans la réalité. On ne verra dans ton conte que l'effort d'une imagination extraordinaire. Et alors tu seras l'homme que tu veux être, le grand écrivain qui se révèle tard, mais par un coup de maître. Tu jouiras de

ton crime comme jamais criminel n'a pu jouir du sien. Tu en auras tiré non-seulement la fortune, mais encore le laurier. Et qui sait? Après ce premier succès, quand tu auras un nom, tu feras lire tes autres œuvres, et on reviendra sans doute sur l'injuste opinion qu'on a de toi. Sur le chemin de la célébrité, il n'y a que le premier pas qui coûte. Courage! Retrouve un peu de cette hardiesse étonnante que tu as eue un jour dans ton existence. Vois comme elle t'a réussi. Elle ne peut manquer de réussir encore. Tu as su prendre une fois l'occasion aux cheveux. Tu la tiens encore dans ta main aujourd'hui. La laisseras-tu fuir? Tu sais bien que l'œuvre est belle, n'est-ce pas? Eh bien! raconte-là, sans peur, sans ambages, fièrement, dans sa majestueuse horreur. Et, si tu veux m'en croire, va jusqu'au bout de ton orgueil, sois crâne outrageusement, et renonce au pseudonyme qui a l'air d'être ton nom, pour signer de ton nom qui aura l'air d'un pseudonyme. Ce n'est pas Jacques de la Mole, Antoine Guirland, ni même Anatole Desroses, ce n'est pas ce tas d'inconnus sans talent qu'il faut illustrer, c'est toi seul, c'est Oscar Lapissotte.

Et un beau soir, Oscar Lapissotte s'assit devant du papier blanc, la tête en feu, la main fiévreuse, comme un grand poëte qui se sent prêt à accoucher d'une grande chose, et il écrivit d'un trait l'histoire de son crime.

Il racontait les débuts misérables d'Oscar Lapissotte, sa vie de Bohême, ses insuccès multipliés, sa médiocrité prouvée, ses rancunes terribles, les idées de sui-

cide et de crime qui dansaient dans sa cervelle, les révoltes d'un cœur que la chimère a trompé et qui veut se venger sur le réel, tout un roman de psychologie pénétrante, l'anatomie de son esprit. Puis, en traits sobres et d'une effrayante netteté, il décrivait la scène de la Pitié, la scène de la rue Saint-Denis, la mort du faux coupable, le triomphe du vrai meurtrier. Alors, avec une subtibilité de détails curieuse et satanique, il analysait les causes qui avaient décidé l'auteur à publier son crime, et il finissait par l'apothéose d'Oscar Lapissotte, qui mettait sa signature au bas de cette confession.

V

Le *Chef-d'œuvre du crime* parut dans la *Revue des Deux-Mondes* et eut un succès prodigieux.

On en peut avoir une idée par les quelques extraits suivants des articles de critique qui saluèrent son apparition :

« Tout le monde sait que sous le pseudomyme d'Oscar Lapissotte (un nom d'une fantaisie peut-être un peu trop gauloise) se cache un auteur qui se plaît à ces sortes de déguisements, M. Anatole Desroses. Après avoir longtemps gaspillé

son talent dans le petit journalisme, M. Anatole Desroses vient de nous donner sa vraie mesure. La nouvelle est tirée d'un drame judiciaire qui s'est passé il y a environ dix ans rue Saint-Denis. Mais l'imagination du romancier a su transformer un vulgaire assassinat en une œuvre étonnante de combinaison. Le pauvre Gaboriau lui-même n'aurait pas trouvé les complications qu'a inventées M. Anatole Desroses. Nous donnerons le *Chef-d'œuvre du crime* dans notre numéro double de dimanche prochain. » — (Philippe Gille. — *Figaro.*)

« Pendant que je parle de la poule au riz, je dois dire un mot de la chair de poule que m'a donnée le *Chef-d'œuvre du crime.* Il y a dans l'analyse des sentiments une pointe de métaphysique qui me gâte un peu la fantaisie vraiment extraordinaire du récit. Mais quel est le livre sans défaut ? La bizarrerie même de ces détails subtils est comme un ragoût agréable. Grimod de la Reynière et Restif de la Bretonne ont de ces obscucités amusantes. M. Anatole Desroses est de leur famille. Il a écrit comme eux un fatras de choses inconnues parmi lesquelles cinquante pages tout à fait remarquables. Il sera le plus célèbre parmi les *oubliés* et les *dédaignés* de notre temps. » — Charles Monselet. — *Evénement.*)

« L'auteur de cette nouvelle n'est pas un lyrique comme nous l'entendons : mais ce n'est pas non plus un réaliste. Son génie fantastique a les ailes de l'ode. Toutefois il faut bien avouer qu'Anatole Desroses est plutôt un nourrisson des Euménides, des chiennes sanglantes qui aboient sur les traces d'Orestes meurtrier de la grande Klytaimnestra, qu'un nourrisson des Grâces à la belle gorge. Mais qu'importe le terrain, pourvu qu'on y voie croître le laurier ? » — (Théodore de Banville. — *National.*)

« Pas de remords ! c'est bien là le crime d'un athée. Si un rayon de foi chrétienne traversait ces ténèbres, M. Anatole

esroses pourrait passer pour le Dante de l'enfer moderne. n'en est que le Disdéri. Mais c'est de la photographie en ouleurs. Il a la touche. Il écrit. Il va même jusqu'à savoir ıalyser. Il sondera peut-être les reins de sa génération, ui les a bien malades. » — (LOUIS VEUILLOT. — *Univers.*)

« Chef-d'œuvre en effet, ce *Chef-d'œuvre du crime !* Et pas crime ! Car cette plume a des éclairs d'épée et des tranıants de scalpel. Elle pousse des bottes terribles à la séréité du crime et la découpe en anatomie, bien qu'elle lui ısse une auréole de moulinets flamboyants. On y voit plus air, voilà tout ! C'est la clarté sulfureuse que jette l'œil du iable, d'ailleurs; et c'est aussi le doigt du diable, que ce oigt enragé de M. Anatole Desroses troussant la robe du rime et montrant le cœur humain sans feuille de vigne. Il ıe plaît, ce M. Anatole Desroses, qui aurait dû s'appeler esépines ou Desorties; il me plaît comme un vice. » — [. BARBEY D'AUREVILLY. — *Constitutionnel.*)

Sarcey fit sur le *Chef-d'œuvre du crime* une conféence au boulevard des Capucines. Il établit des comaraisons avec Hoffmann et Edgar Poë, toucha deux nots de l'art dramatique à propos des préparations sychologiques qui amenaient les scènes de meurtre, it une digression sur le genre du vaudeville, une utre sur l'école normale, une troisième sur l'essence le la digression, et finalement appela l'auteur un juart de génie, tout en lui tapant familièrement sur e ventre.

En somme, il y eut un concert d'éloges, à part les riailleries indispensables des envieux, des sots, des prud'hommes et autres menus vérons du journaisme.

VI

Toutefois, dans tous les articles, même les plu flatteurs, deux choses se retrouvaient qui irritèren beaucoup Oscar Lapissotte.

La première, c'est qu'on s'obstinait à prendre so vrai nom pour un pseudonyme et à l'appeler Anatol Desroses.

La seconde, c'est qu'on parlait trop de son imagi nation et qu'on ne faisait pas assez ressortir la vrai semblance de son récit.

Ces deux *desiderata* le tourmentèrent à tel point qu' en oublia tout le bonheur de sa gloire naissante. Le artistes sont ainsi faits que, même quand la critiqu les couche sur un lit de roses, ils souffrent si quelqu feuille fait le moindre pli.

Aussi, un beau jour, comme un quidam félicitait l grand homme qui avait écrit le *Chef-d'œuvre du crime* et lui donnait de l'encensoir par le nez à tour de bras le grand homme lui répondit à brûle-pourpoint :

— Eh ! monsieur, vous me féliciteriez bien autre ment si vous saviez le fin mot des choses. Ma nouvell n'est pas un roman ; elle est arrivée. Le crime a ét

commis tel que je l'ai raconté. Et c'est moi qui l'ai commis. Je m'appelle de mon vrai nom Oscar Lapissotte.

Il disait cela froidement, avec un grand air de conviction, détachant bien ses phrases, comme quelqu'un qui veut être cru.

— Ah ! charmant ! charmant ! s'écria son interlocuteur. La plaisanterie est d'un lugubre renversant. C'est du meilleur Baudelaire !

Et le lendemain tous les journaux répétaient l'anecdote. On trouva délicieuse la tentative de mystification par laquelle Anatole Desroses voulait se faire passer pour un assassin. Décidément, il était original et digne d'occuper Paris.

Oscar Lapissotte devint furieux. En faisant cette confession terrible, il avait agi machinalement en quelque sorte. Maintenant il avait réellement besoin d'être cru par quelqu'un.

Il renouvela sa confession à tous les amis qu'il rencontra sur le boulevard. Le premier jour cela parut drôle. Le second jour on trouva qu'il avait la farce monotone. Le troisième jour il fut jugé ennuyeux. Au bout de la semaine, il finit par passer pour un franc imbécile.

Il ne savait pas se maintenir à la hauteur de sa réputation de grand homme. Ses plus chauds partisans le blaguèrent.

Ce commencement de dégringolade l'exaspéra.

— Ah ! c'est trop fort ! dit-il aux incrédules, en plein café ; ainsi personne ne veut ajouter foi à ce qui

est l'exacte vérité ; personne ne veut reconnaître que j'ai non-seulement écrit, mais exécuté le *Chef-d'œuvre du crime* ! Eh bien ! j'en aurai le cœur net. Demain, tout Paris saura qui est Oscar Lapissotte !

VII

Il alla trouver le juge d'instruction qui avait mené l'affaire de la rue Saint-Denis.

— Monsieur, lui dit-il, je viens me constituer prisonnier. Je suis Oscar Lapissotte.

— Inutile de continuer, monsieur, lui répondit le juge d'un air aimable. J'ai lu votre nouvelle, dont je vous fais mes compliments. Je connais aussi l'excentricité à laquelle vous vous amusez depuis huit jours. Un autre que moi se fâcherait, peut-être, de voir que votre plaisanterie pousse jusqu'à la magistrature. Mais j'aime les lettres, et je ne saurais vous en vouloir d'essayer sur moi aussi votre spirituelle farce, puisque cela me vaut le plaisir de faire votre connaissance.

— Eh ! monsieur, dit Oscar impatienté de ces politesses, il s'agit bien de plaisanterie ! Je vous jure que je suis Oscar Lapissotte, et que j'ai commis le crime, et je vais vous le prouver.

— Eh bien ! monsieur, reprit le magistrat, vous

allez voir comme je suis de bonne composition. Pour la curiosité du fait, je veux bien me prêter à ce jeu. Je vous écoute; je vous avouerai même que je me fais d'avance une fête de voir comment un esprit aussi subtil que le vôtre pourra s'y prendre pour me prouver l'absurde.

— L'absurde ! Mais ce que j'ai raconté est la vérité absolue. Le cocher n'était pas coupable. C'est moi qui ai disposé...

— Je crois vous avoir dit, cher monsieur, que j'ai lu votre nouvelle. S'il vous plaît de me la raconter vous-même, j'en aurai une joie infinie. Mais cela ne me prouvera rien du tout, sinon ce qui m'est prouvé déjà, à savoir que vous avez une imagination singulièrement riche et étrange.

— Je n'ai eu d'imagination que pour commettre mon crime.

— Pas pour commettre; pour l'écrire, cher monsieur, pour l'écrire. Et tenez, laissez-moi vous dire toute ma pensée là-dessus : Vous avez eu un peu trop d'imagination, vous avez passé les bornes permises à la fantaisie de l'écrivain, vous avez inventé certaines circonstances qui pèchent contre le vraisemblable.

— Mais puisque je vous dis...

— Permettez ! permettez ! Vous souffrirez bien que je me reconnaisse quelque compétence en matière de crime. Eh bien ! je vous assure, la main sur la conscience, que votre crime n'est pas combiné naturellement. La rencontre avec la bonne à la Pitié est trop une chose de hasard. Le chloral (passez-moi le jeu

de mot) est dur à digérer. Et bien d'autres détails d même. En tant qu'œuvre d'art, votre nouvelle est char mante, originale, bien machinée, ce que vous appe lez empoignante; et j'admets que vous avez eu par faitement raison, vous écrivain, de travestir ainsi l réalité. Mais votre fameux crime en lui-même es impossible. Mon cher monsieur Desroses, je suis dé solé de vous faire de la peine; mais si je vous admir comme homme de lettres, je ne saurais vraiment vou prendre au sérieux comme criminel.

— C'est ce que tu vas voir ! hurla Oscar Lapissott en bondissant sur le magistrat.

Il avait l'écume aux lèvres, le sang aux yeux, tout l corps soulevé par un accès de colère. Il aurait étran glé le juge, si l'on n'était venu au cris.

On maîtrisa ce furieux, on le lia, et il fut immédia tement enfermé.

Cinq jours plus tard, on le conduisait à Charenton comme fou.

— Voilà pourtant où mène la littérature ! disait, l lendemain, je ne sais quel chroniqueur. Anatole Desroses a fait une fois, par hasard, une belle chose. Il en a été tellement troublé, qu'il a fini par croire à la réalité de son rêve. C'est la vieille fable de Pygmalion devenant amoureux de sa statue. Ce pauvre Murger me disait un jour... etc... etc...

VIII

Et ce qu'il y a de plus épouvantable, c'est qu'Oscar Lapissotte n'était pas fou. Il avait bien toute sa raison, et n'en était que plus torturé.

— Ainsi, pensait-il, j'ai tous les malheurs. On ne veut croire ni à mon nom, ni à mon crime. Quand je serai mort, je passerai simplement pour Anatole Desroses, un écrivassier qui a eu la veine d'imaginer un seul beau conte; et on prendra pour un personnage de roman cet Oscar Lapissotte, cet être que je suis, l'homme de sang-froid, de décision, d'action, le héros de la férocité, la négation vivante du remords. Oh ! qu'on me guillotine, mais qu'on sache la vérité! Ne fut-ce qu'une minute, avant de fourrer mon cou dans la lunette; ne fut-ce qu'une seconde, pendant que le couperet tombera; ne fut-ce que le temps d'un éclair, je veux avoir la certitude de ma gloire et la vision de mon immortalité !

On traitait cette exaltation par les douches.

Enfin, à force de vivre dans son idée fixe, et dans la compagnie des fous, il devint fou lui-même.

C'est justement alors qu'on le renvoya en le déclarant guéri.

Oscar Lapissotte avait fini par croire qu'il était bien Anatole Desroses et qu'il n'avait jamais assassiné.

Il est mort avec la conviction d'avoir *rêvé* son œuvre et de ne pas l'avoir *faite*.

LE CHASSEPOT DU PETIT JESUS

A Germain Nouveau

I

Si l'on savait les dangers de la guerre !.
(HERVÉ.)

C'est un drôle de conte de Noël, allez!

Le vieux père Rolland, un marin qui commandait la division, et qui n'avait pas froid aux yeux, nous avait envoyés en reconnaissance le long du Doubs, jusqu'à Plommecy, à douze lieues de Besançon. On avait marché tout le jour, tantôt sur le chemin de halage, où la neige avait un pied de haut, tantôt par des sentiers de traverse, qu'un troupeau de bœufs avait changés en fondrières de boue. Grâce aux détours du fleuve, et malgré les raccourcis, nous avions fait plus de dix lieues depuis quatre heures du matin, quand nous arrivâmes à Plommecy à la nuit tombante. Mornes, harassés, muets, nous traînions la jambe, avec ce balancement lourd et régulier des soldats las, qui de temps en temps donnent un coup d'épaule pour remonter le sac. Seul, un vieux contrebandier, que nous appelions le sapeur à cause de sa grande barbe, avait conservé de l'allure et de l'en-

train. Il allait du même pas allègre, solide; et, à travers ses moustaches pleines de glaçons, il chantonnait son interminable refrain :

Mon habit a deux boutons,
Marchons légère, légère,
Mon habit a trois boutons,
Marchons légèrement.

On reprit un peu de vigueur en approchant de Plommecy. Là-bas, au bord de l'eau, sur le ciel d'un gris terne, les toits, couverts de neige, faisaient de grandes taches blanches.

— Allons! allons! dit le sapeur, du cœur aux semelles, les enfants! Et il chantait :

Y aura la goutte à boire là-haut,
Y aura la goutte à boire.

On redoubla le pas pour arriver.

Les Prussiens, on n'y pensait guère. Depuis le matin qu'on trimait pour les signaler, on ne les avait pas rencontrés une seule fois.

— Des farceurs! disait un loustic, ils ne se laissent pas voir, et il faut les reconnaître.

On y songea cependant aux abords du village. Aucun mouvement! Pas de lumière! Un silence de mort! Est-ce que les paratonnerres seraient embusqués là dedans? Chacun fit passer son chassepot du cran de sûreté au cran de départ, et mit le doigt sur la gâchette. Les jarrets fatigués redevinrent élasti-

ques; les reins raidis s'assouplirent pour prendre la position de marche aux aguets, et on entra entre les premières maisons, prêts à se reposer d'un jour de marche par une nuit de combat.

— Ah çà! c'est un cimetière, ici, dit quelqu'un. Si on frappait à cette porte! Les gens nous diront ce qu'il y a, nous trouverons au moins à qui parler, quand ce ne serait qu'à coups de fusil.

On frappa. Personne ne répondit.

On frappa à une autre porte. Personne encore.

A la troisième, le lieutenant donna un grand coup de pied dans le panneau de bois, et, la porte s'étant ouverte sous le choc, il pénétra dans la maison, le revolver au poing. Dix hommes le suivaient. Nous restions cinq dans la rue pour veiller au grain.

Trois minutes après, nos hommes revenaient, la mine inquiète. La maison était vide. Une autre, une autre encore, furent ouvertes. Toujours la même chose : le village était abandonné.

— Diable! diable! fit le lieutenant. Les Prussiens sont venus par ici, pendant que nous regardions l'eau couler dans le Doubs. Les paysans auront filé sur Baume. Il faudra faire bonne garde cette nuit.

Il plaça donc une sentinelle à chaque bout de la rue, une autre sur le pont qui menait à la plaine, et conduisit le reste de ses hommes vers la ferme qui paraissait la plus importante, afin qu'on y fît la soupe et qu'on s'arrangeât pour y dormir.

Mais à peine eut-il poussé la grand'porte de la cour, que tous nos soupçons furent confirmés. C'est

là que les Prussiens s'étaient logés; on le voyait au bac renversé, au foin jeté prodiguement du grenier et laissé dans le coulin, à la porte de la cave défoncée, et aux bouteilles vides éparses dans la paille du cantonnement. Un poste de uhlans avait dû passer la nuit dans la cour, les officiers occupant la maison.

En trois bonds nous fûmes dans l'intérieur. Plus de doute. Une table couverte d'assiettes sales, de verres à demi vidés, de flacons cassés au col, les restes d'une orgie de goinfres. Dans la cheminée, des bûches empilées de champ et en tas, brûlant encore. Le lit était défait, comme éventré. Des bottes boueuses avaient maculé les draps de belle toile blanche.

Comme le lieutenant délibérait s'il n'y avait pas moyen de poursuivre ces gueux, le sapeur, qui était allé fureter dans les étables avec l'espoir de dénicher quelques œufs, nous appela du fond de la cour. On courut à sa voix.

Le sapeur était en train de consoler un petit garçon de douze à treize ans, qui pleurait à fendre l'âme. Il l'embrassait, étouffant dans sa grosse barbe les sanglots de l'enfant, et lui disait :

— Je te promets que nous les attraperons. Ne pleure pas. Je t'en donnerai un à tuer.

Nous n'y comprenions rien. Mais le lieutenant ayant allumé une lanterne qui éclaira soudain l'étable, nous comprîmes tout. Dans un coin, près de la crèche, deux corps gisaient, un homme et une femme. Derrière eux, sur le mur, s'étalaient deux larges

étoiles de cervelle et de sang. Les deux cadavres se tenaient par la main.

— Papa ! maman ! criait le petit sans écouter les consolations du sapeur.

Il se calma pourtant à notre vue, et put enfin nous raconter son malheur. Les paysans avaient quitté le village depuis trois jours à la nouvelle des uhlans qui s'approchaient ; son père et sa mère seuls avaient voulu rester ; les Prussiens étaient venus, avaient tout mis au pillage ; mais au moment de les voir partir, le père n'avait pu s'empêcher d'insulter l'officier qui les commandait ; l'officier avait souffleté le père ; le père s'était jeté sur lui pour l'étrangler ; et alors l'officier avait fait conduire le père et la mère dans cette étable, et leur avait brûlé la cervelle avec son revolver.

— Oh ! disait l'enfant, je le reconnaîtrai bien, le brigand, et je le tuerai aussi.

Puis, se tournant vers le lieutenant, il lui demanda soudain :

— Voulez-vous m'engager dans vos francs-tireurs ?

Le lieutenant comprit qu'il ne pouvait désoler le pauvre petit, et qu'il serait toujours temps de lui faire comprendre plus tard l'impossibilité de sa demande.

— Oui, répondit-il.

— Alors, donnez-moi un fusil, et je vais aller tuer des Prussiens.

— Je n'ai pas de fusil, mon petit ami, reprit le lieutenant. Viens avec nous à Besançon. Nous verrons, quand nous serons là.

Un peu consolé par cette promesse, l'enfant se laissa emmener dans la grand'chambre pendant que nous enterrions tant bien que mal ses parents.

Le lendemain, il revenait avec nous; et, comme au bout de cinq ou six lieues il n'en pouvait plus de lassitude, le sapeur le mit à califourchon sur son sac et le porta jusqu'à la fin de l'étape, en marchant toujours de son pas allègre et solide, et en chantonnant son interminable refrain :

Mon habit a cent boutons,
Marchons légère, légère,
Mon habit a cent-un boutons,
Marchons légèrement.

II

Le lendemain et le surlendemain, l'enfant vécut avec nous, et personne n'eut le courage de lui dire qu'on n'engageait pas des francs-tireurs de treize ans. Chaque jour plus ardemment il demandait un fusil, et s'irritait de ne pas être habillé et armé en soldat.

— Si vous partiez demain, disait-il, je ne serais pas prêt, et vous ne voudriez pas m'emmener.

Ce soir-là, c'était Noël. On s'arrangea pour faire un petit réveillon chez le brave homme qui nous logeait à dix aux Chaprais, faubourg de Besançon. Le petit devait en être. Cela l'égayerait. On le mit donc coucher sur les sept heures, et on lui promit de venir le réveiller à minuit.

A onze heures et demie, j'étais là, un peu en avance. Je montai à la chambre où dormait l'orphelin, pour laisser la salle d'en bas à la mère Gaudot qui préparait le réveillon. L'enfant dormait et ma lumière ne le réveilla pas. Il faisait froid dans cette pièce, et machinalement je regardai la cheminée.

O force des habitudes douces ! L'enfant, oubliant sa douleur, avait mis dans l'âtre ses souliers, comme au bon temps où le petit Jésus lui apportait son Noël. L'innocent ne savait pas que, sa mère étant morte, petit Jésus aussi était mort ; et confiant, il attendait dans un tranquille sommeil le présent du bon Dieu. Quelle désillusion, au réveil ! Comme cela lui semblerait triste, de se voir abandonné du ciel ! Ses parents tués, lui seul au monde, voilà donc que le petit Jésus aussi l'oubliait ! Comme il allait se sentir doublement orphelin !

Tout à coup une idée me prit. Dégringolant l'escalier :

— Mère Gaudot, m'écriai-je, le petit dort là-haut. Faites en sorte qu'on ne le réveille pas avant mon retour. Dites à mes amis que c'est dans son intérêt. Attendez-moi pour commencer le réveillon.

Et je filai vers l'arsenal, où je connaissais un maître armurier.

A minuit quelques minutes, j'étais là. Tout le monde m'attendait.

— Ah çà, qu'est-ce que cela signifie? dit le sapeur.

— Laisse, laisse, répondis-je en dissimulant quelque chose sous ma capote. L'enfant n'est pas réveillé au moins ?

— Mais non, parbleu !

Je montai alors à pas de loup, sans vouloir dire ce que j'allais faire.

— Là, maintenant, fis-je en redescendant, appelez-le si vous voulez, mais d'ici.

On cria, on cogna au plafond, et presque aussitôt on vit arriver l'enfant radieux, en chemise, avec un képi, une cartouchière au flanc, et brandissant un petit chassepot de cavalerie.

— Vive Noël ! criait-il ; voyez le beau chassepot du petit Jésus !

II

Le lendemain nous partions en expédition. Quatre jours après nous trouvions les Prussiens, près de Belfort, et une escarmouche s'engageait.

C'était sous bois, le matin. La brume accrochée aux broussailles se déchirait à l'éclair des coups de

fusil. On se voyait à peine. Tout à coup l'enfant poussa un grand cri.

— Il est là ! il est là ! je le vois ! là, derrière ce gros chêne.

Il montrait un arbre isolé dans une clairière, et derrière lequel, en effet, semblait se mouvoir un cavalier. Il avait reconnu l'officier de uhlans. Il voulut s'élancer de ce côté. Le bond qu'il fit le démasqua, et il tomba avec une balle dans la poitrine. L'officier avait tiré un coup de revolver.

— Sale lâche ! cria le sapeur.

Et, de sa main assurée il épaula lentement.

Paf ! le cheval de l'officier avait la jambe de devant cassée, et s'abattait, prenant son maître sous lui.

— En avant ! vengeons le petit ! dit le sapeur.

Au pas de course, on franchit la clairière. Les Prussiens, voyant leur chef à terre, filaient devant nous. Le sapeur arriva le premier sur l'officier, et reçut une balle dans son képi, qui s'envola comme un oiseau.

— Tire toujours, mon bonhomme ! lui dit-il, en lui saisissant le poing dans sa main d'acier.

Les quatre derniers coups du revolver partirent en l'air, et le sapeur, retirant son prisonnier engagé sous le cheval, lui mit un genou sur la poitrine.

— Apportez le petit, cria-t-il.

Le petit râlait en ce moment.

— On ne peut pas, répondit-on, il va mourir.

Sacrebleu ! dit le vieux contrebandier, il ne faut pourtant pas qu'il s'en aille sans être content.

Et prenant l'officier à bras-le-corps, lui tenant les mains derrière le dos, il le porta auprès de l'enfant.

L'enfant eut un sourire de joie, et la vie lui revint.

— Lâche ! lâche ! murmurait-il.

On l'avait assis contre un arbre, et le sapeur tenait devant lui l'officier à genoux.

— Tue-le, mon petit; tue-le, va ! tu sais bien que je te l'ai promis.

L'enfant tourmentait d'une main convulsive son chassepot gisant à terre entre ses jambes. Tout d'un coup, par un brusque mouvement, réunissant tout ce qui lui restait de vigueur pour ce dernier effort, il appuya la crosse de l'arme sur sa poitrine blessée, dirigea le canon vers la figure de l'Allemand, et lâcha le coup en fermant les yeux.

L'officier avait la tête fracassée, et l'enfant était mort

— Pauvre petit ! dit le sapeur en mangeant une grosse larme, il a tout de même eu de belles étrennes.

BONJOUR, MONSIEUR!

A André Gill

La *modernité*, de l'elixir de fièvre!
(Adrien Juvigny).

Ferdinand Octave Bruat se réveilla un matin avec une idée qui lui sembla bonne.

Ferdinand Octave Bruat était ce qu'on appelle vulgairement un homme de lettres. Il avait fait des vers que personne n'avait voulu éditer, des romans que tous les journaux avaient rendus sans les lire, des pièces de théâtre que le directeur des Funambules lui-même avait refusées.

Pourtant il avait, à défaut de talent, une théorie, un idéal. Il se croyait appelé au rôle de chef d'école, et il pensait fermement avoir inventé le genre *moderne*. Il entendait par là l'expression de tout ce qui constitue la vie de nos jours, si tourmentée, si bizarre, si pratique par certains côtés, si folle par d'autres. Il soutenait qu'il est temps de rompre en visière avec les imitations, tant classiques que romantiques, et qu'il fallait fouiller la société contemporaine pour en extraire des idées, des sensations, des images, des formes, une langue, absolument neuves et originales. Il disait que chaque époque ayant eu son expression propre, la nôtre devait à son tour avoir la sienne.

Il n'avait pas tort.

Malheureusement il n'était pas de taille à porter au combat ce drapeau qu'il arborait, et toute sa vaillance se bornait à discuter beaucoup, à pérorer dans les cafés. Il renversait plus de mazagrans que de préjugés, et il faisait plus de dettes que de chefs-d'œuvre.

Or, un matin, il trouva au saut du lit le chef-d'œuvre qu'il cherchait depuis si longtemps. Quand je dis qu'il trouva, je me trompe; je veux dire qu'il crut trouver.

Il avait accouché d'un titre.

Qu'en ferait-il ? Il n'en savait rien encore. Mais le titre lui parut éloquent, sonore, facile à retenir, riche en variations, plein de *modernité*, et résumant tout le siècle d'une façon à la fois simple et complexe.

Ce titre, c'était une formule d'autant plus étonnante qu'elle était plus banale, c'était une phrase de deux mots qui se dit des milliers de fois chaque matin, une phrase sans recherche, sans prétention, sans pédantisme, ni classique, ni romantique. C'était tout bonnement : *Bonjour, Monsieur !*

Sous ce titre, il fit d'abord un sonnet.

Le sonnet fut lu aux amis, naturellement accompagné de préliminaires, commentaires, tant philologiques que philosophiques, destinés à en faire bien goûter le suc, à en faire comprendre toute la portée.

Il n'y eut qu'une voix pour dire que c'était admirable.

— Il faut le publier au plus vite, crièrent les plus enthousiastes. Cela va donner la note de la poésie nouvelle.

Un grincheux qui n'osait pas dire franchement son avis, mais qui était agacé par ce succès, tourna sa critique dans un compliment.

— Moi, dit-il, je crois que le sujet demandait plus de développements. Certes le sonnet est beau. Mais ne vous semble-t-il pas qu'il ne suffit point à une idée de cette importance? Songez donc ! Une chose si profonde, si variée, si compliquée, cela ne peut pas tenir dans quatorze vers. La pensée trop puissante fait craquer la forme. A la place de Bruat, je ferais de mon sonnet un drame.

Tout le cénacle opina du bonnet, enchanté au fond de voir le fameux sonnet reçu ainsi à correction.

Bruat ne comprit pas l'ironie du grincheux.

— Tu as raison, s'écria-t-il en se rengorgeant. J'avais rapetissé mon idée dans ce moule étroit. Merci de ta critique, qui prouve combien tu m'estimes. En effet, mon idéal vaut mieux que quatorze vers. J'en ferai un drame en cinq actes et neuf tableaux.

Et, malgré les protestations hypocrites de ses amis, il déchira en miettes le sonnet chef-d'œuvre.

Il vécut pendant cinq ans sur le souvenir de ce sonnet. Il promettait toujours le drame étonnant intitulé *Bonjour, Monsieur!* Il était devenu presque célèbre avec cette pièce en portefeuille. On savait qu'il n'y avait plus que quelques scènes à faire ; on se disait que la besogne avançait; des naïfs et des convaincus, qui n'avaient jamais vu l'auteur, se portaient garants de son génie, et colportaient sa renommée. A les en croire, c'était un grand avenir, une merveil-

leuse espérance ; on devait s'attendre à un coup de tonnerre. Sans doute il y mettait le temps ; mais l'aloës ne met-il pas cent ans à fleurir ?

Enfin le drame fut achevé. Ce fut un grand événement dans les petits journaux. Quel théâtre allait servir de champ de bataille à la nouvelle école ? Sans doute les directeurs se disputeraient l'honneur de présenter au public l'œuvre capitale du dix-neuvième siècle ? Y aurait-il des artistes capables de l'interpréter ?

Avant tout, Bruat réunit sa petite cour, et voulut lui donner la primeur de sa victoire.

Il n'eut pas le même succès que la première fois. Peut-être les esprits s'étaient-ils fait d'avance une trop haute idée du drame ? Peut-être Bruat n'avait-il pas été aussi étonnant qu'on l'espérait ? Peut-être se mêla-t-il un peu d'envie au jugement des auditeurs ? Peut-être aussi ces auditeurs étaient-ils moins jeunes et partant moins enthousiastes ? Bref, ce fut un four de lecture.

Seul, le grincheux protesta contre la froideur générale, et fit parade d'une admiration sans bornes.

— A la bonne heure, disait-il, voilà qui répond à l'idéal cherché. Il y a du mouvement, de la vie, du fouillé, du chien, du coudoyé. Enfoncé, le sonnet ! Mon vieux, tu as trouvé le drame nouveau, le drame de l'avenir, le drame moderne !

Mais Bruat était consterné.

Au fond, il se méfiait du grincheux, qui lui avait conseillé de substituer un drame au sonnet. Il lui

gardait rancune de ce que le drame ne faisait aucun effet quand le sonnet en avait fait un si grand.

— Voyons, dit-il aux autres, qu'est-ce que vous me reprochez?

— Mais rien, rien du tout, répondit le chœur des amis.

— Cependant, mon drame ne vous semble pas bon, je le vois bien.

— Veux-tu que je te dise la vérité? interrompit quelqu'un que l'insuccès de Bruat rendait brave.

— Dis la, mon ami, tu sais que j'ai pour principe de chercher la vérité en tout.

— Eh bien! je pense que la vie moderne est trop touffue pour la mettre en drame. Il y a des causalités, des phénomènes de milieu, des complications de sentiment, des descriptions matérielles et spirituelles, des sondages physiologiques et psychologiques qui ne s'accomodent pas de la scène. Tu t'es débattu contre cette difficulté. Tantôt tu l'as tournée, ce qui produit des lacunes; tantôt tu t'es rué sur elle, ce qui engendre des violences. Malgré tout ton talent, tu n'as pu venir à bout du monstre. Ton intrigue est obscure, tes personnages mal expliqués, ta conclusion peu naturelle. Et cependant, que d'observations! quels éclairs d'analyse! quelle force de pénétration! quelle langue! Ah! pour t'en être tiré ainsi, en dépit des obstacles, il faut que tu sois un rude lapin! Mais que veux-tu faire? A l'impossible nul n'est tenu. A ta place, je refondrais tout cela, j'allongerais, j'éclaircirais, je développerais, je prendrais toutes mes aises,

j'agrandirais mon cadre à la taille de mon idée. Je ferais de mon drame un roman.

— Il a raison, reprit le chœur, il a raison. Voilà le joint. Il faut faire un roman de *Bonjour, Monsieur!*

L'opinion était unanime. Bruat était trop sincère pour ne pas s'y ranger. Héroïque, il jeta son drame au feu, et se mit à faire le roman.

Il passa dix ans à le travailler. Ce fut pour lui le moment de l'apothéose. Il eut plus de prophètes qu'un bon Dieu. Les uns l'exaltaient par réelle admiration. D'autres, plus malins, pensant qu'il ne ferait jamais rien de sa vie, colportaient son éloge parce qu'il ne leur semblait pas dangereux. Les critiques se servaient de son nom pour écraser les auteurs qui produisaient. Les journalistes à bout de copie trouvaient des lignes de remplissage dans l'annonce de son roman, dans les anecdotes sur son travail, dans les mille et une transformations de son œuvre. Les ignorants, les imbéciles, les répéteurs de banalités, parlaient de lui parce qu'on en parlait, sans savoir au juste pourquoi. Il devint aussi connu que l'obélisque.

Toutefois on finit par se lasser d'attendre. Des générations passèrent, et l'écho de sa gloire alla s'affaiblissant de l'une à l'autre. A soixante ans, il était presque oublié. On ne citait plus son nom que de loin en loin, et encore, comme le nom d'un excentrique, presque d'un toqué. On se rappelait vaguement qu'il travaillait à un grand roman, mais on doutait qu'il le terminât un jour, ou plutôt on était

sûr qu'il n'en viendrait jamais à bout. Même on ne parlait plus qu'avec un sourire de cette gigantesque besogne, de ces vingt volumes qui voulaient *résumer* tout notre monde, de cette création qui devait être la Babel et le *pandémonium* de la vie moderne.

On aurait ri bien plus encore si on avait su à quoi Bruat occupait sa vieillesse.

Le malheureux l'avait fini, ce formidable roman. Il avait écrit la matière de vingt-sept volumes sous son titre mirobolant: *Bonjour*, *Monsieur* ! Mais à la fin de son labeur, effrayé d'en avoir dit si long, il n'avait pas osé affronter l'épreuve de la lecture. Alors, il s'était mis à abréger, à couper, à condenser. A force de condenser, il en était venu à reduire cette bibliothèque peu à peu, d'abord en dix volumes, puis en cinq, puis en deux, puis en un. En fin de compte, il avait tout ramassé dans une nouvelle de cent pages.

Ferdinand Octave Bruat était alors âgé de quatre vingts ans. Il n'avait plus qu'un ami, confident de son ambition toujours aussi vivace.

— Publie donc ta nouvelle, disait l'ami. Je te jure qu'elle fera un trou dans le monde. C'est le parangon de la *modernité*.

— Non, non, répondait Bruat, je ne suis pas encore arrivé au point de condensation que je désire. Vois-tu, je connais mon métier, je connais le public. Pour faire œuvre qui dure, pour empoigner, pour laisser une note à la postérité, il faut faire intense. Faire intense, tout est là. Cent pages, c'est trop délayé. Dans mon inspiration juvénile, j'avais trouvé la vraie forme

de ma pensée, une forme brève, précise, ciselée, étroite, enserrant l'idéal comme un corset et comme une cuirasse, je veux dire le sonnet. Ah ! si je me rappelais mon merveilleux sonnet d'autrefois ! Mais il était encore trop lâché. Aujourd'hui je ferai mieux. Mon expérience entière entrera là dedans. Que je puisse vivre encore une dizaine d'années, et les hommes verront ce que peuvent exprimer quatorze vers, et la postérité pourra connaître notre vie moderne si vaste dans ce poëme si petit, comme on respire une essence subtile enfermée dans le diamant d'une bague !

Il vécut les dix années demandées, et la nouvelle fut abolie comme le roman, comme le drame ; et lentement, vers par vers, mot par mot, lettre par lettre, fut écrit le sonnet colossal qui devait tout contenir.

A quatre-vingt-douze ans, Ferdinand Octave Bruat se coucha pour mourir. L'ami fidèle était à son chevet, pleurant, sanglotant, désespéré de voir s'éteindre une si haute intelligence.

— Ne pleure pas, mon ami, dit Bruat, ne pleure pas ! je meurs, mais mon idée ne mourra pas avec moi. J'ai déchiré mon sonnet premier, j'ai brûlé mon drame, j'ai brûlé un à un les vingt sept volumes de mon roman, puis les dix, puis les cinq, puis les deux, puis le seul et unique, puis la nouvelle. Mais enfin j'ai fait mon chef-d'œuvre.

— Le sonnet ! le sonnet suprême ! Dieu soit loué ! cria l'ami. Donne, donne ! Tu ne me l'as pas lu, mais je sais que c'est l'œuvre par excellence. Donne, je le

publierai, je me ruinerai s'il le faut pour qu'il paraisse gravé sur de l'or en lettres de diamants. Il le mérite, il éblouira le monde. Donne !

— Le sonnet ! quel sonnet ? balbutiait Bruat en râlant.

— Mais ton grand sonnet ! soupira l'ami qui voyait arriver le délire de l'agonie.

— Ah ! oui, oui, le sonnet, le grand sonnet ! Trop grand, mon ami, trop long ! Il faut faire intense.

— Quoi ! aurais-tu brûlé aussi ton dernier sonnet ?

— J'ai trouvé mieux. J'ai trouvé tout. La vie moderne, la modernité, je la tiens, je l'ai, je l'exprime. Elle n'est ni dans un sonnet, ni dans un quatrain, ni même dans un vers. Elle est...

La voix s'affaiblissait, devenait rauque, sifflante, perdue.

L'ami, les yeux hagards, la bouche béante, se pencha sur le lit pour boire la dernière parole, la parole qui déchirerait les voiles, la parole qui donnerait la clef du mystère, le Sésame ouvre-toi de l'art à venir.

— Parle, parle, disait-il.

— Tout dans un mot, tout dans un mot, murmurait Bruat.

Et le vieillard se redressa dans un soubresaut d'agonie. Son regard était extatique. On sentait que sur le seuil de la mort il voyait l'idéal rêvé. Il fit un effort terrible pour l'exprimer, et le mot extraordinaire sortit de ses lèvres avec son dernier souffle.

Il expira en disant : *Bonjour, Monsieur !*

LA MACHINE A MÉTAPHYSIQUE

A Paul Bourget

I

Fiat lux !
(Un inconnu.)

Pourquoi dit-on que je suis fou ?

Parce que je ne vis pas absolument comme tout le monde, parce que je ne joue pas mon rôle de mouton de Panurge, parce que je reste enfermé des semaines, des mois entiers, est-ce une raison pour m'appeler fou ? Sait-on pourquoi je vis ainsi ? quelqu'un s'est-il demandé ce que je faisais dans ma solitude ? Et si quelqu'un a voulu le savoir, et si je n'ai point voulu le dire, est-ce une raison pour m'appeler fou ?

Je crois au contraire être un sage, grâce à la vie que j'ai toujours menée, grâce surtout à l'idée que j'ai conçue dans cette vie. Certes, quand cette idée commença de naître en moi, je n'étais point fou.

J'avais beaucoup lu, beaucoup étudié. Les philosophes m'attiraient particulièrement. Mais je n'aime pas les philosophes de nos jours ; car ils ne sauraient

être vraiment philosophes. Pour concevoir un sys tème, il faut la vie contemplative, solitaire, absorbée Or, comment voulez-vous trouver ces conditions d'é tude dans notre monde remuant, où l'on respire pa tous les pores la distraction ? Je me plaisais donc a commerce des philosophes anciens. Par un raffine ment d'étude, je recherchais ceux dont les œuvre mutilées ne nous sont arrivées que par fragments, o à travers des traductions, Leucippe, Démocrite, Em pédocle, Héraclite, Parménide. J'éprouvais une joi singulière à reconstruire ces vieux systèmes à l'aid des débris qui en restent, comme Cuvier a reconstrui avec quelques os les espèces antédiluviennes. Le hommes qui s'occupent de ces choses pourront seul comprendre le bonheur que j'eus à retrouver ainsi l théorie des Homéoméries d'Anaxagore et quelque autres. A côté de ces fragments, je chérissais auss les systèmes complets, mais si obscurs, des mystique et des théologiens, subtiles profondeurs où plong avec délices un esprit rompu aux exercices métaphy siques. Les Alexandrins, Plotin, Porphyre et Jam blique, m'ont ravi ; et j'ai goûté des voluptés ineffa bles avec saint Anselme et saint Thomas d'Aquin.

Si je parle de toutes ces lectures, dont la moindr suffit à prouver un savant, ce n'est pas pour en tire vanité ; c'est d'abord pour montrer que j'étais simple ment un travailleur et non un fou ; et c'est surtou pour expliquer comment naquit en moi l'idée dont j parlais tout à l'heure. Voici !

Dans toutes ces lectures je remarquai une chose

qui est le point de départ de mon système : à savoir qu'au milieu des hypothèses cosmogoniques et théologiques, l'esprit humain se meut moins par raisonnement que par intuition. Il ne s'agit point ici de syllogismes, puisqu'on ne va pas du *connu contenant* à *l'inconnu contenu*. Il s'agit de poser l'*inconnu contenant*, c'est-à-dire, en d'autres termes, de voir l'absolu. Prouver ne signifie rien ; il faut voir. On voit ou on ne voit pas. Je l'expérimentais à chaque instant sur moi-même. Telle affirmation, où jusqu'alors je n'avais pu saisir aucun sens, s'illuminait tout à coup pour moi après une longue méditation. L'absurde devenait une vérité évidente. J'éprouvais ce que devrait ressentir un aveugle, à qui l'on aurait longuement expliqué les couleurs sans pouvoir lui rien faire entendre, et dont les yeux s'ouvriraient soudainement.

Si je comprenais par ce procédé les vérités métaphysiques, c'est donc qu'elles avaient aussi été découvertes par ce procédé : tel fut mon premier pas. J'en inférai que l'absolu était pour nous non une conclusion, mais une apparition. Un fait, au premier abord bizarre et déraisonnable, me donna raison : je veux parler du sens extra humain que prennent parfois les mots. Un mot, un assemblage de mots, une phrase, est là, devant moi ; cela fait une absurdité ; on dirait des hiéroglyphes ; je répète le mot, la phrase, sans plus y attacher aucun sens ; je cloue en quelque sorte mon esprit à la forme matérielle du mot, à l'image des signes alphabétiques, au son des syllabes ; une semaine, un mois, plusieurs mois de suite, il m'arriva

de me faire ainsi volontairement hanter par une absurdité incompréhensible ; un beau jour, le sens humain de cette absurdité s'oblitérait, la forme et le son du mot se faisaient symboles, et je comprenais l'incompréhensible.

J'avais trouvé la clef de la métaphysique.

Je ne raconterai pas comment peu à peu l'idée se précisa, au point de se condenser en théorie. Outre que cela serait trop long, il y a dans les lentes et ténébreuses transformations d'une idée tout un labyrinthe de réflexions dont on perd le fil quand on en est sorti. Après avoir montré comment je fus conduit à la porte de ce labyrinthe, je dirai seulement ce que j'ai trouvé à la sortie : mon système de la *Métaphysique sensible*.

Jusqu'ici, dans l'homme, on n'a considéré que trois choses : les sens, la conscience et la raison. Pour rendre plus claire la suite de mon discours, j'appellerai les sens proprement dits sens externes, en tant qu'ils s'appliquent aux objets extérieurs, et je réunirai la conscience et la raison sous le nom de sens internes, en tant qu'ils s'appliquent l'un et l'autre au moi et à ses modifications.

L'erreur métaphysique qui pèse encore sur nous devient ainsi palpable : les matérialistes appliquent les sens externes, et les spiritualistes les sens internes, à l'absolu. Or, l'absolu n'est ni dans les objets extérieurs ni dans le moi. De là l'impuissance des recherches humaines sur l'absolu, impuissance qui a été constatée de tout temps. Les sceptiques ont tranché

la question en niant la métaphysique. Les chercheurs sincères ont essayé de sortir de l'erreur, les mystiques par l'extase, et les théologiens par la foi. Mystiques et théologiens étaient dans le vrai en cherchant un moyen nouveau; mais les uns et les autres retombaient dans l'erreur en soumettant l'extase et la foi aux procédés de la raison.

Un seul homme, avant moi, a soupçonné le procédé infaillible qui mène à l'Absolu. C'est le théologien Thomassin, qui a écrit ces mots :

Mens, sola sibi reddita, naturæ suæ ingenium et præstantiam totam obtinens, naturaliter ominatur SENTIT *que summum aliquid et* INEXCOGITABILE *principium.*

L'âme, rendue à elle-même, seule, en possession de tout son être et de toute sa puissance, perçoit naturellement et SENT *ce quelque chose, ce principe souverain* INACCESSIBLE A LA RAISON.

Les mots sont précis, et je crois que l'intelligence la plus vulgaire les peut comprendre. Cette phrase rendra tout à fait simple ce qui me reste à dire pour compléter ma théorie, qui peut maintenant s'exposer dans une seule affirmation :

A côté des sens externes et des sens internes, il y a un autre sens, à la fois interne et externe, saisissant son objet comme les sens externes, immatériel comme les sens internes, n'ayant absolument rien de commun avec les uns et les autres, et qui est le SENS DE L'ABSOLU.

Mais que dis-je? qu'ai-je écrit là? En vérité, la peur me prend. J'ai tenu mon esprit aussi calme que j'ai

pu, pour expliquer simplement ma découverte. Mai
tenant que cela est fait, je suis terrifié. Ai-je bien l
ce que je viens d'énoncer? C'est comme si j'écri
vais que l'homme a un troisième œil! C'est pis encore
j'ai écrit que l'homme avait un nouveau sens. Mons
truosité ! Il me semble que j'entends rire autour de mo
On dit fou, fou, fou! Je suis bien lucide, cependan
Mon cerveau est sain, j'en suis sûr. Non, je ne su
pas fou, ce n'est pas vrai. Je vois. Je vois, vous dis-j
Mais ils ne voudront pas croire que je vois, puisqu'i
sont aveugles. Malheur! malheur! qui donc m'écou
tera sans rire? Comment montrer *cela? Cela* est néa
pour eux. Les yeux ne le voient point. Les oreille
ne l'entendent point. Les mains ne le touchent poin
La conscience n'en parle point. Horreur! la raiso
elle-même ne le peut point comprendre. Ah! tu vo
bien, tu avoues que tu es sorti de la raison, tu es fou
Non, non, mille fois non. Qui donc m'appelle fou
Vous mentez! tout le monde rit, n'est-ce pas? Eh bien
si je suis fou, je le serai jusqu'au bout ; j'en mourr
s'il le faut; mais, ce que je vois, vous le verrez auss
Mon sens de l'absolu est là, il vit, il est. Ce sens nou
veau, je l'exercerai, je lui sacrifierai tout, j'écrirai le
choses qu'il me révélera, et ces choses seront si pro
digieuses, si resplendissantes, si vraies, que le mond
en sera ébloui. Il faudra bien qu'on m'écoute, quan
on entendra l'*Apocalypse évidente* !

L'analogie m'offrit immédiatement le moyen d'exe
cer vigoureusement ce nouveau sens. Je remarqu
que les aveugles ont le sens du toucher extrêmeme

délicat, et que les sourds en revanche arrivent à comprendre par les yeux, au mouvement des lèvres, les mots qu'ils n'entendent pas. Il devenait facile d'en conclure que l'atrophie d'un sens profitait aux autres.

Je compris alors pourquoi les prêtres de Boudha s'astreignent à l'immobilité solitaire et silencieuse, et je ne trouvai plus ridicule la position de ces voyants absorbés par leur nombril. Ils cherchent dans l'extase contemplative l'oubli du monde sensible. Malheureusement l'extase ne dure pas ; et, malgré leur héroïsme, ces immobiles ont des sensations dans l'intervalle des accès cataleptiques. Puis n'eussent-ils même que des sensations indistinctes et confuses, ils ont toujours à l'intérieur la Conscience et la Raison qui travaillent, et ainsi ils sont perpétuellement distraits, sinon par les sens externes, au moins par les sens internes.

Il fallait donc trouver un état dans lequel l'esprit ne serait occupé ni de sensations ni de pensées.

Était-ce possible ?

Pour les sensations, oui. Rien de plus facile, avec une volonté ferme et résolue, que de se rendre aveugle, sourd, et muet. C'est une affaire de nerfs à paralyser, rien de plus. Le jour où je voudrais, je pourrais me priver de mes sens, en ne conservant du toucher que ce qu'il en faut pour écrire dans l'ombre mes visions. Ainsi j'arriverais à n'avoir plus que des souvenirs de sensations qui s'effaceraient peu à peu dans une mémoire laissée sans culture de ce côté.

Pour les pensées, la chose devenait moins facile. Cesser de penser, n'est-ce point cesser d'être ? Oui, au

sens vulgaire du mot; mais non, au mien. Qu'avais-je besoin des modes de penser en usage? Que m'importait le raisonnement sous toutes ses formes? Donc il fallait cesser de penser, ou du moins penser le moins possible. Pour cela, pour me guérir de cette maladie, j'avais le remède tout prêt dans l'idée fixe. L'idée fixe, c'est l'atrophie de toutes les idées au profit d'une seule. Cela rentrait dans mon régime d'atrophie des sens.

Ce régime, qui allait devenir le mien, se réduisait donc à ceci : annihiler, autant que faire se pourrait, tous mes sens internes ou externes, pour laisser le jeu libre et pour donner une excessive acuité au sens de l'absolu.

Restait, avant d'entreprendre le grand œuvre, à préciser les circonstances où ce sens avait le plus de vigueur et le plus de commodité à s'exercer. Mes réflexions et mes recherches furent longues sur ce point. Un souvenir de ma jeunesse me mit sur la voie de ce que je désirais trouver. Quelque délicate que soit la matière de ce souvenir, j'ose y insister dans l'intérêt de la science, et pour bien faire comprendre le moyen que je crus devoir employer.

Tout le monde sait qu'il y a dans la jouissance nerveuse un instant très-court, et par conséquent très-peu étudié, pendant lequel l'être tout entier se fond comme un fil de métal dans un courant électrique. Il y a là comme un éclair où l'homme s'abîme dans la substance, dont il est à ce moment en quelque sorte le conducteur. La création tout entière vit dans cet

éclair; et c'est, si je puis m'exprimer ainsi, le microcosme de l'absolu. Je trouvai cette subtile explication en me rappelant la sensation elle-même.

D'autre part, je considérai que cet instant est, comme je l'ai dit, un éclair, et qu'il n'y a aucun moyen de faire durer cette espèce d'éclair. Mais je fis attention que la jouissance nerveuse a cette propriété étrange, non en tant qu'elle est jouissance, mais en tant qu'elle est nerveuse. Les Orientaux ont bien saisi cela, eux qui se mettent dans l'extase par la douleur. Dans la douleur nerveuse, en effet, si l'éclair est moins vif, il est plus durable. On peut produire ainsi un ébranlement dans lequel tout s'annihile, une sorte de courant qui fond tout l'homme. C'est alors précisément le cas où l'esprit effaré peut être tout à l'absolu.]

Je n'avais plus qu'à imaginer un genre de douleur nerveuse continue, assez puissante pour me jeter dans cet état, et un appareil qui, tout en m'empêchant d'échapper à cette douleur, me permît d'écrire mes visions. Le genre de douleur auquel j'arrêtai mon choix fut l'agacement prolongé des nerfs dentaires, et ce choix m'inspira en peu de temps l'appareil ingénieux dans lequel je vais m'asseoir tout à l'heure.

Ainsi, maintenant, voilà qui est bien décidé : je vais me livrer à l'absolu. Depuis quinze ans que j'ai conçu mon système et mis à exécution mon régime, je crois que je suis enfin dans l'état nécessaire pour tenter les dernières et grandes expériences. Je me suis fait toutes les mutilations qu'il fallait. Je suis aveugle et

sourd. Je n'ai point dit un mot depuis quinze années J'ai renoncé à l'usage des sens grossiers et impar faits, y compris la Conscience et la Raison, qui pou vaient gêner mon sens nouveau. Je n'ai gardé du vieil homme que l'attention et la volonté. Je sai écrire dans l'ombre. J'y écrirai les mots de lumière.

Ma première expérience durera environ un heure. Il est à présent sept heures du matin. Mon vieux domestique arrivera dans ma chambre à hui heures. Là, il trouvera écrits mes ordres, ainsi qu'i en a l'habitude tous les jours. Dans ces ordres, je lu dis de descendre à cette salle basse de mon château où il n'est jamais entré, et je lui indique le moyen de me faire sortir de l'appareil, s'il me trouvait évanoui. J'écris ici tous ces détails afin de bien constater que j'agis en pleine liberté et sachant parfaitement ce que je fais.

Comme je pourrais mourir aussi pendant l'expérience, j'ai tenu à relater brièvement et clairement l'histoire de ma théorie. C'est par la même raison que je vais maintenant décrire mon appareil métaphysique, ne voulant en aucun cas laisser de mystère après moi.

C'est un fauteuil machiné dont j'ai agencé moi-même toutes les parties. Mes jambes seront tenues immobiles par une gaîne dans laquelle je les introduirai en m'asseyant. Une fois assis, je placerai mon bras gauche sur le bras du fauteuil, et ma tête le long de l'oreillette de droite. Dans cette position, j'ouvrirai la bouche, qui sera maintenue ouverte par un solide

tampon de fonte recouvert de gomme élastique où je puisse mordre sans me briser les mâchoires. Du côté de l'oreillette, dans l'interstice que fera l'ouverture de ma bouche, je placerai le petit mécanisme qui doit produire la douleur, et qui est composé d'une vrille à mouvement rapide et continu. Cette vrille devra s'enfoncer dans une dent creuse, dont je souffre, de façon à faire un demi-centimètre de chemin pendant l'heure. Un autre mécanisme fera courir lentement sous ma main droite, libre à partir du poignet, un rouleau de parchemin sur lequel j'écrirai au fur et à mesure ce que je verrai. Pour éviter la lâcheté naturelle à l'homme, et qui pourrait m'inciter à arrêter le mécanisme de la vrille, j'ai arrangé le tout de la manière suivante. Un bouton est situé à portée de ma main gauche. A une pression que j'exercerai, la machine obéira. Je serai soudain rivé au fauteuil par des attaches de fer qui entoureront mes bras et fixeront ma tête, et en même temps les deux mécanismes fonctionneront. Une fois partis, il me devient impossible de les arrêter. Le mouvement est monté pour une heure.

. . . .

. . . *J'y suis. — Tout va bien.* . . . .

. . . *J'écris ceci sur le rouleau, pour essayer.* . . . .

. . . *Douleur atroce. — Bon. — Commencement. —*

. . . . . *J'attends.* . . . .

. . . *Joie. — Horreur. — Absolu. — Absolu. — Des mots? Je vois enfin. — Inexcogitabile. — Fou. — Fou. — Fou.*

. . . *Joie. — Joie.* . . . .

Des mots pour dire? — Evident. — Parbleu. — Oui.

. . . . , ...

. . . .

. . . *Assez. — Triangle. — Assez.* . . . .

. . . *Absolu. — Voici. — Enfin. — Voici. — Voici* . .

. . . .

. . . .

II

A huit heures, le vieux domestique entra dans la chambre de son maître, y trouva les ordres écrits et descendit à la salle basse.

Le fou était dans son fauteuil. Il était mort. Ses jambes convulsées avaient tordu la gaîne sans pouvoir en sortir. Le poignet de sa main gauche était tout déchiqueté par le gantelet de fer qu'il avait secoué en vain. On voyait les tendons à nu, raides comme des cordes à violon. Le bras droit était retenu de l'épaule au coude, mais s'était dégagé du coude au poignet ; et la main, ne pouvant arriver jusqu'à la tête, s'était collée à la poitrine, qu'elle avait labourée à coups d'ongles, et dans laquelle deux doigts tordus étaient entrés jusqu'à la première phalange. La tête, renver-

sée et maintenue par l'oreillette, était hideusement grimaçante. Une écume sanglante coulait des gencives. Les dents avaient traversé le caoutchouc et s'étaient cassées en mordant la poire d'angoisse.

Le rouleau marchait encore, et la vrille continuait dans la dent trouée à faire implacablement son grincement imperceptible : *bzi, bzi, bzi.*

C'était le rire de l'absolu.

DESHOULIÈRES

A Raoul Ponchon

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
(Mad. DESHOULIÈRES.)

Il s'appelait Deshoulières, et il le regrettait.

Il avait tort ; car c'est sans doute à l'horreur de ce nom et des banalités qu'il rappelle, que Deshoulières dut sa passion singulière pour l'originalité.

Or, comme original, il fut complet et rare.

Après avoir touché un peu à tout, aux arts, aux lettres, aux plaisirs, il en était arrivé à se créer un idéal qui consistait à chercher en tout l'*imprévu*.

Au premier abord, cela ne paraît pas bizarre, et cette théorie semble indiquer seulement un esprit curieux, ennemi du commun, désireux du nouveau, comme sont les véritables créateurs. Mais l'étrangeté commençait en ceci, que Deshoulières avait fait de cette théorie la règle de sa conduite journalière, et la pratiquait dans le commerce du monde, où il la poussait jusqu'aux derniers confins de l'excentrique.

Il était devenu le dandy de l'*imprévu*.

*
* *

Ainsi, trouvant que l'originalité ne se rencontre que par les changements, il avait formulé cet axiome, qu'on ne doit jamais se ressembler à soi-même, surtout physiquement. C'est ce qui explique les variations extraordinaires de son costume, de ses allures, de sa voix, même de sa physionomie. Grâce à l'art des postiches et du grime, il se faisait chaque jour une tête différente, et vivait comme un Protée.

Son esprit était aussi mobile qu'un kaléidoscope, et il y secouait en guise de verres colorés les paradoxes les plus invraisemblables, mêlés aux lapalissades les plus monstrueuses, ce qui faisait en réalité un éblouissement de mots, d'idées, d'images, de raisonnements, capable d'aveugler les gens qui voulaient voir clair dans cette intelligence fantasmagorique.

*
* *

D'ailleurs, un être admirablement doué.

Solide, bien bâti, il avait environ deux pieds de plus que les vers de sa déplorable homonyme, et on devinait sous ses figures d'emprunt une beauté moderne. Des facultés merveilleuses lui servaient à s'assimiler aisément toutes les vertus comme tous les vices, toutes les sciences comme tous les arts. On connaissait de lui des actes d'héroïsme et des lâchetés, des tours de force et des évanouissements, des

bouts de vers et de prose incomparables, des brins de mélodie neuve, des ébauches où se devinait la touche d'un maître futur. Il avait en puissance tout le génie humain.

Mais il ne poussait rien à fond, sous prétexte que le fond était banal. Il se contentait de dire qu'il savait bien pouvoir être grand homme, grand poëte, grand musicien, grand artiste, et qu'il y renonçait par dégoût de ces grandeurs trop vulgaires pour lui.

— Tout cela, disait-il, est vieux comme les rues. Je ne trouverais rien de neuf à être le dieu de mon siècle, puisque je le suis. Ah! cela m'amuserait d'être ce dieu, si j'étais une brute! Et encore! cela s'est déjà vu.

Il passait en général pour un fou. Quelques-uns pourtant le considéraient comme une sorte d'Antechrist.

Mais cet Antechrist était trop subtilement excentrique pour croire en lui-même.

— Si Dieu existait, dit-il un jour, et si c'était moi, je ne serais pas assez bête pour ne pas me prouver que je ne suis pas.

*
* *

Avec de telles théories, Deshoulières ne pouvait évidemment vivre qu'à Paris et de notre temps; et il y aurait sans doute vécu tranquillement de longues années, inquiétant seulement quelques amis, amusant la foule, ni plus ni moins qu'un simple Gagne,

s'il n'avait pas été vraiment l'homme de génie qu'il était.

Un original ordinaire n'aurait pas eu, en effet, l'idée de commettre l'excentricité suprême qui lui coûta la vie.

Il imagina de tuer sa maîtresse, de l'embaumer et de continuer à être son amant.

Le crime fut perpétré avec une telle science, une telle *nouveauté* de précautions qu'il demeura inconnu.

Le secret de cette monstruosité sadique fut précisément ce qui sembla banal à Deshoulières. Il trouva qu'il n'y avait pas grande originalité à être monstre et à échapper à la justice. Il se dénonça lui-même, sans remords d'ailleurs, ce qui était essentiellement *imprévu*.

Il n'y eut qu'un cri d'horreur dans tout Paris, et tous les yeux furent aussitôt fixés sur Deshoulières.

*
* *

C'était le moment, ou jamais, de n'être pas commun, et il s'agissait maintenant de trouver l'*imprévu* au milieu des vulgarités de la prison, de la Cour d'assises, de la guillotine. Deshoulières ne faillit pas à sa *mission*.

A Mazas, il ne s'occupa ni de sa défense, ni de sa popularité malsaine, mais de réduire en corps de doctrine les mystères du magnétisme animal, et de traduire ce traité de philosophie ardue en sonnets mono-

syllabiques. Au bout du troisième sonnet, il y renonça après s'être convaincu que c'était *possible.*

*
* *

Devant le tribunal, il fut prodigieux.

Son avocat, un des plus illustres, piqué au jeu par la difficulté de la cause et l'indifférence du client, fit un plaidoyer sans pareil qui ébranla le cœur du jury et dérouta les arguments du procureur. Il y avait une telle abondance de preuves irréfutables, un tel courant de pitié, une éloquence si victorieuse, que l'innocence de Deshoulières fut établie pour tout le monde, et son acquittement assuré.

Le président avait les larmes aux yeux quand il demanda à l'accusé s'il avait quelque chose à ajouter pour sa défeuse.

— Messieurs, dit Déshoulières, je désire d'abord adresser mes compliments les plus sincères à mon défenseur qui vient de faire le chef-d'œuvre de l'éloquence judiciaire française. Je n'ai à lui reprocher qu'un passage de son admirable discours.

Et Deshoulières, reprenant en sous-œuvre un des arguments présentés par l'avocat, en fit jaillir des lueurs nouvelles et acheva de conquérir la sympathie de l'auditoire.

— Malheureusement, continua-t-il, je n'ai pas autant d'éloges à faire à monsieur le procureur de la République, qui m'a semblé au-dessous de la tâche formidable que lui confie la société.

Le tribunal eut un mouvement de surprise, le procureur un sursaut de dépit, et le jury commença à n'y plus rien comprendre.

Mais ce fut bien autre chose, quand Deshoulières, après avoir noté tous les raisonnements faibles du procureur, se mit à refaire de fond en comble le réquisitoire. Et avec quel feu! avec quelle verve! avec quelle puissance! Il replaça dans leur vrai jour toutes les hideurs de son crime, il détruisit pièce à pièce l'échafaudage de la défense, il prouva enfin sa culpabilité d'une façon magistrale qui ne laissait subsister aucun doute. Les convictions furent retournées par lui comme de vieux gants, et il obtint ce qu'il voulait : le résultat *imprévu* de se faire lui-même condamner à mort.

*
* *

Il passa les derniers moments de sa vie à inventer un nouveau pas de danse et une sauce pour les huîtres.

Quand le prêtre vint le confesser avant le moment solennel, il exigea, pour céder, que le prêtre se confessât d'abord à lui; et, cela fait, il ne se confessa point, mais se contenta de dire à l'aumônier :

— Dans votre discours de tout à l'heure, vous avez cité une phrase de saint Augustin. Elle est de Tertullien, au neuvième paragraphe de son *De cultu fœminarum*. Allez en paix, mon fils, et ne citez plus!

Malgré ces airs folâtres et sa force de caractère, Deshoulières fut inquiet quand il vit la guillotine.

Non qu'il en eût peur ! Mais il redoutait une fin banale après une vie si excentrique. Il lui déplaisait de penser qu'il allait avoir le cou coupé, comme le premier venu, comme un vulgaire Troppmann. Il s'ingéniait à chercher comment il pourrait être guillotiné d'une façon *imprévue*.

Sans doute il trouva. Car sa figure, tandis qu'il montait les marches de la veuve, était éclairée par un sourire de joie.

Aussi se laissa-t-il boucler sans résistance sur la planche sinistre.

Mais, au moment où elle bascula, il fit un terrible effort, rompit les liens par sa force herculéenne, et se rejeta en arrière en sorte que sa tête ne fût pas emboîtée jusqu'au cou dans la lunette de la machine.

Le ressort était poussé, on ne pouvait retenir le couteau, et Deshoulières eut le crâne décalotté comme un œuf à la coque.

*
* *

Il avait trouvé l'*imprévu* de la guillotine.

Il s'était fait couper la tête *aux enfants d'Édouard*.

TABLE DES MATIÈRES

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

